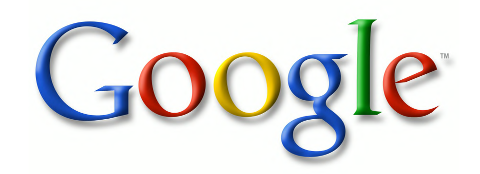
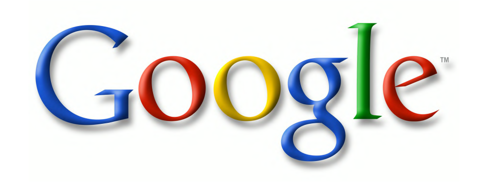




NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

CLÉMENT MAROT

I







ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT

DEUXIÈME ÉDITION

Imp. Eugène Heutte et Cie, à Saint-Germain.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

Revues sur les éditions originales

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

M. PIERRE JANNET

TOME I



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

27-29, passage Choiseul

M DCCC LXXIII

AVIS DE L'ÉDITEUR.

La dernière édition des Œuvres complètes de Clément Marot remonte à plus de quarante ans[1]. On ne la trouve que difficilement. Je crois le moment venu de mettre à la portée du public les œuvres d'un poëte qui a exercé sur notre langue et notre littérature une influence considérable.

On a essayé de divers systèmes de classement des œuvres de Marot. L'ordre chronologique aurait l'avantage de rapprocher des pièces qui se rattachent les unes aux autres par le fond, bien qu'elles diffèrent dans la forme. Mais il est très-difficile d'assigner une date précise à chaque pièce. Le travail de Lenglet Dufresnoy à cet égard est loin d'être complet et n'est pas toujours exact. D'ailleurs le classement par genres a bien ses avantages, entre autres celui de faciliter les recherches. C'est celui qu'adoptèrent Marot lui-même et ses premiers éditeurs. Quelques-uns de ceux qui sont venus depuis, en conservant les gran-

1. Publiée par M. Paul Lacroix, Paris, Rapilly, 1824 3 vol. in-8.

des divisions, ont réparti chaque genre de pièces en diverses catégories, en se basant sur des conjectures qui ne sont pas toujours admissibles. J'ai laissé de côté ces subdivisions, et j'ai suivi autant que possible le classement des premières éditions.

Trois éditions principales ont servi de base à mon travail :

1° Celle de 1538, donnée par Marot chez Etienne Dolet; les pièces y sont classées par genres.

2° Celle de Lyon, *à l'enseigne du Rocher*, 1544 [1], 2 parties en un volume in-8. Bien que l'éditeur se vante d'avoir *rendu chascune chose en meilleur ordre (soubz la correction et bon jugement toutesfois de l'autheur)*, il a suivi presque sans modifications l'ordre adopté en 1538. Mais on trouve dans cette édition, qui est d'ailleurs la plus belle des éditions anciennes, nombre de pièces inédites ou qui n'avaient pas encore été réunies aux autres œuvres.

3° Celle de Niort, Thomas Portau, 1596, in-16, donnée par François Mizière, médecin. Cette édition est importante en ce qu'elle donne bon nombre de pièces qui manquent à celle de 1544.

Marot vivait encore en 1544. Il mourut au mois de septembre, à Turin. Les relations entre l'Italie et Lyon étaient faciles. Lorsque l'éditeur lyonnais se prévaut du concours de

1. Il y a des exemplaires datés de 1545.

l'auteur, rien n'autorise à suspecter sa véracité. L'édition de 1544, *à l'enseigne du Rocher*, est donc très-probablement la dernière édition originale. Elle reproduit d'ailleurs fidèlement les pièces comprises dans celle de 1538. Comme elle en contient de nouvelles, comme chaque atelier typographique avait alors ses habitudes orthographiques, j'ai cru devoir, pour éviter des variations d'orthographe déjà trop nombreuses, suivre l'édition de 1544 pour toutes les pièces qu'elle contient. Quant à celles qui n'y figurent pas, je me suis reporté, quand je l'ai pu, aux éditions originales publiées à part. Lorsque je n'ai pu me les procurer, j'ai suivi les éditions collectives où je les rencontrais. Je donnerai là-dessus, dans les Notes, tous les renseignements désirables.

On trouve dans de nombreux manuscrits des vers de Clément Marot. Pour les pièces publiées du vivant de l'auteur, les manuscrits ne pourraient offrir que des variantes d'un faible intérêt. La forme définitivement adoptée par Marot se trouve dans le texte imprimé. Quant aux pièces inédites, il est permis d'avoir des doutes sur leur authenticité. Je n'ai pas voulu les mettre à leur rang à la suite de celles que les précédents éditeurs ont recueillies. Il y en a déjà là trop d'apocryphes. Je les publierai à part.

Cette édition formera quatre volumes. Le premier contient les *Opuscules* et les *Epîtres*; on trouvera dans le second les *Elégies*, les

Ballades, les *Chants divers*, les *Rondeaux*, les *Chansons*, les *Etrennes*, les *Epitaphes*, le *Cimetière* et les *Complaintes*; dans le troisième, les *Epigrammes* et les traductions d'auteurs profanes; dans le quatrième, les *Oraisons*, les *Psaumes*, les œuvres en prose, les pièces inédites, les notes, les variantes des premières éditions, une notice biographique et un glossaire.

J'ai placé entre parenthèses, à la suite d'un certain nombre de pièces, quelques indications qui m'ont paru utiles, notamment la date que leur assigne Lenglet Dufresnoy. Je donnerai dans le quatrième volume la *Table chronologique des œuvres de Marot* dressée par cet éditeur.

P. J.

BIOGRAPHIE

DE

CLÉMENT MAROT

Le signe particulier du génie de Clément Marot, c'est le mélange de l'esprit du Midi et de l'intelligence du Nord ; c'est la vivacité d'imagination, l'agilité du style, propres surtout aux poëtes de la langue d'oc, unies à la gravité mélancolique de la race normande.

Marot appartient, en effet, par sa naissance, en même temps au Nord et au Midi, et tous les accidents de sa vie ne servirent qu'à ranger sa muse,

tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces deux influences qui se disputent son talent.

Il a gardé la renommée d'un poëte amoureux, élégant, leste et pimpant. L'histoire littéraire n'a vu de lui que cette portion de sa vie qui s'écoula entre l'adolescence et l'âge mûr, alors qu'au sommet de sa fortune, au milieu brillant de son existence, il développa, dans toute leur originalité, les plus fines, les plus charmantes, les plus exquises de ses qualités. La Postérité a oublié qu'il a débuté en poëte pédant, et fini en poëte prêcheur, comme elle a pardonné le cynisme répugnant de mainte épigramme en considération de la grâce parfaite de tant d'épîtres et de l'émotion touchante de plusieurs élégies.

L'édition des œuvres complètes qu'on donne aujourd'hui au lecteur permettra de mieux apprécier un poëte plus célèbre que connu, et plus complet, quoique moins pur, qu'il n'a la renommée de l'être.

I

Clément Marot naquit à Cahors, en Quercy, non pas, comme on l'a dit souvent, en 1495, mais vers la fin de l'année 1496 ou au commencement de 1497. Au printemps de 1526, il nous dit, en

effet, qu'il est en France depuis vingt ans et qu'il y est venu ayant près de dix ans.

Son père, Jehan Mares, ou Marais, des Mares, ou des Marets, dit Marot, appartenait à une famille normande demeurant à Matthieu, à une lieue et demie de Caen, et dont une dizaine de membres nous sont, à des titres divers, cités dans les documents, soit du tabellionage, soit de l'Université de Caen à la fin du xve siècle.

On ignore les causes qui amenèrent Jehan Marot en Quercy. Je le vois nommé dans les archives de Cahors en 1471. A cette date, il y épousa la fille d'un bourgeois nommé Rosières ou Rousières. On peut conclure des indications données par les comptes des consuls de Cahors qu'il perdit cette première femme avant 1480 et qu'il se remaria avec une femme de la même ville dont le nom nous est inconnu et qui fut mère de Clément.

Nous avons dit que notre futur poëte fut amené en France — ce sont ses propres expressions — en 1506.

En 1507, son père Jehan Marot, escripvain de la reine Anne de Bretagne, suivit Louis XII à l'expédition de Gênes. Il nous a laissé un récit de ce *Voyage de Gênes*, et il occupa dès lors à cette illustre et magnifique cour de la reine Anne une place qu'il nous a été difficile de définir exactement.

Cette cour, disons-nous, était magnifique. Il est juste d'y voir, en effet, l'aube de la Renaissance, le début de ce brillant XVIe siècle amoureux d'art et de poésie. Jean Marot lui-même nous montre quelle bienveillance Anne témoignait aux *beaux esprits*, aux *gens de sçavoir*. Ceux-ci étaient nombreux alors ; ils étaient les amis de Jean Marot, et ils l'aidèrent à enseigner à son fils l'art des vers, ce que le bon vieillard, comme Clément nous le dira plus tard, faisait « avec une peine remplie de plaisir ».

Les premiers essais de notre poëte : *Traduction de la première Eglogue de Virgile*, le *Jugement de Minos*, le *Dialogue des deux amoureux*, et ses plus anciens rondeaux, portent la trace de cette influence paternelle.

On peut supposer qu'il les composa lorsque, après avoir achevé son éducation universitaire, il commença à suivre le Palais.

Il ne resta pas longtemps parmi les basochiens, et devint page de messire de Neuville, seigneur de Villeroy, qui fut pour lui un protecteur intelligent. Il lui ouvrit la carrière des armes, où il n'était pas destiné à briller, et le poussa à la cour, qui devait être, comme il le dira, la vraie *maistresse* de son génie.

Clément avait, vers 1514, présenté à François de Valois, qui allait devenir François Ier, le *Juge-*

ment de Minos ; il offrit un peu plus tard à son nouveau protecteur, Nicolas de Neuville, le *Temple de Cupido* et le corrigea d'après ses conseils.

On sortait de page de 16 à 18 ans. Ce ne fut pourtant qu'en 1519 que Clément — il avait pris avant cette date le titre purement honorifique, sans doute, de *facteur de la royne*, poëte de la reine Claude — fut attaché à la cour de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Je le trouve inscrit pour la première fois en 1524 parmi les pensionnaires de cette princesse. Il recevait 95 livres par an. Il était en même temps attaché à la maison militaire du duc d'Alençon, mari de Marguerite.

Il travaillait à secouer l'influence littéraire qui avait pesé sur ses premières années, l'influence des poëtes pédantesques, contemporains de son père, mais sans montrer encore grande originalité dans la masse des rondeaux, complaintes, épitaphes, épîtres, épigrammes cyniques qu'il composait alors.

C'est entre 1522 et 1523 que notre poëte commença à se révéler, et c'est à cette date que son cœur — qui devait être le plus utile de tous ses précepteurs — commença aussi à ressentir des émotions plus nobles et plus profondes. Marot s'attacha vraiment à une dame qu'il nomme Diane. S'agit-il de Diane de Poitiers, comme l'a dit Lenglet du Fresnoy ? Rien ne le prouve. Mais il est

Il arrivait à l'apogée de son talent. Il venait de composer ses plus touchantes élégies, et il écrivit ses plus charmantes épîtres, ses plus fines épigrammes. Enfin en 1528, il est bien définitivement inscrit sur les états de la maison du roi, aux appointements de 250 livres. Il est à la cour, il est de la cour, il est auprès de François Ier. C'est alors, dans ce milieu, et à côté de ce grand roi, qui fut, si je puis dire, sa véritable muse, que son génie devint complétement original; son talent acquit toute sa politesse, sa grâce, sa délicatesse, tout son naturel.

Ici se présente la question capitale de la vie de notre poëte, celle de ses amours avec la duchesse Marguerite. Je l'ai étudiée ailleurs longuement et attentivement. Je crois avoir prouvé clairement que Marguerite ne fut jamais la maîtresse de Marot. C'est un roman qu'il faut laisser à Lenglet du Fresnoy, érudit ingénieux et sans autorité, et à ses successeurs en érudition à la fois grossière et légère, successeurs moins ingénieux sans doute que leur maître, mais aussi plus discrédités encore que lui.

Quoi qu'il en soit, Clément, après avoir eu de nouvelles relations désagréables avec dame Justice, après avoir été volé, après avoir souffert une grave maladie, et avoir raconté cela dans les plus char-

mantes de ses épîtres, se maria vers 1530, à ce que je crois.

Peu après, en 1531, il eut encore affaire au Parlement par cause d'hérésie. Il fut sauvé momentanément par le roi de Navarre et Marguerite de Valois, sa nouvelle épouse, qui envoyèrent leur secrétaire, Etienne Clavier, le pleiger et cautionner.

Notre poëte parut vouloir, hélas! pour trop peu de temps, se livrer exclusivement aux œuvres littéraires. Il publia en 1532, sous le titre d'*Adolescence clémentine*, le premier recueil de ses œuvres. Cette première édition fut suivie de beaucoup d'autres, auxquelles on ajoutait chaque fois quelques pièces nouvelles, jusqu'à l'édition de Dolet, Lyon, 1538, la dernière sans doute qu'ait revue l'auteur.

Au commencement de l'année 1535, Clément Marot fut de nouveau ajourné à comparaître devant le Parlement. Mais cette fois l'affaire était grave. François Ier, après quelque temporisation, avait décidément pris parti contre les luthériens et la théologie allemande. Notre poëte avait donc cru sage de se sauver. Il avait couru jusqu'en Béarn, avait laissé auprès de Marguerite son fils, tout jeune encore, et avait gagné le Ferrarois, en l'hiver de l'année 1535.

III

Dans cette Italie, où, selon du Bellay, tout était compassé, hypocrite et plat, dans ce Ferrarois, où le peuple était si avide, le prince si corrompu et la poésie si pédantesque, Marot apprit, comme il dit, à *poltroniser*, à s'arrêter une heure sur un mot avant de le prononcer et à ne répondre que d'un signe de tête.

Il y sut aussi conquérir la gloire, et les pièces qu'il envoya de Ferrare en France mirent le comble à sa renommée. Les *Blasons du beau et du laid Tetin*, les *Epistres du coq-à-l'asne* ne représentaient pourtant pas un genre nouveau, et ils sont, à nos yeux, bien inférieurs à ses bonnes épistres au roy, à ses épigrammes, à ses élégies. Le goût d'alors n'en jugea pas ainsi. Les *Blasons* furent imités, sans repos ni mesure, et les *Epistres du coq-à-l'asne* passèrent pour le dernier mot de la satire.

Néanmoins bientôt il fut obligé de quitter Ferrare, où Renée de France, épouse d'Hercule d'Este, cherchait à faire de cette ville un des boulevards du luthéranisme. Le prince son mari, parent du pape et protégé de l'empereur, chassa la petite troupe des pédants et des prédicants qui

essayaient de changer sa ville en une officine de pamphlets germaniques.

Marot fut obligé de s'enfoncer plus avant dans l'exil. Il gagna Venise, où il fut assez malheureux. Il obtint enfin la permission de rentrer en France à la fin de 1536 et se retrouva bientôt plus avant que jamais dans la faveur du roi.

A cette époque de sa vie se place cette grosse querelle qu'il eut avec François Sagon, et à laquelle prirent part bon nombre des poëtes contemporains. On reprochait à Marot d'être, comme on le dirait aujourd'hui, un mauvais citoyen, d'être un renégat, un homme sans foi, sans courage, sans caractère. Il y eut échange de beaucoup d'injures.

Bien que cette campagne contre notre poëte paraisse avoir réussi à tourner contre lui une partie de l'opinion, le roi ne l'abandonna pas, et nous le voyons faire à son poëte favori don d'une « maison, grange et jardin, le tout enclos de murailles et situé au faubourg Saint-Germain (1539). »

Marot pourtant tournait à la décadence. Le pédantisme théologique appesantissait sa muse autant que l'avait fait le pédantisme littéraire, et, à la fin de sa carrière, la fréquentation des prédicants huguenots devait lui nuire autant et de même façon que le fit, en son adolescence, la hantise des vieux poëtes latinisants du xve siècle.

Il avait aussi un peu oublié la prudence que l'Italie lui avait apprise, et il n'avait pas encore deviné qu'il était un instrument dans les mains des pieux et habiles diplomates qui présidaient à la conduite politique du parti luthérien.

Nous ne comprenons aujourd'hui ni le succès ni la malice des *Psaumes* traduits par Marot. Mais jamais œuvre littéraire n'avait excité enthousiasme pareil à celui qui accueillit cette traduction.

Pour nous, ce sont des vers au-dessous de toute critique, emphatiques, embarrassés, pompeux, chevillés jusqu'à la bouffonnerie, de vrais modèles de cette muse grossière et grotesque à laquelle nous devons les complaintes populaires.

Ils devinrent pourtant immédiatement, et restèrent jusqu'au XVIIIe siècle, partie importante du culte réformé ; et la Sorbonne s'empressa de les condamner.

Marot se remit à la fuite. Cette fois il gagna Genève. Mais quand il fut arrivé dans les murs de cette Jérusalem nouvelle, il put comprendre à quel point il avait été le jouet des fanatiques.

C'était au nom de la liberté de conscience et de la tolérance que les gens de Genève essayaient de s'introduire en France et d'y dominer, et quand leur instrument, le poëte candide qui leur devait pour la troisième fois la persécution et l'exil, vint se réfugier chez eux, quand il leur de-

manda la millième partie de la liberté qu'ils exigeaient en France, ils l'appelèrent libertin et le chassèrent, quelques-uns disent après l'avoir condamné à mort et fouetté, mais le fouet pas plus que la condamnation à mort ne sont certains. On se contenta de l'expulser, avec des injures; il est vrai qu'on n'avait plus besoin de lui pour essayer de convertir le roi à la liberté de conscience et à la tolérance.

Marot était décidément perdu pour la France. Il s'était réfugié en Piémont, alors aux mains des Français, et où la protection de François Ier le suivit encore. Il y mourut en l'automne de 1544, en achevant une ode qui n'est pas sans valeur. Il chanta une dernière fois, à propos de la victoire de Cérisolles, l'honneur et la gloire du roi, son maître, et, autant qu'on le pouvait comprendre alors, en des positions si diverses, son ami.

IV

Marot fut un des derniers poëtes du Moyen Age, un des premiers des Temps modernes. C'est là une des grandes causes de sa renommée et de son talent.

Il résuma et traduisit dans un langage clair et fin des qualités qui étaient essentiellement fran-

çaises et qui étaient fort bien représentées dès le XIIIe siècle, mais qui étaient mises en œuvre dans une langue destinée à varier, à chaque siècle ou demi-siècle, jusqu'au XVIe.

Ainsi ces qualités de finesse, d'élégance, de clarté qui sont propres au style français, et qui étaient goûtées par chaque génération du Moyen Age, étaient difficilement perceptibles à la génération suivante, quand elle les trouvait dans des monuments littéraires écrits en un langage déjà vieilli pour elle.

Marot venant à une époque où la syntaxe s'affermissait, où la langue ne devait plus guère changer, ravit le monde classique, les critiques et la société du XVIIe siècle qui vit en lui l'unique représentant de nos vieilles beautés littéraires, l'inventeur de l'esprit français. On le prit pour homme de génie quand il n'était qu'un artiste habile, un poëte heureux et venu à l'heure favorable.

Il posséda une intelligence ouverte, un esprit aisé et leste, une âme sensible et flexible et un tempérament léger, mobile, facile à distraire. En toute idée il apercevait vite le point incisif et brillant. Son esprit agile et joyeux, tout à l'aise dans la phrase limpide, aiguisait plus finement encore ce point brillant, et quand il arriva à l'équilibre parfait de ses qualités, et dans un milieu aristocratique, noble, poli, très-élégant, très-amou-

reux d'art et très-expert aux choses de l'esprit, il put présenter cet ensemble de finesse, de naturel et d'éloquence qui constitue la *grâce*.

Je dirais volontiers de lui qu'il fut le *poëte du sourire :*

> Et de ses vers qui ont domté la Mort
> Les Sœurs luy ont sepulture bastie
> Jusques au Ciel. Ainsi la *Mort n'y mord*.

Ainsi parle du Bellay en commentant la fière et hautaine devise de maître Clément ; et je crois volontiers que sa gloire vivra du moins aussi longtemps que la noble et chère France pourra garder ce génie sobre et vif, cette intelligence fine et mesurée, cette langue claire et sensée qui l'avaient mise si haut parmi les nations.

C. D'HÉRICAULT.

M. P. Jannet avait publié trois volumes de cette édition de Marot et à peu près achevé le quatrième, quand il est mort. Il ne restait à faire, pour que l'ouvrage fût achevé, que cette biographie et le glossaire index. C'est donc sur ces deux points uniquement que porte ma responsabilité, et c'est à notre vieil ami, trop tôt perdu, que revient le mérite de tout le reste de l'édition.

C. H.

Octobre 1872.

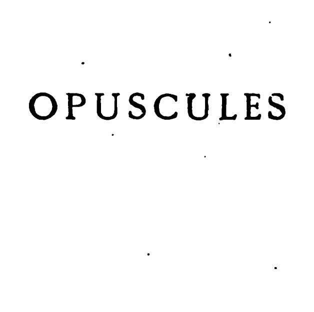
L'AUTHEUR A SON LIVRE.

Oster je veulx (approche toy, mon livre)
Un tas d'escripts qui par d'autres sont faicts.
Or va, c'est faict : cours leger, et delivre ;
Deschargé t'ay d'un lourd et pesant faix.
S'ilz font escripts (d'avanture) imparfaictz,
Te veulx tu faire en leur faultes reprendre?
S'ilz les font bien, ou mieulx que je ne fais,
Pourquoy veulx tu sur leur gloire entreprendre?
Sans eulx (mon livre) en mes vers pourras prendre
Vie après moy, pour jamais, ou long temps;
Mes œuvres donc content te doivent rendre :
Peuples et Roys s'en tiennent bien contens.

A SA DAME.

Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy;
Quand a ma jeunesse abusée,
Une autre que toy l'a usée;
Contente toy de ceste cy.

La mort n'y mord.



OPUSCULES



A. *Pièce comprise dans l'édition de* 1538.

I. LE TEMPLE DE CUPIDO

AU ROY FRANÇOIS Ier

(*Dédicace placée en tête de l'édition gothique du* Temple de Cupido, *sans lieu ni date, in-8° de* 12 *ff.*)

N'A pas long temps, Prince magnanime, une fille inconstante, nommée Jeune Hardiesse, m'incitoit de vous presenter ce petit traicté d'amourettes, en me disant : « Pourquoy differes tu ? Fus tu mal recueilly lorsque luy presentas le Jugement de Minos ? » Adonc je respondy : « Ma jeune fille, le recueil que ce hault Prince me feit alors fut de la sorte dont maintesfoys l'avois souhaitté. Mais de ce bon recueil fut cause la matiere du livre dont tu parles, d'autant qu'il touchoit des armes, tant proufitables que decentes à jeune Prince. Et cestuy parle d'amour, effeminant les cueurs haultains, et à eulx peu convenable. Donc ne t'eshaby se je crains luy faire present. » A peine fut ma response mise à fin, que cette garse affectée me va dire. « Veulx-tu donc maintenir (homme ignorant) amourettes estre indecentes à jeune Prince ? Ton peu de sçavoir congnoistras ores par le contraire que je te vueil prouver. » Lors, cuydant repliquer, ma loquence interrompit par un rondeau qu'elle tira du coffret de sa jeune rhetorique, disant ainsi :

RONDEAU.

En sa jeunesse un prince de valeur,
Pour eviter ennuy plein de malheur,

Le noble estat des armes doibt comprendre,
Et le beau train d'amourettes aprendre,
Sans trop aymer venerique chaleur.

Armes le font hardy, preux et vainqueur,
Amours aussi font d'un prince le cueur
Plus liberal que ne fut Alexandre
En sa jeunesse.

S'il est hardy, preux et entrepreneur,
Il sera dict plein de los et bonheur ;
S'en sa largesse il veult sa main estendre,
Aymé sera tant du grand que du mendre :
Par amour donc un prince acquiert honneur
En sa jeunesse.

Tant m'a presché, o Roy tresmagnanime, et tant a faict par son babil Jeune Hardiesse, qu'elle m'a mené devant vostre royale Majesté, et de faict m'a dict en chemin que vous avez je ne sçay quelle grace d'excuser les ignorans, qui supporteroit tout. De laquelle grace, Sire, je vous supplie d'user au besoing sur ce mien petit livre, parlant de trois sortes d'amours. L'une est ferme, l'autre legiere, et la tierce venerienne, et sur laquelle est escripte en mondaines comparaisons la construction du Temple de Cupido par un amoureux errant, lequel y fut en la queste de sa dame nommée Ferme Amour, disant ainsi :

Sur le printemps que la belle Flora, etc.

(Comme dans le Temple de Cupido.)

A MESSIRE

NICOLAS DE NEUFVILLE,

CHEVALIER, SEIGNEUR DE VILLEROY

CLEM. MAROT, S.

(Dédicace placée en tête du Temple de Cupido, dans l'édition des Œuvres *publiée par Dolet, en* 1538.*)*

En revoiant les escriptz de ma jeunesse, pour les remettre plus clerz que devant en lumiere, il m'est entré en memoire que estant encores page, et à toy, treshonoré Seigneur, je composay par ton commandement la queste de Ferme Amour, laquelle je trouvay au meilleur endroit du Temple de Cupido, en le visitant comme l'aage lors le requeroit. C'est bien raison donques que l'œuvre soit à toy dediée, qui la commandas, à toy mon premier maistre, et celluy seul (hors mis les Princes) que jamais je servy. Soit doncques consacré ce petit livre à ta prudence, noble seigneur de Neufville, à fin qu'en recompense de certain temps que Marot a vescu avecques toy en ceste vie, tu vives ça bas après la mort avecques luy, tant que ses Œuvres dureront.

De Lyon, ce quinziesme jour de May 1538.

LE TEMPLE DE CUPIDO

Sur le printemps, que la belle Flora
Les champs couverts de diverse flour a,
Et son amy Zephyrus les esvente,
Quand doulcement en l'air souspire et vente,
Ce jeune enfant Cupido, dieu d'aymer,
Ses yeulx bandez commanda deffermer,
Pour contempler de son throsne celeste
Tous les amants qu'il attainct et moleste.
  Adonc il veit au tour de ses charroys,
D'un seul regard, maintz victorieux roys,
Haultz empereurs, princesses magnifiques,
Laides et laidz, visages déifiques,
Filles et filz en la fleur de jeunesse,
Et les plus forts subjectz à sa haultesse.
  Brief, il congneut que toute nation
Ployoit soubz luy comme au vent le sion ;
Et, qui plus est, les plus souverains dieux
Veit trebucher soubz ses dardz furieux.
Mais ainsi est que ce cruel enfant,
Me voyant lors en aage triumphant,
Et m'esjouyr entre tous ses souldars,
Sans point sentir la force de ses dards ;
Voyant aussi qu'en mes œuvres et dicts
J'allois blasmant d'amours tous les edicts,
Delibera d'un assault amoureux
Rendre mon cueur (pour une) langoureux.

Pas n'y faillit : car par trop ardante ire
Hors de sa trousse une sagette tire
De boys mortel, empenné de vengeance,
Portant un fer forgé par Desplaisance
Au feu ardant de Rigoureux Refus,
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il descocha sur mon cueur rudement.
Qui lors congneust mon extresme tourment,
Bien eust le cueur emply d'inimitié
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié ;
Car d'aucun bien je ne fuz secouru
De celle là pour qui j'estois feru,
Mais tout ainsi que le doulx vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre marbre ou porphyre,
Semblablement mes souspirs et mes criz,
Mon doulx parler et mes humbles escriptz
N'eurent povoir d'amollir le sien cueur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.
Dont congnoissant ma cruelle maistresse
Estre trop forte et fiere forteresse
Pour chevalier si foible que j'estoye,
Voyant aussi que l'amour où jectoye
Le mien regard portoit douleur mortelle,
Deliberay si fort m'eslongner d'elle,
Que sa beauté je mettrois en oubly ;
Car qui d'amours ne veult prendre le ply,
Et a desir de fuyr le danger
De son ardeur, pour tel mal estranger,
Besoing luy est d'eslongner la personne,
A qui son cueur enamouré se donne.
Si feiz dès lors (pour plus estre certain
De l'oublier) un voyage loingtain ;
Car j'entrepris soubz espoir de liesse
D'aller chercher une haulte déesse
Que Juppiter de ses divines places

Jadis transmit en ces regions basses
Pour gouverner les esperitz loyaulx
Et resider ès dommaines royaulx.
C'est Ferme Amour, la dame pure et munde
Qui long temps a ne fut veue en ce monde;
Sa grand' bonté me feit aller grand' erre
Pour la chercher en haulte mer et terre,
Ainsi que faict un chevalier errant;
Et tant allay celle dame querant,
Que peu de temps après ma departie
J'ay circuy du monde grand' partie,
Où je trouvay gens de divers regard,
A qui je dy : « Seigneurs, si Dieu vous gard,
En ceste terre avez vous point congnu
Une pour qui je suis icy venu,
La fleur des fleurs, la chaste colombelle,
Fille de paix, du monde la plus belle,
Qui Ferme Amour s'appelle. Helas, Seigneurs,
Si le sçavez, soyez m'en enseigneurs. »
Lors l'un se taist, qui me fantasia;
L'autre me dict : « Mille ans ou plus y a,
Que d'Amour Ferme en ce lieu ne souvint. »
L'autre me dict : « Jamais icy ne vint. »
Dont tout soudain me prins à despiter,
Car je pensois que le hault Juppiter
L'eust de la terre en son throsne ravie.
Ce néantmoins, ma pensée assouvie
De ce ne fut : tousjours me preparay
De poursuyvir. Et si deliberay,
Pour rencontrer celle dame pudique,
De m'en aller au temple Cupidicque
En m'esbatant : car j'euz en esperance
Que là dedans faisoit sa demeurance.
Ainsi je pars : pour aller me prepare
Par un matin, lors qu'Aurora separe

D'avec le jour la tenebreuse nuict,
Qui aux devotz pelerins tousjours nuit.
Le droict chemin assez bien je trouvoye :
Car çà et là, pour addresser la voye
Du lieu devot, les passans pelerins
Alloient semans roses et romarins,
Faisans de fleurs mainte belle montjoye;
Qui me donna aucun espoir de joye.
Et, d'autre part, rencontray sur les rangs
Du grand chemin maintz pelerins errants
En souspirant, disans leur advanture
Touchant le fruict d'amoureuse pasture,
Ce qui garda de tant me soucier,
Car de leur gré vindrent m'associer,
Jusques à tant que d'entrer je fuz prest
Dedans ce temple, où le dieu d'amour est,
Fainct à plusieurs, et aux autres loyal.
Or est ainsi que son temple royal
Suscita lors mes ennuyez esprits ;
Car environ de ce divin pourpris
Y souspiroit le doulx vent Zephyrus,
Et y chantoit le gaillard Tityrus.
Le grand dieu Pan avec ses pastoureaux,
Gardant brebis, beufz, vaches et taureaux.
Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses
Et flageoletz, pour esveiller les Muses,
Nymphes des boys et déesses haultaines
Suyvans jardins, boys, fleuves et fontaines.
Les oyseletz par grand joye et deduyt
De leurs gosiers respondent à tel bruyt.
Tous arbres sont en ce lieu verdoyans ;
Petis ruisseaulx y furent undoyans,
Tousjours faisans au tour des prez herbus
Un doulx murmure, et quand le cler Phebus
Avoit droit là ses beaulx rayons espars,

Telle splendeur rendoit de toute pars
Ce lieu divin, qu'aux humains bien semb
Que terre au ciel de beauté ressembloit,
Si que le cueur me dit par previdence
Celluy manoir estre la residence
De Ferme Amour, que je queroye alors.
Parquoy, voyant de ce lieu le dehors
Estre si beau, Espoir m'admonesta
De poursuyvir, et mon corps transporta
(Pour rencontrer ce que mon cueur poursuyt)
Près de ce lieu, basty comme il s'ensuyt.

Le Temple de Cupido.

Ce temple estoit un clos fleury verger,
Passant en tout le val delicieux
Auquel jadis Paris, jeune berger,
Pria d'amour Pegasis aux beaulx yeulx;
Car bien sembloit que du plus hault des cieulx
Juppiter fust venu au mortel estre
Pour le construire et le faire tel estre,
Tant reluysoit en exquise beauté.
Brief, on l'eust pris pour paradis terrestre,
S'Eve et Adam dedans eussent esté.

Pour ses armes, Amour cuysant
Porte de gueules à deux traicts,
Dont l'un, ferré d'or tresluysant,
Cause les amoureux attraictz;
L'autre, dangereux plus que très,
Porte un fer de plomb mal couché,
Par la poincte tout rebouché,
Et rend l'amour des cueurs estaincte.
De l'un fut Apollo touché;

De l'autre Daphné fut attaincte.

Si tost que j'euz l'escusson limité,
Levay les yeulx, et proprement je veiz
Du grand portail sur la sublimité
Le corps tout nud, et le gratieux vis
De Cupido, lequel pour son devis
Au poing tenoit un arc riche tendu,
Le pied marché, et le bras estendu,
Prest de lascher une flesche aguysée
Sur le premier, fust fol ou entendu,
Droict sur le cueur, et sans prendre visée.

La beauté partant du dehors
De celle maison amoureuse
D'entrer dedans m'incita lors,
Pour veoir chose plus sumptueuse :
Si vins de pensée joyeuse
Vers Bel Acueil le bien apris,
Qui de sa main dextre m'a pris,
Et par un fort estroict sentier
Me feit entrer au beau pourpris
Dont il estoit premier portier.

Le premier huys de toutes fleurs vermeilles
Estoit construict, et de boutons yssans,
Signifiant que joyes nompareilles
Sont à jamais en ce lieu fleurissans.
Celuy chemin tindrent plusieurs passans,
Car Bel Acueil en gardoit la barriere ;
Mais Faulx Danger gardoit sur le derriere
Un portail faict d'espines et chardons,
Et dechassoit les pelerins arriere,
Quand ilz venoient pour gaigner les pardons.

Bel Acueil, ayant robe verte,
Portier du jardin precieux,
Jour et nuict laisse porte ouverte
Aux vrays amans et gracieux,
Et d'un vouloir solacieux
Les retire soubz sa baniere,
En chassant (sans grace planiere,
Ainsi comme il est de raison)
Tous ceulx qui sont de la maniere
Du faulx et desloyal Jason.

Le grand autel est une haulte roche,
De tel' vertu, que si aulcun amant
La veult fuyr, de plus près s'en approche,
Comme l'acier de la pierre d'aymant.
Le ciel, ou poisle, est un cedre embasmant
Les cueurs humains, duquel la largeur grande
Cœuvre l'autel. Et là (pour toute offrande)
Corps, cueur et biens à Venus fault livrer.
Le corps la sert, le cueur grace demande,
Et les biens font grace au cueur delivrer.

De Cupido le dyademe
Est de roses un chappelet,
Que Venus cueillit elle mesme
Dedans son jardin verdelet,
Et sur le printemps nouvelet
Le transmit à son cher enfant,
Qui de bon cueur le va coiffant,
Puis donna pour ces roses belles
A sa mere un char triumphant,
Conduict par douze colombelles.

Devant l'autel, deux cyprez singuliers
Je veis fleurir soubz odeur embasmée,

Et me dit on que c'estoient les pilliers
Du grand autel de Haulte Renommée.
Lors mille oyseaulx d'une longue ramée
Vindrent voler sur ces vertes courtines,
Prestz de chanter chansonnettes divines.
Si demanday pourquoy là sont venus,
Mais on me dit : « Amy, ce sont matines,
Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus. »

Devant l'ymage Cupido
Brusloit le brandon de destresse,
Dont fut enflammée Dido,
Biblis, et Helaine de Grece.
Jehan de Mehun, plein de grand' sagesse,
L'appelle, en terme savoureux,
Brandon de Venus rigoureux,
Qui son ardeur jamais n'attrempe :
Toutesfoys au temple amoureux
Pour lors il servoit d'une lampe.

Sainctes et sainctz qu'on y va reclamer,
C'est Beau Parler, Bien Celer, Bon Rapport,
Grace, Mercy, Bien Servir, Bien Aymer,
Qui les amans font venir à bon port.
D'autres aussi, où (pour avoir support
Touchant le faict d'amoureuses conquestes)
Tous pelerins doivent faire requestes,
Offrendes, vœuz, prieres et clamours ;
Car sans ceulx là l'on ne prent point les bestes
Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans ou estainctes,
Que tous amoureux pelerins
Portent devant telz sainctz et sainctes,
Ce sont bouquetz de romarins.

Les chantres, lynotz et serins,
Et rossignolz au gay courage,
Qui sur buyssons de verd boscage,
Ou branches, en lieu de pulpitres,
Chantent le joly chant ramage
Pour Versetz, Responds et Epistres.

Les vitres sont de clair et fin chrystal,
Où painctes sont les gestes autentiques
De ceulx qui ont jadis de cueur loyal
Bien observé d'Amours les loix antiques.
En après sont les tressainctes reliques,
Carcans, anneaux aux secretz tabernacles ;
Escuz, ducatz, dedans les clos obstacles ;
Grands chaines d'or, dont maint beau corps est
Qui en amour font trop plus de miracles [ceint,
Que Beau Parler, ce tresglorieux sainct.

Les voultes furent à merveilles
Ouvrées souverainement :
Car Priapus les feit de treilles,
De fueilles de vigne et serment.
Là dependent tant seulement
Bourgeons et raisins à plaisance ;
Et pour en planter abondance,
Bien souvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puissance,
De mectre guerre entre bas culs.

Les cloches sont tabourins et doulcines,
Harpes et luz, instrumens gracieux,
Haultboys, flageotz, trompettes et buccines,
Rendans un son si très solacieux
Qu'il n'est souldard, tant soit audacieux,
Qui ne quictast lances et braquemars,

Et ne saillist hors du temple de Mars.
Pour estre moyne au temple d'amourettes,
Quand il orroit sonner de toutes pars
Le carillon de cloches tant doulcettes.

Les dames donnent aux malades
Qui sont recommandez aux prosnes
Rys, baisers, regards et œillades ;
Car ce sont d'Amours les aumosnes.
Les prescheurs sont vieilles matrones
Qui aux jeunes donnent courage
D'employer la fleur de leur aäge
A servir Amour le grand roy,
Tant que souvent par beau langage
Les convertissent à la Loy.

Les fons du temple estoient une fontaine
Où decouroit un ruisseau argentin ;
Là se baignoit mainte dame haultaine
Le corps tout nud, monstrant un dur tetin.
Lors on eust veu marcher sur le patin
Povres amans à la teste enfumée.
L'un apportoit à sa tresbien aymée
Esponge, pigne, et chascun appareil ;
L'autre à sa dame estendoit la ramée,
Pour la garder de l'ardeur du soleil.

Le cimetiere est un verd boys,
Et les murs, hayes et buyssons ;
Arbres plantez, ce sont les croix ;
De profundis, gayes chansons.
Les amans surprins de frissons
D'amours, et attrapez ès laqs,
Devant quelque huys, tristes et las,
Près la tumbe d'un trespassé,

Chantent souvent le grand helas,
Pour *requiescant in pace.*

Ovidius, maistre Alain Charretier,
Petrarque, aussi le Roman de la Rose,
Sont les messelz, breviaire et psaultier,
Qu'en ce sainct temple on lit, en rithme et prose;
Et les leçons que chanter on y ose;
Ce sont rondeaux, ballades, vireletz,
Motz à plaisir, rithmes et trioletz,
Lesquelz Venus apprend à retenir
A un grand tas d'amoureux nouveletz,
Pour mieulx sçavoir dames entretenir.

Autres manieres de chansons
Léans on chante à voix contrainctes,
Ayant casses et meschans sons,
Car ce sont crys, pleurs et complainctes.
Les petites chapelles sainctes
Sont chambrettes et cabinetz,
Ramées, boys et jardinetz,
Où l'on se perd quand le verd dure;
Leurs huys sont faictz de buyssonnetz,
Et le pavé tout de verdure.

Le benoistier fut faict en un grand plain
D'un lac fort loing d'herbes, plantes et fleurs;
Pour eau beneite estoit de larmes plein,
Dont fut nommé le piteux Lac de pleurs;
Car les amans dessoubz tristes couleurs
Y sont en vain mainte larme espandans.
Les fruictz d'amours là ne furent pendans;
Tout y sechoit tout au long de l'année:
Mais bien est vray qu'il y avoit dedans,
Pour aspergez une rose fennée.

Marguerites, lys et œilletz,
Passeveloux, roses flairantes,
Romarins, boutons vermeilletz,
Lavandes odoriferantes,
Toutes autres fleurs apparentes,
Jettans odeur tresadoulcie,
Qui jamais un cueur ne soucie,
C'estoit de ce temple l'encens.
Mais il y eust de la soulcie :
Voylà qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
Veult là dedans se rendre moyne ou prebstre,
Tout aultre estat luy convient delaisser,
Puis va devant Genius l'archiprebstre,
Et devant tous, en levant la main dextre,
D'estre loyal faict grand vœux et sermentz
Sur les autelz couverts de parementz,
Qui sont beaux litz à la mode ordinaire,
Là où se font d'amours les sacrements
De jour et nuict, sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,
Soit sage, ou sot, ou peu ydoine,
Sans estre ne raiz ne tondu,
Incontinent on le faict moyne.
Mais quoy ? il n'a pas grand essoine
A comprendre les sacrifices :
Car d'amourettes les services
Sont faictz en termes si tresclairs,
Que les apprentifz et novices
En sçaivent plus que les grans clercs.

De requiem les messes sont aulbades,
Cierges rameaux, et sieges la verdure,

Où les amans font rondeaux et ballades.
L'un y est gay, l'autre mal y endure :
L'une mauldict par angoisse tresdure
Le jour auquel elle se maria ;
L'autre se plainct que jaloux mary a,
Et les sainctz motz que l'on dict pour les ames,
Comme *Pater* ou *Ave Maria*,
C'est le babil et le caquet des dames.

Processions, ce sont morisques
Que font amoureux champions,
Les hayes d'Allemaigne frisques,
Passe piedz, bransles, tourdions.
Là par grans consolations
Un avec une devisoit,
Ou pour Evangiles lisoit
L'art d'aymer faict d'art poetique ;
Et l'autre sa dame baisoit
En lieu d'une saincte relique.

En tous endroicts je visite et contemple,
Presques estant de merveille esgaré ;
Car en mes ans ne pense point veoir temple
Tant cler, tant net, ne tant bien preparé.
De chascun cas fut à peu près paré,
Mais toutesfoys y eust faulte d'un poinct,
Car sur l'autel de paix n'y avoit poinct :
Raison pourquoy ? tousjours Venus la belle,
Et Cupido, de sa darde qui poinct,
À tous humains faict la guerre mortelle.

Joye y est, et dueil remply d'ire ;
Pour un repos, des travaulx dix ;
Et brief, je ne sçaurois bien dire
Si c'est enfer ou paradis.

Mais par comparaison je dis
Que celluy temple est une rose
D'espines et ronces enclose,
Petis plaisirs, longues clamours.
Or taschons à trouver la chose
Que je cherche au temple d'Amours..

DEDANS la nef du triumphant dommaine,
Songeant, resvant, longuement me pourmaine,
Voyant Refuz qui par dures alarmes
Va incitant l'œil des amans à larmes ;
Oyant par tout des cloches les doulx sons
Chanter versetz d'amoureuses leçons ;
Voyant chasser de Cupido les serfz,
L'un à connilz, l'autre à lievres et cerfz,
Lascher faulcons, levriers courir au boys,
Corner, souffler en trompes et haultboys :
On crie, on prent, l'un chasse et l'autre happe :
L'un a ja pris, la beste luy eschappe,
Il court après ; l'autre rien n'y pourchasse ;
On ne veit onc un tel deduit de chasse
Comme cestuy. Or tiens je tout pour veu,
Fors celle là dont veulx estre pourveu,
Qui plongé m'a au gouffre de destresse.
C'est de mon cueur la treschere maistresse,
De peu de gens au monde renommée,
Qui Ferme Amour est en terre nommée.
Long temps y a que la cherche et poursuys,
Et (qui pis est) en la terre où je suis
Je ne voy rien qui me donne asseurance
Que son gent corps y face demeurance,
Et croy qu'en vain je la voys reclamant,
Car là dedans je voy un fol amant,
Qui va choisir une dame assez pleine

De grand' beauté Mais tant y a qu'à peine
Euz contemplé son maintien gracieux,
Que Cupido l'enfant audacieux
Tendit son arc, encocha sa sagette,
Les yeulx bandez dessus son cueur la jette
Si rudement, voyre de façon telle,
Qu'il y crea une playe mortelle.
Et lors Amour le jucha sur sa perche ;
Je ne dis pas celle que tant je cherche,
Mais une Amour venerique et ardante,
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal estimé fruict
Plus que de l'autre en cestuy monde bruyt.
Un' autre Amour fut de moy apperceue,
Et croy que fut au temps jadis conceue
Par Boreas courant et variable ;
Car oncques chose on ne veit si muable,
Ne tant legere en courtz et autres partz.
Le sien pouvoir par la terre est espars,
Chascun la veult, l'entretient et souhaitte,
A la suyvir tout homme se dehaitte.
Que diray plus ? Certes, un tel aymer,
C'est Dedalus voletant sur la mer ;
Mais tant a bruict, qu'elle va ternissant
De Fermeté le nom resplendissant.
Par tel' façon au milieu de ma voye
Assez et trop ces deux Amours trouvoye :
Mais l'une fut lubricque, et estrangere
Trop à mon vueil, et l'autre si legere,
Qu'au grand besoing on la treuve ennemye.
Lors bien pensay que ma loyalle amye
Ne cheminoit jamais par les sentiers
Là où ces deux cheminoient voluntiers ;
Parquoy concludz en autre part tirer,
Et de la nef soubdain me retirer,

Pour rencontrer la dame tant illustre,
Celle de qui jadis le trescler lustre
Souloit chasser toute obscure souffrance,
Faisant regner Paix divine soubz France :
Celle pour vray (sans le blasme d'aucun)
Qui de deux cueurs maintesfoys ne faict qu'un ;
Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,
Laissa jadis le hault throsne celeste,
Et habita ceste basse vallée
Pour retirer nature maculée
De la prison infernale et obscure.
A poursuyvir soubz espoir je prins cure :
Jusques au chœur du temple me transporte :
Mon œil s'espart au travers de la porte,
Faicte de fleurs et d'arbrisseaux tous verds ;
Mais à grand' peine euz je veu à travers,
Que hors de moy cheurent plainctes et pleurs,
Comme en yver seiches fueilles et fleurs.
Tristesse et dueil de moy furent absens ;
Mon cueur garny de liesse je sens.
Car en ce lieu un grand prince je veis,
Et une dame excellente de vis,
Lesquelz, portans escuz de fleurs royalles,
Qu'on nomme lys, et d'hermines ducalles,
Vivoient en paix dessoubz celle ramée,
Et au milieu Ferme Amour, d'eux aymée,
D'habitz ornée à si grand avantage,
Qu'oncques Dido, la royne de Carthage,
Lors qu'Æneas receut dedans son port,
N'eust tel' richesse, honneur, maintien et port,
Combien que lors Ferme Amour avec elle
De vrays subjects eust petite sequelle.
Lors Bel Acueil m'a le buysson ouvert
Du chœur du temple, estant un pré tout verd.
Si merciay Cupido par merites,

Et saluay Venus et ses Charites.
Puis Ferme Amour, après le mien salut,
Tel me trouva, que de son gré voulut
Me retirer dessoubz ses estandars,
Dont je me tins de tous povres souldars
Le plus heureux : puis luy comptay comment
Pour son amour continuellement
J'ay circuy mainte contrée estrange,
Et que souvent je l'ay pensée estre ange,
Ou resider en la court celestine,
Dont elle print tressacrée origine.
Puis l'adverty comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay sceu trouver sa tresnoble facture :
Mais qu'à la fin suis venu d'adventure
Dedans le chœur, où est sa mansion.
Parquoy concluds en mon invention,
Que Ferme Amour est au cueur esprouvée ;
Dire le puis, car je l'y ay trouvée.

B. *Pièces ajoutées en* 1544.

DIALOGUE DE DEUX AMOUREUX.

LE PREMIER *commence en chantant.*

Mon cueur est tout endormy,
Resveille moy belle :
Mon cueur est tout endormy,
Resveille le my.

LE SECOND.

Hé, compaignon.

LE PREMIER.

Hé, mon amy,
Comment te va ?

LE SECOND.

Par le corps bieu (beau sire)
Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Çà ceste eschine :
De l'autre bras que je t'eschine
De fine force d'accollades.

LE PREMIER.

Et puis ?

LE SECOND.

Et puis ?

LE PREMIER.

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains, propos menus,
Compte moy qu'ilz sont devenuz :
Se faict il plus rien de nouveau ?

LE SECOND.

Si faict : mais j'en ay le cerveau
Si rompu et si alteré,
Qu'en effect j'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

LE PREMIER.

Pourquoy cela ?

LE SECOND.

Que tu es beste !
Ne sçais tu pas bien qu'il y a
Plus d'un an qu'Amour me lya
Dedans les prisons de m'amye ?

LE PREMIER.

Est ce encor de Barthelemye
La blondelette ?

LE SECOND.

Et qui donc ?
Ne sçais tu pas que je n'euz onc
D'elle plaisir ny un seul bien ?

LE PREMIER.

Nenny vrayement, je n'en sçay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton affaire en fust mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes et closes,
Il n'en vient que peine et regret.
Vray est qu'il fault estre secret,
Et seroit l'homme bien coquart
Qui vouldroit appeller un quart ;
Mais en effect il fault un tiers.
Demande à tous ces vieilz routiers,
Qui ont esté vrays amoureux.

LE SECOND.

Si est un tiers bien dangereux,
S'il n'est amy Dieu sçait combien.

LE PREMIER.

Hé ! mon amy, choisy le bien.
Et quand tu l'auras bien choisy,
Si ton cueur se trouve saisy
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande liesse,
A l'amy te deschargeras ;
Sçais tu comment t'allegeras ?
Tout ainsi, par le sang sainct George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un caresme prenant.

LE SECOND.

Il fault donc mieulx dès maintenant
Que je t'en compte tout du long :
N'est ce pas bien dict ?

LE PREMIER.

Or là donc.

Mais pour ce que je suis des vieux
En cas d'amours, il vauldra mieulx
Que les demandes je te face,
Combien, de qui, en quelle place,
Des refuz, des parolles franches,
Des circonstances, et des branches
Et des rameaux : car les ay tous
Aprins de mes compaignons doulx,
Allant avec eulx à la messe.
Or vien ça, compte moy, quand est ce
Que premierement tu l'aymois ?

LE SECOND.

Il y a plus de seize moys,
Voyre vingt, sans avoir jouy.

LE PREMIER.

L'aymes tu encores ?

LE SECOND.

Ouy.

LE PREMIER.

Tu es un fol. Or, de par Dieu,
Comment doy je dire? en quel lieu
Fut premier ta pensée esprise
De son amour?

LE SECOND.

En une eglise;
Là commençay mes passions.

LE PREMIER.

Voyla de mes devotions!
Et quel jour fut ce?

LE SECOND.

Par sainct Jacques,
Ce fut le propre jour de Pasques
(A bon jour bon œuvre.)

LE PREMIER.

Et comment?
Tu venois lors tout freschement
De confesse, et de recevoir....

LE SECOND.

Il est vray : mais tu dois sçavoir
Que tousjours à ces grans journées
Les femmes sont mieulx attournées
Qu'aux autres jours; et cela tente.
O mon Dieu! qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour là!
Avecques la grace qu'elle a,
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaulne qu'elle avait faict exprès.
Elle vous avoit puis après
Mancherons d'escarlatte verte,
Robbe de pers large et ouverte
(J'entens à l'endroict des tetins),
Chausses noires, petis patins,

Linge blanc, ceincture houppée,
Le chapperon faict en poupée,
Les cheveulx en passefillon,
Et l'œil gay en esmerillon ;
Soupple et droicte comme une gaulle ;
En effect, sainct Françoys de Paule,
Et le plus sainct Italien
Eust esté prins en son lien,
S'à la veoir se fut amusé.

LE PREMIER.

Je te tiens donc pour excusé.
Pour ce jour là, que fuz tu ?

LE SECOND.

Pris.

LE PREMIER.

Quel visage euz tu d'elle ?

LE SECOND.

Gris.

LE PREMIER.

Ne te rit elle jamais ?

LE SECOND.

Point.

LE PREMIER.

Que veulx tu estre à elle ?

LE SECOND.

Joinct.

LE PREMIER.

Par mariage, ou autrement ?
Lequel veulx tu ?

LE SECOND.

Par mon serment,
Tous deux sont bons, et si ne sçay :
Je l'aymerois mieux à l'essay,
Avant qu'entrer en mariage.

LE PREMIER.

Touche là, tu as bon courage,
Et si n'es point trop desgousté.
Tu l'auras, et d'autre costé
On m'a dict qu'elle est amyable
Comme un mouton.

LE SECOND.

Elle est le diable!
C'est par sa teste que j'endure ;
Elle est, par le corps bieu, plus dure
Que n'est le pommeau d'une dague.

LE PREMIER.

C'est signe qu'elle est bonne bague,
Compaignon.

LE SECOND.

Voycy un mocqueur.
J'entens dure parmy le cueur :
Car quand au corps, n'y touche mye ;
Dès que je l'appelle m'amye :
« Vostre amye n'est pas si noire, »
Faict elle. Vous ne sçauriez croire
Comme elle est prompte à me desdire
Du tout.

LE PREMIER.

Ainsi?

LE SECOND.

Laisse moy dire.
Si tost, que je la veux toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, je n'ay nul credit :
Et sçais tu bien qu'elle me dit?
« Un fascheux et vous c'est tout un :
Vous estes le plus importun
Que jamais je vy. » En effect
J'en vouldrois estre ja deffaict,



Et m'en croy.

LE PREMIER.

Que tu es belistre !
Et n'as tu pas ton franc arbitre
Pour sortir d'où tu es entré ?

LE SECOND.

Arbitre ? c'est bien arbitré !
Je le veulx bien, mais je ne puis.
Bien un an l'ay laissée, et puis
J'ay parlé aux Ægyptiennes
Et aux sorcieres anciennes
D'y chercher jusque au dernier poinct
Le moyen de ne l'aymer point :
Mais je ne m'en puis descöifer.
Je pense que c'est un enfer
Dont jamais je ne sortiray.

LE PREMIER.

Par mon ame, je te diray :
Puis qu'il n'est pas en ta puissance
De la laisser, sa jouyssance
Te seroit une grand' recepte.

LE SECOND.

Sa jouyssance ? je l'accepte :
Amenez la moy.

LE PREMIER.

Non : attens.
Mais à fin que ne perdons temps,
Compte moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour parvenir à ton affaire :

LE SECOND.

J'ay faict tout ce qu'on sçauroit faire :
J'ay souspiré, j'ay faict des criz,
J'ay envoyé de beaux escriptz,
J'ay dansé et ay faict gambades,

Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeulx en sont tous lassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuicts cent foys devant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesmoings
Trois potz à pisser, pour le moins,
Que sur ma teste on a cassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

Quand elle venoit au monstier,
Je l'attendois au benoistier
Pour luy donner de l'eau beniste :
Mais elle s'enfuyoit plus viste
Que lievres quand ilz sont chassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

Je luy ay dict qu'elle estoit belle ;
J'ay baisé la paix après elle ;
Je luy ay donné fruictz nouveaux
Acheptez en la place aux Veaux,
Disant que c'estoit de mon creu ;
Je ne sçay si elle l'a creu ;
Et puis tant de bouquetz et roses ;
Brief, elle a mis toutes ces choses
Au ranc des pechez effacez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.
Il falloit estre diligent
De luy donner.

LE SECOND.

Quoy ?

LE PREMIER.

De l'argent,
Quelque chaine d'or bien pesante,
Quelque esmeraude bien luysante,
Quelques patenostres de prix :
Tout soudain cela seroit pris,
Et en le prenant el' s'oblige.

LE SECOND.

El' n'en prendroit jamais, te dy je,
Car c'est une femme d'honneur.

LE PREMIER.

Mais tu es un maulvais donneur,
Je le voy tresbien.

LE SECOND.

Non suis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
En y eust il plein trois barilz.

LE PREMIER.

Mon amy, elle est de Paris ;
Ne te y fie, car c'est un lieu
Le plus gluant.

LE SECOND.

Par le corps bieu,
Tu me comptes de grans matieres.

LE PREMIER.

Quand les petites vilotieres
Trouvent quelque hardy amant
Qui vueille mettre un dyamant
Devant leurs yeulx rians et vers,
Coac ! elles tombent à l'envers.
Tu ris ! mauldit soit il qui erre !
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainsi les yeux.

Telz dons, telz presens servent mieux
Que beauté, sçavoir ne prières :
Ilz endorment les chamberieres ;
Ilz ouvrent les portes fermées
Comme s'elles estoient charmées ;
Ilz font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent.
Ne me crois tu pas ?

LE SECOND.

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compaignon, tu ne m'en dy rien.

LE PREMIER.

Et que veulx tu ? El' m'ayme bien ;
Je n'ay que faire de m'en plaindre.

LE SECOND.

Il est vray : mais si peut on faindre
Aucunesfoys une amytié
Qui n'est pas si grand' la moytié
Comme on la demonstre par signes.

LE PREMIER.

Ouy bien, quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand' jeunesse
Ne sçauroit avoir grand' finesse ;
Ce n'est qu'un enfant.

LE SECOND.

De quel aage ?

LE PREMIER.

De quatorze ans.

LE SECOND.

Ho ! voyla rage :
Elle commence de bonne heure.

LE PREMIER.

Tant mieulx ! elle en sera plus seure,
Car avec le temps on s'affine.

LE SECOND.

Ouy, elle en sera plus fine;
N'est-ce pas cela ?

LE PREMIER.

Que d'esmoy !
Entens que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

LE SECOND.

Ne faisons pas tant des plaisans :
Par tout il y a decevance.
Dequoy la congnois tu ?

LE PREMIER.

D'enfance.
D'enfance tout premierement
La voyois ordinairement,
Car nous estions prochains voisins ;
L'esté luy donnois des raisins,
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois vertz, des cerises noires,
Du pain besneist, du pain d'espice,
Des eschauldez, de la reclisse,
De bon succre et de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois de beaulx bouquetz,
Un taz de petis affiquetz
Qui n'estoient pas de grand' valeur ;
Quelque ceincture de couleur
Au temps que le Landit venoit.
Encor de moy rien ne prenoit
Que devant sa mère ou son père,
Disant que c'estoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eulx ;
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray et corps et biens,
Pour les mesler avec les siens

Et à son gré en disposer.

LE SECOND.

Tu l'aymes donc pour l'espouser ?

LE PREMIER.

Ouy, car je sçay seurement
Que ceux qui ayment autrement
Sont vouluntiers tous marmiteux :
L'un est fasché, l'autre est piteux,
L'un brusle et ard, l'autre est transy ;
Qu'ay je que faire d'estre ainsi ?
Ainsi comme j'ayme m'amye,
Cinq, six, sept heures et demye
L'entretiendray, voyre dix ans,
Sans avoir paour des medisans,
Et sans danger de ma personne.

LE SECOND.

Corps bieu, ta raison est tresbonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doubte ne passion.
Mais, compaignon, je te demande
Quelle est la matiere plus grande
Qu'elle t'a offerte desja ?

LE PREMIER.

Ma foy, je ne mentiray ja,
Je n'ose toucher son teton ;
Mais je la prens par le menton,
Et tout premierement la baise.

LE SECOND.

Ventre sainct gris ! que tu es aise,
Compaignon d'amours.

LE PREMIER.

Par ce corps,
Quant il fault que j'aille dehors,
Si tost qu'elle en est advertie,
Et que c'est loing, ma departie

La faict pleurer comme un oignon.

LE SECOND.

Je puisse mourir, compaignon,
Je croy que tu es plus heureux
Cent foys que tu n'es amoureux.
O le grand aise en quoy tu vis !
Mais pourquoy est-ce, à ton advis,
Que la mienne m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins que fange
Ma peine et moy et mon pourchas ?

LE PREMIER.

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

LE SECOND.

Corps bieu ! tu me la bailles belle !
J'en devinerois bien autant.
Or si poursuyvray je pourtant
La chasse que j'ay entreprinse :
Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doulx en est le repos.

LE PREMIER.

Une chanson avec propos.
N'auroit point trop maulvaise grace ;
Disons la.

LE SECOND.

La dirons nous grasse
De mesme le jour ?

LE PREMIER.

Rien quelconques :
Honneur par tout. Commençons doncques.

LE SECOND.

Languir me fais, content desir.

LE PREMIER.

A telles ne prens point plaisir ;
Elles sentent trop leurs clamours.

LE SECOND.

Disons doncques : *Puis qu'en amours ;*
Tu la dis assez vouluntiers.

LE PREMIER.

Il est vray, mais il fault un tiers,
Car elle est composée à trois.

UN QUIDAM.

Messieurs, s'il vous plaist que j'y sois,
Je serviray d'enfant de chœur,
Car je la sçay toute par cueur :
Il ne s'en fault pas une notte.

LE SECOND.

Bien venu, par saincte Penotte !
Sois, mignon, le bien arrivé.

LE PREMIER.

Luy siet il est bien d'estre privé ?
Chantez vous clair ?

UN QUIDAM.

Comme layton :
Baillez moy seulement le ton,
Et vous verrez si je l'entens :

Puis qu'en amours a si beau passetemps.

III. ÉGLOGUE AU ROY

SOUBS LES NOMS DE PAN ET ROBIN.

(1539.)

Un pastoureau, qui Robin s'appeloit,
Tout à par soy n'agueres s'en alloit
Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage),
Et là tout seul faisoit de grand courage
Hault retentir les boys et l'air serain,
Chantant ainsi : « O Pan, dieu souverain,
Qui de garder ne fus onc paresseux
Parcs et brebis et les maistres d'iceux,
Et remects sus tous gentilz pastoureaux
Quand ilz n'ont prez ne loges ne toreaux,
Je te supply (si onc en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres),
Escoute un peu, de ton vert cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.
Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui volle
Puis ça, puis là : l'aage me conduisoit,
Sans peur ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest (sans la craincte des loups)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages,
Tous differens de chantz et de plumages ;
Ou me souloys (pour les prendre) entremettre
A faire bricz, ou cages pour les mettre.

Ou transnouoys les rivieres profondes,
Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes,
Puis d'en tirer droict et loing j'apprenois
Pour chasser loups et abbatre des noix.
　O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
Pour desnicher ou la pye ou le geay,
Ou pour jetter des fruictz ja meurs et beaulx
A mes compaings, qui tendoient leurs chappeaux!
　Aucunefoys aux montaignes alloye,
Aucunefoys aux fosses devalloye,
Pour trouver là les gistes des fouynes,
Des herissons ou des blanches hermines,
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois cherchant les nidz des chardonnetz
Ou des serins, des pinsons ou lynottes.
　Desja pourtant je faisoys quelques nottes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux,
Quasy enfant, sonnoys des chalumeaux.
Si ne sçaurois bien dire ne penser
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinée,
Ou ma fortune, en cela destinée
A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
Je suis certain que ce furent tous deux.
　Ce que voyant le bon Janot mon pere,
Voulut gaiger à Jaquet son compere
Contre un veau gras deux aignelletz bessons,
Que quelque jour je feroys des chansons
A ta louenge (ô Pan, dieu tressacré),
Voyre chansons qui te viendroyent à gré.
Et me souvient que bien souvent aux festes,
En regardant de loing paistre noz bestes,
Il me souloit une leçon donner
Pour doulcement la musette entonner,
Ou à dicter quelque chanson ruralle

Pour la chanter en mode pastoralle.
Aussi le soir, que les trouppeaux espars
Estoient serrez et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit,
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs sansonnetz ou pyes,
Auprès du feu bergeres accroupies.
Bien est il vray que ce luy estoit peine ;
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger
Qu'il arrousoit en son petit verger
Quelque jeune ente, ou que teter faisoit
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit ;
Et le labeur qu'après moy il mit tant,
Certes, c'estoit affin qu'en l'imitant
A l'advenir je chantasse le los
De toy (ô Pan), qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prez la verdure,
Et qui gardas son trouppeau de froidure.
« Pan (disoit il), c'est le dieu triumphant
Sur les pasteurs ; c'est celuy (mon enfant)
Qui le premier les roseaux pertuysa,
Et d'en former des flustes s'advisa :
Il daigna bien luy mesme peine prendre
D'user de l'art que je te veux apprendre.
Appren le donc, affin que montz et boys,
Rocz et estangs, apreignent soubz ta voix
A rechanter le hault nom après toy
De ce grand Dieu que tant je ramentoy ;
Car c'est celuy par qui foysonnera
Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrez ruisseaux
Encourtinez de flairans arbrisseaux
Là d'un costé auras la grand' closture
De saulx espez, où pour prendre pasture

Mousches à miel la fleur succer iront
Et d'un doulx bruit souvent t'endormiront,
Mesmes allors que ta fluste champestre
Par trop chanter lasse sentiras estre.
Puis tost après sur le prochain bosquet
T'esveillera la pye en son caquet :
T'esveillera aussi la columbelle,
Pour rechanter encores de plus belle. »
Ainsi, soingneux de mon bien, me parloit
Le bon Janot, et il ne m'en chaloit ;
Car soucy lors n'avoys en mon courage
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.
Quand printemps fault et l'esté comparoit,
Adoncques l'herbe en forme et force croist.
Aussi, quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soucy ;
Si employay l'esprit, le corps aussi,
Aux choses plus à tel aage sortables,
A charpanter loges de boys portables,
A les rouler de l'un en l'autre lieu,
A y semer la jonchée au milieu,
A radouber treilles, buyssons et hayes,
A proprement entrelasser les clayes
Pour les parquets des ouailles fermer,
Ou à tyssir (pour frommages former)
Paniers d'osier et fiscelles de jonc,
Dont je souloys (car je l'aimoys adonc')
Faire present à Heleine la blonde.
J'apprins les noms des quatre partz du monde,
J'apprins les noms des ventz qui de là sortent
Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent,
Dont les oiseaulx, sages devins des champs,
M'advertissoyent par leur volz et leurs chantz.
J'apprins aussi, allant aux pasturages,

A eviter les dangereux herbages,
Et à cognoistre et guerir plusieurs maulx
Qui quelquefoys gastoient les animaulx
De nos pastiz : mais par sus toutes choses,
D'autant que plus plaisent les blanches roses
Que l'aubespin, plus j'aymois à sonner
De la musette, et la fy resonner
En tous les tons et chantz de bucolicques,
En chantz piteux, en chantz melancoliques,
Si qu'à mes plainctz un jour les Oreades
Faunes, Silvans, Satyres et Dryades,
En m'escoutant jectèrent larmes d'yeux ;
Si feirent bien les plus souverains Dieux ;
Si feit Margot, bergere qui tant vault.
Mais d'un tel pleur esbahyr ne se fault,
Car je faisois chanter à ma musette
La mort (helas !), la mort de Loysette,
Qui maintenant au ciel prend ses esbatz
A veoir encor ses trouppeaux icy bas.
  Une autre foys, pour l'amour de l'amye,
A tous venans pendy la challemye,
Et ce jour là à grand' peine on sçavoit
Lequel des deux gaigné le prix avoit,
Ou de Merlin ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint sur le pré grand' alleure
Nous accorder, et orna deux houlettes
D'une longueur, de force violettes :
Puis nous en feit present pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillé à choisir.
  Et penses tu (ô Pan, dieu debonnaire)
Que l'exercice et labeur ordinaire
Que pour sonner du flajolet je pris
Fust seulement pour emporter le prix ?
Non, mais afin que si bien j'en apprinse,
Que toy, qui es des pastoureaux le prince,

Prinsses plaisir à mon chant escouter,
Comme à ouyr la marine flotter
Contre la rive, ou des roches haultaines
Ouyr tomber contre val les fontaines.
Certainement, c'estoit le plus grand soing
Que j'eusse alors, et en prens à tesmoing
Le blond Phebus qui me voyt et regarde,
Si l'espesseur de ce boys ne l'en garde,
Et qui m'a veu traverser maint rocher
Et maint torrent pour de toy approcher.
  Or m'ont les dieux celestes et terrestres
Tant faict heureux, mesmement les sylvestres,
Qu'en gré tu prins mes petis sons rustiques,
Et exaulças mes hymnes et cantiques,
Me permettant les chanter en ton temple,
Là où encor l'image je contemple
De ta haulteur, qui en l'une main porte
De dur cormier houlette riche et forte,
Et l'autre tient chalemelle fournye
De sept tuyaux, faictz selon l'armonye
Des cieulx, où sont les sept Dieux clairs et haulx,
Et denotans les sept artz liberaulx,
Qui sont escriptz dedans ta teste saincte,
Toute de pin bien couronnée et ceincte.
  Ainsi, et donc en l'esté de mes jours,
Plus me plaisoit aux champestres sejours
Avoir faict chose (ô Pan) qui t'agréast,
Ou qui l'oreille un peu te recreast,
Qu'avoir autant de moutons que Tytire;
Et plus (cent foys) me plaisoit d'ouyr dire :
« Pan faict bon œil à Robin le berger, »
Que veoir chés nous trois cens beufz heberger;
Car soucy lors n'avoys en mon courage
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.
  Mais maintenant que je suis en l'autonne,

Ne sçay quel soing inusité m'estonne
De tel' façon, que de chanter la veine
Devient en moy, non point lasse ne vaine,
Ains triste et lente, et certes, bien souvent,
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à un arbre pendue
Se plaindre à moy qu'oysive l'ay rendue;
Dont tout à coup mon desir se resveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
Lequel le rend morne et espovеnté :
Car tant est soing basanné, layd, et pasle,
Qu'à son regard la Muse pastoralle,
Voyre la Muse heroyque et hardie,
Et un moment se trouve refroidie,
Et devant luy vont fuyant toutes deux
Comme brebis devant un loup hydeux.
J'oy d'autre part le pyvert jargonner,
Siffler l'escouffle et le buttor tonner,
Voy l'estourneau, le heron et l'aronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertissans de la froide venue
Du triste yver, qui la terre desnue.
D'autre costé j'oy la bise arriver,
Qui en soufflant me prononce l'yver;
Dont mes trouppeaux, cela craignans et pis,
Tous en un tas se tiennent accroupis,
Et diroit on, à les ouyr beller,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur secours, et qu'ilz ont congnoissance
Que tu les as nourriz dès leur naissance.
Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
Deux mille arpentz de pastiz en Touraine,
Ne mille beufz errants par les herbis
Des montz d'Auvergne, ou autant de brebis.

Il me suffit que mon trouppeau preserves
Des loups, des ours, des lyons, des loucerves,
Et moy du froid, car l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.
Lors à chanter plus soing ne me nuyra,
Ains devant moy plus viste s'enfuyra
Que devant luy ne vont fuyant les Muses,
Quand il verra que de faveur tu m'uses.
Lors ma musette, à un chesne pendue,
Par moy sera promptement descendue,
Et chanteray l'yver à seureté
Plus hault (et clair) que ne feiz onc l'esté.
Lors en science, en musique et en son
Un de mes vers vauldra une chanson,
Une chanson, une eglogue rustique,
Et une eglogue, une œuvre bucolique.
Que diray plus? vienne ce qui pourra :
Plus tost le Rosne encontremont courra,
Plus tost seront haultes foretz sans branches,
Les cygnes noirs et les corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom),
Ne que je cesse à louer ton hault nom.
Sus, mes brebis, trouppeau petit et maigre,
Autour de moy saultez de cueur allaigre,
Car desja Pan, de sa verte maison,
M'a faict ce bien d'ouyr mon oraison.

IV. L'ENFER.

ESTIENNE DOLET A LYON JAMET

SALUT.

Depuis peu de temps (Jamet à tout jamais louable) voulant mettre en lumiere soubz mon impression toutes les œuvres du tien et mien amy Clement Marot (des louenges duquel je ne tiendray icy plus long propos, car elles sont assez congneues par tous lieux) je me suis mis à veoir tout ce qui desja avoit esté imprimé de luy, et recueillir tout ce qui se pourroit recouvrer entre ceulx auxquelz il faict part (en tesmoignage d'amytié) de ses labeurs et compositions. Entre autres choses j'ay trouvé son Enfer non encores imprimé, si non en la ville d'Envers. Et pource qu'en lisant l'ay trouvé sans scandale envers Dieu et la religion, et sans toucher aucunement la majesté des princes (qui sont les deux poincts que surtout doibt observer un auteur desirant ses œuvres estre publiées et reçues tant en son pays qu'en nations estrangeres), et que pareillement il ne blesse en nom exprès l'honneur d'aucun, pour ces raisons j'ay conclud que la publication de si gentil œuvre estoit licite et permise, et me suis mis après pour l'imprimer en la plus belle forme et avec le plus grand ornement qu'il m'a esté possible. Car tu ne sçaurois penser que je trouve cest ouvrage digne d'estre leu, tant pour l'invention singulière que pour les descriptions merveilleuses qui y sont, pour les bons enseignemens aussi qui s'y trouvent, comme quand il admoneste les jeunes gens de se garder de vice, et de ne commettre crimes qui les puissent précipiter aux miseres et calamitez de prison. Plu-

sieurs autres enseignemens y a dignes d'estre leuz et releuz, non seulement des jeunes, mais bien aussi de toutes personnes de bon et meur jugement. Que pleust à Dieu que la description de cest horrible monstre, Procès, laquelle est en ce petit livret, fust bien entendue et receue ! Il est certain que l'on ne voirroit tant d'inimytiez et rancunes (choses totalement contrevenantes à la loy de Dieu) entre les chrestiens, ny tant de destructions et ruynes de plusieurs bonnes maisons et familles.

Voyla le proufict que l'on peult prendre en cette poesie Marotine, en laquelle je ne trouve rien scandaleux ou reprehensible, sinon que quelques gens chatouilleux des oreilles (ou, possible est) pleins de trop grande arrogance, se voulussent attribuer aucuns passages de cet œuvre, comme se sentans pinsez sans rire. Mais de tout cela il n'en est rien, ains tout le discours se faict par la commodité de l'argument, representant les choses qui peuvent advenir ou escheoir en tel cas. Tel effort d'esprit doibt estre libre, sans aucun esgard si gens mal pensans veulent calomnier ou reprimer ce qui ne leur appartient en rien. Car si un autheur a ce tintoin à la teste, que tel ou tel poinct de son ouvrage sera interpreté ainsi ou ainsi par les calumniateurs de ce monde, jamais il ne composera rien qui vaille Mais (comme j'ay dict cydessus), moyennant que la religion ne soit blessée, ni l'honneur du prince attainct, et que aucun ne soit gratté (encores qu'il soit roigneux) apertement (comme par nom ou surnom), le demeurant est tolerable, et ne fault par après que lascher la bride à la plume, ou autrement ne se mesler d'escrire. Car si tu composes à l'opinion d'aultruy, tu te trouveras froid comme glace, et mieux vauldroit te reposer. C'est trop escript à toy de telle chose (amy Jamet), à toy qui entends trop mieulx cela que moy mesme. A Dieu doncques. De Lyon, ce 1er jour de l'an de grace 1542.

L'ENFER.

COMME douleurs de nouvel amassées
Font souvenir des liesses passées,
Ainsi plaisir de nouvel amassé
Faict souvenir du mal qui est passé.
Je dy cecy, mes treschers freres, pource
Que l'amytié, la chere non rebourse,
Les passetemps et consolations
Que je reçoy par visitations
En la prison claire et nette de Chartres
Me font recors des tenebreuses chartres,
Du grand chagrin et recueil ord et laid,
Que je trouvay dedans le Chastellet.
Si ne croy pas qu'il y ait chose au monde
Qui mieux ressemble un Enfer très immunde;
Je dy Enfer, et Enfer puis bien dire :
Si l'allez veoir, encor le verrez pire.
Aller, helas ! Ne vous y vueillez mettre ;
J'ayme trop mieulx le vous descrire en metre;
Que pour le veoir aucun de vous soit mys
En telle peine. Escoutez donc, amys.
Bien avez leu, sans qu'il s'en falle un A,
Comme je fuz par l'instinct de Luna
Mené au lieu plus mal sentant que soulphre,
Par cinq ou six ministres de ce gouffre,
Dont le plus gros jusques là me transporte.
Si rencontray Cerberus à la porte,
Lequel dressa ses trois testes en hault,
A tout le moins une qui trois en vault.
Lors de travers me voit ce chien poussif,
Puis m'a ouvert un huys gros et massif,

Duquel l'entrée est si estroicte et basse,
Que pour entrer faillut que me courbasse.
Mais ains que fusse entré au gouffre noir,
Je veoy à part un autre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruict et de tumulte,
Parquoy avec ma guyde je consulte,
En luy disant ? « Dy moy, s'il t'en souvient,
D'où et de qui et pourquoy ce bruict vient. »
Si me respond : « Sans croyre le rebours,
Sçache qu'icy sont d'Enfer les faubourgs,
Où bien souvent s'esleve ceste feste,
Laquelle sort, plus rude que tempeste,
De l'estomac de ces gens que tu vois,
Qui sans cesser se rompent teste et voix
Pour appoincter faulx et chetifs humains,
Qui ont debatz, et debatz ont eu maints.
Hault devant eulx le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dicts ses sentences assied.
C'est luy qui juge, ou condamne ou deffend,
Ou taire faict, quand la teste luy fend.
Là les plus grans les plus petis destruysent ;
Là les petis peu ou point aux grans nuysent ;
Là trouve l'on façon de prolonger
Ce qui se doibt et se peult abreger ;
Là sans argent povreté n'a raison ;
Là se destruict mainte bonne maison ;
Là biens sans cause en causes se despendent ;
Là les causeurs les causes s'entrevendent ;
Là en public on manifeste et dit
La mauvaistié de ce monde maudict,
Qui ne sçauroit soubs bonne conscience
Vivre deux jours en paix et patience ;
Dont j'ay grand' joye avecques ces mordans.
Et tant plus sont les hommes discordans,
Plus à discord esmouvons leurs courages,

Pour le prouffict qui vient de leurs dommages
Car s'on vivoit en paix comme mestier,
Rien ne vaudroit de ce lieu le mestier,
Pource qu'il est de soy si anormal,
Qu'il fault exprès qu'il commence par mal,
Et que quelc'un à quelque autre mefface,
Avant que nul jamais prouffict en face.

Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes,
Si ce n'estoit la mauvaistié des hommes ;
Mais, par Pluton, le Dieu que doy nommer,
Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer :
Car tant de gens qui en ce parc s'assaillent
Assez et trop de besongne nous taillent,
Assez pour nous, quand les biens nous en viennent,
Et trop pour eulx, quand povres en deviennent.
Ce nonobstant, ô nouveau prisonnier,
Il est besoing de près les manier :
Il est besoing (croy moy), et par leur faulte,
Que dessus eulx on tienne la main haulte ;
Ou autrement les bons bonté fuyroient,
Et les maulvais en empirant iroient.

Encor (pour vray) mettre on n'y peult tel ordre
Que tousjours l'un l'autre ne vueille mordre,
Dont raison veult qu'ainsi on les embarre,
Et qu'entre deux soit mys distance et barre,
Comme aux chevaulx en l'estable hargneux.

Minos le juge est de cela soingneux,
Qui devant lui, pour entendre le cas,
Faict deschiffrer tels noysifz altercas
Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droict
Droict contre tort, l'autre tort contre droict ;
Et bien souvent, par cautelle subtile,
Tort bien mené rend bon droict inutile.

Prens y esgard, et enten leurs propos :
Tu ne veis onc si differens suppostz.

Approche toy pour de plus près le veoir ;
Regarde bien : je te fais asçavoir
Que ce mordant que l'on oyt si fort bruyre,
De corps et biens veult son prochain destruire.
Ce grand criart, qui tant la gueule tort,
Pour le grand gaing tient du riche le tort.
Ce bon vieillard (sans prendre or ou argent)
Maintient le droict de mainte povre gent.
Celluy qui parle illec sans s'esclatter,
Le juge assis veult corrompre et flatter.
Et cestuy là, qui sa teste descœuvre,
En playderie a faict un grand chef d'œuvre,
Car il a tout destruict son parentage,
Dont il est crainct et prisé d'avantage,
Et bien heureux celuy se peult tenir
Duquel il veult la cause soustenir.
Amy, voyla quelque peu des menées
Qui aux faulxbourgs d'Enfer sont demenées
Par nos grans loups ravissans et famys,
Qui ayment plus centz soulz que cent amys,
Et dont pour vray le moindre et le plus neuf
Trouveroit bien à tondre sur un œuf.
Mais puis que tant de curiosité
Te meult à veoir la sumptuosité
De noz manoirs, ce que tu ne vis oncques
Te feray veoir. Or sçaches, amy, doncques
Qu'en cestuy parc où ton regard espands
Une maniere il y a de serpentz
Qui de petis viennent grans et felons,
Non point volans, mais trainans et bien longs.
Et ne sont pas pourtant couleuvres froides,
Ne verdz lezardz, ne dragons fortz et roides ;
Et ne sont pas crocodiles infaictz,
Ne scorpions tortuz et contrefaictz ;
Ce ne sont pas vipereaux furieux ,

Ne basilics tuans les gens des yeux;
Ce ne sont pas mortiferes aspicz,
Mais ce sont bien serpents qui vallent pis.
Ce sont serpents enflez, envenimez,
Mordans, mauldictz, ardans et animez,
Jettans un feu qu'à peine on peult estaindre,
Et en piquant dangereux à l'attaindre :
Car qui en est piqué ou offensé
Enfin demeure chetif ou insensé :
C'est la nature au serpent plein d'excès
Qui par son nom est appellé Procès.
Tel est son nom, qui est de mort un umbre.
Regarde un peu, en voyla un grand nombre,
De gros, de grans, de moyens et de gresles,
Plus mal faisans que tempestes ne gresles.
Celuy qui jecte ainsi feu à planté
Veult enflammer quelque grand' parenté;
Celuy qui tire ainsi hors sa languette
Destruira bref quelc'un, s'il ne s'en guette;
Celuy qui siffle et a les dens si drues,
Mordra quelc'un qui en courra les rues;
Et ce froid là, qui lentement se traine,
Par son venin a bien sçeu mettre hayne
Entre la mere et les mauvais enfans;
Car serpents froidz sont les plus eschaufans.
Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
Les nouveaux nez, qui s'enflent et despitent.
Sont plus subjectz à engendrer icy
Que les plus vieux : voyre, qu'il soit ainsi,
Ce vieil serpent sera tantost crevé,
Combien qu'il ait mainct lignage grevé.
Et cestuy là, plus antique qu'un roc,
Pour reposer s'est pendu à un croc;
Mais ce petit, plus mordant qu'une louve,
Dix grans serpens dessoubs sa pance couve;

Dessoubs sa pance il en couve dix grans,
Qui quelque jour seront plus denigrans
Honneurs et biens que cil qui les couva;
Et pour un seul qui meurt ou qui s'en va,
En viennent sept. Donc ne fault t'estonner;
Car pour du cas la preuve te donner,
Tu dois sçavoir qu'yssues sont ces bestes
Du grand serpent Hydra, qui eust sept testes,
Contre lequel Hercules combattoit,
Et quand de luy une teste abbattoit,
Pour une morte en revenoit sept vives.
  Ainsi est il de ces bestes noysives :
Ceste nature ilz tiennent de la race
Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
Où il n'y a que guerres et contends,
Les engendra dès l'aage et le temps
Du faulx Cayn. Et si tu quiers raison
Pourquoy procès sont si fort en saison,
Sçache que c'est faulte de charité
Entre chrestiens. Et, à la verité,
Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
Quand par tout est si froidement preschée ?
  A escouter voz prescheurs, bien souvent,
Charité n'est que donner au convent.
Pas ne diront combien procès differe
Au vray chrestien, qui de tous se dit frere;
Pas ne diront qu'impossible leur semble
D'estre chrestien et plaideur tout ensemble,
Ainçoys seront eux mesmes à plaider
Les plus ardans. Et à bien regarder,
Vous ne vallez de guere mieulx au monde
Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde.
  Doncques, amy, ne t'esbahy comment
Sergens, procès, vivent si longuement;
Car bien nourriz sont du laict de la lysse

Qui nommée est du monde la malice :
Tousjours les a la louve entretenus
Et près du cueur de son ventre tenus.
Mais si ne veulx je à ses faicts contredire,
Car c'est ma vie. Or plus ne t'en veulx dire :
Passe c'est huys barré de puissant fer. »
  A tant se teut le ministre d'Enfer,
De qui les motz vouluntiers escoutoye ;
Point nè me laisse, ains me tient et costoye,
Tant qu'il m'eust mis (pour mieux estre à couvert)
Dedans lè lieu par Cerberus ouvert,
Où plusieurs cas me furent ramentus ;
Car lors allay devant Rhadamantus,
Par un degré fort vieil, obscur et salle.
  Pour abreger, je trouve en une salle
Rhadamantus (juge assis à son aise),
Plus enflammé qu'une ardante fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif quand son cueur il descharge :
Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.
  Là devant luy vient mainte ame damnée ;
Et quand il dit : « Telle me soyt menée, »
A ce seul mot un gros marteau carré
Frappe tel coup contre un portail barré
Qu'il faict crosler les tours du lieu infame.
  Lors, à ce bruict, là bas n'y a povre ame
Qui ne fremisse et de frayeur ne tremble
Ainsi qu'au vent fueille de chesne ou tremble.
Car la plus seure a bien crainte et grand' peur
De se trouver devant tel attrappeur.
Mais un ministre appelle et nomme celle
Que veult le juge : adoncques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne et pallie.
  Dès qu'il la voit, il mitigue et pallie

Son parler aigre, et en faincte doulceur
Luy dict ainsi : « Vien ça, fay moy tout seur,
Je te supply, d'un tel crime et forfaict.
Je croiroys bien que tu ne l'as point faict,
Car ton maintien n'est que des plus gaillards ;
Mais je veulx bien congnoistre ces paillards
Qui avec toy feirent si chaude esmorche.
Dy hardyment : as tu peur qu'on t'escorche ?
Quand tu diras qui a faict le peché,
Plus tost seras de noz mains depesché.
Dequoy te sert la bouche tant fermée,
Fors de tenir ta personne enfermée ?
Si tu dys vray, je te jure et promets
Par le hault ciel, où je n'iray jamais,
Que des Enfers sortiras les brisées
Pour t'en aller aux beaux Champs Elysées,
Où liberté faict vivre les esprits
Qui de compter verité ont apris.
Vault il pas mieux donques que tu la comptes
Que d'endurer mille peines et hontes ?
Certes, si faict. Aussi je ne croy mye
Que soys menteur, car ta phyzonomie
Ne le dict point, et de maulvais affaire
Seroit celuy qui te vouldroit meffaire.
Dy moy, n'ays paour. » Tous ces motz alleschans
Font souvenir de l'oyselleur des champs,
Qui doulcement faict chanter son sublet
Pour prendre au bric l'oyseau nyce et foyblet,
Lequel languit ou meurt à la pippée :
Ainsi en est la povre ame grippée :
Si tel' doulceur luy faict rien confesser,
Rhadamantus la faict pendre ou fesser ;
Mais si sa langue elle refraind et mord,
Souventefoys eschappe peine et mort.

Ce nonobstant, si tost qu'il vient à veoir

Que par doulceur il ne la peut avoir,
Aucunefoys encontre elle il s'irrite,
Et de ce pas, selon le demerite
Qu'il sent en elle, il vous la faict plonger
Au fons d'Enfer, ou luy faict alonger
Veines et nerfz, et par tourments s'efforce
A esprouver s'elle dira par force
Ce que doulceur n'a sceu d'elle tirer.
O! chers amys, j'en ay veu martyrer
Tant, que pitié m'en mettoit en esmoy.
Parquoy vous pry de plaindre avecques moy
Les innocens qui en telz lieux damnables
Tiennent souvent la place des coulpables.
Et vous, enfans suyvans maulvaise vie,
Retirez vous : ayez au cueur envie
De vivre autant en façon estimée
Qu'avez vescu en façon deprimée.
Quand le bon trein un peu esprouverez,
Plus doulx que l'autre en fin le trouverez,
Si que par bien le mal sera vaincu,
Et du regret d'avoir si mal vescu
Devant les yeulx vous viendra honte honneste,
Et n'en hairrez cil qui vous admonneste,
Pource qu'alors, ayans discretion,
Vous vous verrez hors la subjection
Des infernaulx et de leurs entrefaictes ;
Car pour les bons les loix ne sont pas faictes.
Venons au poinct. Ce juge tant divers
Un fier regard me jecta de travers,
Tenant un port trop plus cruel que brave,
Et d'un accent imperatif et grave
Me demandant ma naissance et mon nom
Et mon estat : « Juge de grand renom,
Respons je alors, à bon droict tu poursuys
Que je te dye orendroit qui je suys ;

Car incongneu suys des umbres iniques,
Incongneu suys des ames plutoniques
Et de tous ceulx de ceste obscure voye,
Où pour certain jamais entré n'avoye :
Mais bien congneu suis des umbres celiques,
Bien congneu suis des umbres angeliques,
Et de tous ceulx de la tresclaire voye
Où Juppiter les desvoyez avoye :
Bien me congneut et bien me guerdonna
Lors qu'à sa sœur Pallas il me donna :
Je dy Pallas la si sage et si belle ;
Bien me congnoist la prudente Cybelle,
Mere du grand Juppiter amyable.
Quant à Luna, diverse et variable,
Trop me congnoist son faulx cueur odieux.
En la mer suis congneu des plus haults Dieux,
Jusque aux Tritons et jusque aux Nereïdes ;
En terre aussi des Faunes et Hymnides
Congneu je suis. Congneu je suis d'Orphée,
De mainte nymphe et mainte noble fée ;
Du gentil Pan qui les flustes manie ;
De Eglé, qui danse au son de l'harmonie,
Quand elle veoit les satyres suyvans ;
De Galathée et de tous les servans,
Jusqu'à Tityre, et ses brebis camuses ;
Mais par sus tout suis congneu des neuf Muses
Et d'Appollo, Mercure et tous leurs filz,
En vraye amour et science confictz.
Ce sont ceulx là (juge) qui en briefz jours
Me mettront hors de tes obscurs sejours,
Et qui pour vray de mon ennuy se deulent.
Mais puis qu'envie et ma fortune veulent
Que congneu sois, et saisy de tes laqs,
Sçache de vray, puis que demandé l'as,
Que mon droict nom je ne te veulx point taire :

Si t'advertis qu'il est à toy contraire
Comme eau liquide au plus sec element :
Car tu es rude, et mon nom est Clement,
Et pour monstrer qu'à grand tort on me triste,
Clement n'est point le nom de Lutheriste,
Ains est le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther :
C'est le sainct nom du pape, qui accolle
Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle.
Le crains tu point ? C'est celuy qui afferme
Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, et le ferme :
Celuy qui peult en feu chauld martyrer
Cent mille espritz ou les en retirer.
Quant au surnom, aussi vray qu'Evangile,
Il tire à cil du poete Vergile,
Jadis chery de Mecenas à Romme :
Maro s'appelle, et Marot je me nomme :
Marot je suis, et Maro ne suis pas :
Il n'en fut onc depuis le sien trespas ;
Mais puis qu'avons un vray Mecenas ores,
Quelque Maro nous pourrons veoir encores.
Et d'autre part (dont noz jours sont heureux)
Le beau verger des lettres plantureux
Nous reproduict ses fleurs et grans jonchées,
Par cy devant flaistries et sechées
Par le froid vent d'ignorance, et sa tourbe,
Qui hault sçavoir persecute et destourbe,
Et qui de cueur est si dure ou si tendre
Que verité ne veult ou peult entendre.
O Roy heureux, soubs lequel sont entrez
(Presque periz) les lettres et lettrez.
Enten après (quant au poinct de mon estre)
Que vers midy les haultz Dieux m'ont faict naistre,
Où le soleil non trop excessif est ;
Parquoy la terre avec honneur s'y vest

De mille fruictz, de mainte fleur et plante :
Bacchus aussi sa bonne vigne y plante,
Par art subtil, sur montaignes pierreuses,
Rendans liqueurs fortes et savoureuses :
Mainte fontaine y murmure et undoye,
Et en tous temps le laurier y verdoye
Près de la vigne, ainsi comme dessus
Le double mont des Muses, Parnassus :
Dont s'esbahyst la mienne fantasie
Que plus d'esprits de noble Poësie
N'en sont yssuz. Au lieu que je declaire
Le fleuve Lot coule son eau peu claire,
Qui maints rochers traverse et environne,
Pour s'aller joindre au droict fil de Garonne.

A bref parler, c'est Chaors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs, ausquelz ma destinée,
M'avoit submis. Car une matinée,
N'ayant dix ans, en France fuz mené,
Là ou depuis me suis tant pourmené
Que j'oubliay ma langue maternelle,
Et grossement apprins la paternelle
Langue françoyse, ès grands courts estimée,
Laquelle en fin quelque peu s'est limée,
Suyvant le Roy Françoys premier du nom,
Dont le sçavoir excede le renom.

C'est le seul bien que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans, en labeur et souffrance.
Fortune m'a, entre mille malheurs,
Donné ce bien de mondaines valeurs.
Que dy je, las ! O parolle soudaine !
C'est don de Dieu, non point valeur mondaine :
Rien n'ay acquis des valeurs de ce monde,
Qu'une maistresse en qui gist et abonde
Plus de sçavoir, parlant et escrivant,

Qu'en autre femme en ce monde vivant.
C'est du franc lys l'yssue Marguerite,
Grande sur terre, envers le ciel petite ;
C'est la princesse à l'esprit inspiré,
Au cueur esleu, qui de Dieu est tiré
Mieux (et m'en croys) que le festu de l'ambre,
Et d'elle suis l'humble valet de chambre ;
C'est mon estat. O juge plutonique,
Le roy des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a faict ce bien, et quelque jour viendra
Que la sœur mesme au frere me rendra.
Or suis je loing de ma dame et princesse,
Et près d'ennuy, d'infortune et destresse ;
Or suis je loing de sa tresclere face.
S'elle fut près (ô cruel), ton audace
Pas ne se fust mise en effort de prendre
Son serviteur, qu'on n'a point veu mesprendre :
Mais tu vois bien (dont je lamente et pleure)
Qu'elle s'en va (helas !) et je demeure
Avec Pluton, et Charon nautonnier ;
Elle va veoir un plus grand prisonnier :
Sa noble mere ores elle accompaigne,
Pour retirer nostre roy hors d'Hespaigne,
Que je souhaitte en ceste compaignie,
Avec ta laide et obscure mesgnie :
Car ta prison liberté luy seroit,
Et, comme Christ, les ames poulseroit
Hors des Enfers, sans t'en laisser une umbre.
En ton advis, serois je point du nombre ?
S'ainsi estoit, et la mere et la fille
Retourneroient, sans qu'Hespaigne et Castille
D'elle receust les filz au lieu du pere.
Mais, quand je pense à si grand impropere,
Qu'est il besoing que soye en liberté,
Puis qu'en prison mon Roy est arresté ?

Qu'est de besoing qu'ores je soys sans peine,
Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine ? »
Ainsi (peu près) au juge devisay ;
Et en parlant un griffon j'advisay,
Qui de sa croche et ravissante pate
Escrivoit là l'an, le jour et la date
De ma prison, et ce qui pouvoit duyre
A leur propos, pour me fascher et nuyre,
Et ne sceut onc bien orthographier
Ce qui servoit à me justifier.
Certes, amys qui cherchez mon recours,
La coustume est des infernales cours,
Si quelque esprit de gentille nature
Vient là dedans tesmoingner d'aventure
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
Justifians les ames prisonnieres,
Il ne sera des juges escouté,
Mais lourdement de son dict rebouté ;
Et escouter on ne refusera
L'esprit maling qui les accusera.
Si que celuy qui plus fera d'encombres,
Par ses rapportz, aux malheureuses umbres,
Plus recevra de recueil et pecunes;
Et si tant peult en accuser aucunes,
Qu'elles en soyent pendues ou bruslées,
Les infernaulx feront saults et hullées ;
Chaines de fer et crochets sonneront,
Et de grand' joye ensemble tonneront,
En faisant feu de flamme sulphurée,
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée.
Le griffon donc en son livre doubla
De mes propos ce que bon luy sembla ;
Puis se leva Rhadamantus du siege,
Qui remener me feit au bas colliege
Des malheureux, par la voye où je vins :

Si les trouvay à milliers et à vingts,
Et avec eulx feis un temps demourance,
Fasché d'ennuy, consolé d'esperance.

C. *Pièces ajoutées aux Œuvres de Marot après sa mort.*

V. EGLOGUE

sur la naissance

DU FILZ DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

(1544.)

Confortez moy, Muses savoisiennes;
Le souvenir des adversitez miennes
Faites cesser jusques à tant que j'aye
Chanté l'enfant dont la Gaule est si gaye,
Et permettez l'infortuné berger
Sonner eglogue en propos moins léger
Que cy devant ; les rosiers qui sont bas
Et les taillis à tous ne plaisent pas ;
Sus, à ce coup, chantons forests ramées :
Les forests sont des grans princes aymées.
   Or sommes nous prochains du dernier aage
Prophetizé par Cumane la sage :
Des siecles grans le plus grand et le chef
Commencer veut à naistre de rechef.
La vierge Astrée en brief temps reviendra ;
De Saturnus le regne encor viendra,
Puis que le ciel, lequel se renouvelle,
Nous a pourveu de lignée nouvelle.
Diane claire a de lassus donné
Faveur celeste à l'enfant nouveau né
D'Endymion, à l'enfant voirement
Dessous lequel faudra premierement
L'aage de fer, et puis par tout le monde

S'eslevera l'aage d'or pur et monde.
Ce temps heureux, Françoys preux et sçavant,
Commencera dessous toy bien avant :
Et si l'on void soubz Henry quelque reste
De la malice aujourd'huy manifeste,
Elle sera si foible et si esteinte,
Que plus de rien la terre n'aura craincte ;
Puis, quand au ciel serez dieux triomphans,
Ce nouveau né, heureux sus tous enfans,
Gouvernera le monde ainsi prospere
Par les vertuz de l'un et l'autre pere.
La terre donc, gracieux enfantin,
Te produira serpolet et plantin,
Treffle et serfeuil sans culture venus
Pour engraisser tous les trouppeaulx menuz ;
Les chevres lors au logis reviendront
Pleines de laict ; les brebis ne craindront
Lyon ne loup ; l'herbe qui venin porte
Et la couleuvre aux champs demourra morte,
Et l'odorant amome d'Assyrie
Sera commun comme herbe de prairie.
Regarde, enfant de celeste semence,
Comme desja ce beau siecle commence :
Ja le laurier te prepare couronnes ;
Ja le blanc lys dedans ton bers fleuronne.
D'icy à peu, des hauts princes parfaits,
Et du grand pere aussi, les nobles faits
Lire pourras, tandis que les louanges
Du pere tien par nations estranges
Iront vollant, et deslors pourras tu
Sçavoir combien vaut honneur et vertu.
En cestuy temps, steriles monts et plains
Seront de bledz et de vignes tous pleins,
Et verra l'on les chesnes planturcux
Par les forests suer miel savoureux.

Ce neantmoins, des fraudes qui sont ores
Quelque relique on pourra voir encores :
La terre encor du soc on verra fendre,
Villes et bourgz de murailles deffendre,
Conduire en mer les navire volans,
Et aura France encores des Rolandz.
  Mais quand les ans t'auront fait homme fort,
Plus ne sera de guerre aucun effort :
Plus voile au vent ne fera la gallée
Pour trafiquer dessus la mer sallée :
Chacune terre à chacune cité
Apportera toute commodité ;
Arbres croistront d'eulx mesmes à la ligne ;
Besoing n'aura plus de serpe la vigne,
Et ostera le laboureur champestre
Aux beufz le joug : plus ne feront que paistre.
La laine plus n'aura besoing d'apprendre
A feintement diverses couleurs prendre,
Car le belier en chascune saison
De cramoisi portera la toyson,
Ou jaune, ou perse, et chacun aignelet
Sera vestu de pourpre violet.
Ce sont pour vrai choses determinées
Par l'immuable arrest des dessinées.
  Commence, Enfant, d'entrer en ce bon heur :
Reçois desja et l'hommage et l'honneur
Du bien futur. Voy la ronde machine
Qui sous le poids de ta grandeur s'encline ;
Voy comme tout ne se peut contenir
De s'esgayer pour le siecle advenir.
O si tant vivre en ce monde je peusse,
Qu'avant mourir loisir de chanter j'eusse
Tes nobles faits, ny Orpheus de Thrace,
Ny Apollo, qui Orpheus efface,
Ne me vaincroit, non pas Clio la belle,

Ny le dieu Pan, et Syringue y fust elle.
  Or vy, enfant, vy, enfant bien heureux ;
Donne à ta mère un doux ris amoureux :
D'un petit ris commence à la congnoistre,
Et fais les jours multiplier et croistre
De ton ayeul, le grand berger de France,
Qui en toi void renaistre son enfance.

VI. AVANT NAISSANCE

du troisieme enfant de Madame

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

PETIT enfant, quel que sois, fille ou fils,
Parfay le temps de tes neuf mois prefix
Heureusement : puis sors du royal ventre,
Et de ce monde en la grand lumiere entre :
Entre sans cry, vien sans pleur en lumiere.
Vien sans donner destresse coustumiere
A la mere humble en qui Dieu t'a faict naistre,
Puis d'un doux ris commence à la congnoistre,
Après que faict luy auras cognoissance,
Prens peu à peu nourriture et croissance,
Tant qu'à demi commences à parler,
Et tout seulet en trepignant aller
Sur les carreaux de ta maison prospere,
Au passetemps de ta mere et ton pere,
Qui de t'y voir un de ces jours pretendent,
Avec ton frère et ta sœur, qui t'attendent.
Vien hardyment : car quand grandet seras,
Et qu'à entendre un peu commenceras,
Tu trouveras un siecle pour aprendre
En peu de temps ce qu'enfant peut comprendre
Vien hardyment : car ayant plus grand aage,
Tu trouveras encores davantage :
Tu trouveras la guerre commencée
Contre ignorance et sa trouppe insensée,

Et, au rebours, vertu mise en avant,
Qui te rendra personnage sçavant
En tous beaux arts, tant soient ils difficiles,
Tant par moyens que par lettres faciles.
Puis, je suis seur, et on le cognoistra,
Qu'à ta naissance avecques toy naistra
Esprit docile et cœur sans tache amere
Si tu tiens rien du costé de la mere.
  Vien hardiment, et ne crains que Saturne
En bien mondains te puisse estre importune,
Car tu naistras, non ainsi povre et mince
Comme moy (las !), mais enfant d'un grand prince.
  Vien sain et sauf : tu peulx estre asseuré
Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,
A la façon des Thraces lamentant
Leurs nouveaux nez, et en grand dueil chantant
L'ennuy, le mal et la peine asservie
Qu'il leur falloit souffrir en ceste vie.
Mais tu auras (que Dieu ce bien te face)
Le vray moyen qui tout ennuy efface,
Et faict qu'au monde angoisse on ne craint point,
Ne la mort mesme alors qu'elle nous poind.
  Ce vray moyen plein de joye feconde,
C'est ferme espoir de la vie seconde,
Par Jesus Christ, vainqueur et triumphant
De ceste mort. Vien donc, petit enfant :
Vien voir de terre et de mer le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.
Vien voir, vien voir mainte belle ornature
Que chacun d'eux a receu de nature ;
Vien voir ce monde, et les peuples et princes
Regnans sur luy en diverses provinces,
Entre lesquelz est le plus apparent
Le roy François, qui te sera parent,
Sous et par qui ont esté esclairciz

Tous les beaux arts par avant obscurciz.
O siecle d'or le plus fin que l'on treuve,
Dont la bonté sous un tel roy s'espreuve !
O jours heureux à ceulx qui les cognoissent,
Et plus heureux ceulx qui aujourd'huy naissent !
Je te dirois encor cent mille choses
Qui sont en terre autour du ciel encloses,
Belles à l'œil et douces à penser,
Mais j'aurois peur de ta mere offenser,
Et que de voir et d'y penser tu prinses
Si grand desir, qu'avant le terme vinses.
Parquoy (enfant) quel que sois, fille ou fils,
Parfaits le temps de tes neuf mois prefix
Heureusement : puis sorts du royal ventre
Et de ce monde en la grand' lumiere entre.

VII. EPISTRE

ENVOYÉE PAR CLEMENT MAROT

A MONSIEUR DANGUYEN

Lieutenant pour le Roy par delà les monts

(1544.)

VERTU qui est de l'heur acompaignée
(Prince sorty de royalle lignée),
C'est la seurté de victoire et d'honeur :
Or t'a doné le souverain donneur
Et l'un et l'aultre : il t'a doné fortune
A ta vertu prospère et opportune ;
Vertu qui rien de jeunesse ne sent,
Vertu chenue en aage adolescent,
Qui ne sera (comme je croy) trompée
De la Fortune adverse de Pompée.
  Ainsi, ayant ce que Cæsar avoit,
Qui est celluy qui à l'œil bien ne voit
Qu'impossible est qu'en armes ne l'imites,
Et que (partant) passeras ses limites ?
  L'arbrisseau franc qui florist et boutone
D'en veoir le fruict esperance nous donne ;
L'effect recent de tes premiers effors
De tes haulx faictz advenir nous fait fors,
Qui puis un peu, en la plaine campaigne,
Rompis l'armée et la gloire d'Espaigne,
En fouldroyant de tes robustes mains
Numbre infiny d'Espaignolz et Germains ;

Qui de leurs corps as la terre couverte,
Et de leur sang feis rougir l'herbe verte ;
Qui feis fuyr, de paour plus froit que glace,
Le vieil marquis devant ta jeune face,
Puis ramenas, sans faire pertes grandes,
Dedans ton ost les martialles bandes
Et les souldardz loyaulx et non mutins,
Souillez de sang et riches de butins ;
Qui tost après chassas Petre Columne
De Carignan, dont meritas corone
De verd laurier. Bien la merites certes,
Veu que tu es le recouvreur des pertes
Qu'a eu (helas !) en la terre italique
Depuis vingt ans la nation gallique.
 C'est luy, c'est luy, n'en soyez mal contens,
Vieulx conducteurs, qui seul depuis le temps
Nous a gaigné et bataille et journée.
Courage, enfans, car la chance est tournée !
L'heur d'Hannibal par la fatale main
De Scipion, le jeune enfant romain,
Fut destourné : par prince de mesme aage
Se tourne l'heur de Charles en dommaige ;
Entrer voyons noz bones destinées,
Et prendre fin les siennes declinées.
Dessoubz Bourbon fut son heur commencé :
Dessoubz Bourbon s'en va desadvancé.
 O Roy, aussy ton propre nom il porte,
Et par Françoys Françoys en mainte sorte
Sera vangé. O Roy de grand renom,
Bien aultre chose ha de toy que le nom :
Il ha de toy la saige hardiesse ;
Il ha de toy au combat la proesse ;
Il ha de toy (Nature ainsi le veult)
Je ne sçay quoy, qui nommer ne se peult,
Dont attirer il sçait les cœurs des hommes,

Et à bon droict souvent ton filz le nommes.
A toy, donc, Roy, à toy doncques ne tienne :
Qu'entre tes mains la possession tienne
Ne mette en bref ; soyt tousjours ta main prompte
A soustenir sa fortune qui monte.
Et toy qui tiens aux Itales son lieu,
Palas prudente, et Mars le puissant dieu,
Te doint finir ton œuvre commancée.
S'ainsi advient, sortez de ma pensée,
Tristes ennuictz, qui m'avez fait escrire
Vers doloureux. Arriere ceste lire
Dont je chantois l'amour par cy devant !
Plus ne m'orrez Venus mettre en avant,
Ne de flageol soner chant bucolique,
Ains soneray la trompete bellique
D'un grand Virgile, ou d'Homere ancien,
Pour celebrer les haultz faictz d'Anghien,
Lequel sera (contre fortune amère)
Nostre Achiles, et Marot son Homere.

VIII. SERMON
DU BON PASTEUR ET DU MAULVAIS,

Pris et extraict du dixieme chapitre de Sainct Jehan.

Près de Paris vostre grande cité,
Sire, je fus, le karesme, incité
D'aller aux champs entendre le propos
Du bon Pasteur, aimant l'aise et repos
De ses brebis, lequel paist mesmement
Le sien bestail par bon nourrissement.
Lors un j'en vei, sur un tertre monté,
Que Charitable Amour avoit dompté,
Songneusement gardant son petit nombre,
Qui là estoit tappi à terre en l'ombre,
Et le paissoit de l'Escriture Sainte,
Disant ainsi par parole non fainte :
« Petit troupeau, vous n'avez donc plus cure
D'estre repeu de l'humaine pasture,
Ayant ouy la joyeuse nouvelle
De ce pain vif qui rend l'ame immortelle,
Du haut du ciel icy bas descendu,
Pour estre à tous les humains espandu,
Qui vous a faict ce haut bien et cest heur
D'ouir la voix de vostre bon Pasteur,
Qui est entré dedans la bergerie
Pour le salut de la brebis perie,
La restaurant de si doux pasturage,
Que d'un mauvais il fait un bon courage.

C'est luy qui est verité, vie, et voye
Où nul vivant ne s'esgare ou fourvoye.
C'est la clarté qui le monde illumine,
Que nulle nuit ne tenebre extermine.
C'est luy qui est l'eau vive et souveraine
Qui dans le cueur faict sourdre une fontaine
Saillant du ciel, d'un goust tant bon et soef,
Que qui en boit il n'aura jamais soif.
A luy avez esté tirez du pere
Pour aller veoir ce Pasteur vostre frere,
Ne plus ne moins que si fussiez l'eslite
Qu'il a voulu choisir, et sans merite
Que de luy seul, dès le commencement,
Quand par son mot il fit le firmament
Il a bien dit : « Je cognoy mes ouailles,
Et elles moy, et ouvrent les oreilles
Pour escouter ma divine parole,
Qui n'est en rien menteuse ne frivole. »
C'est luy qui a baillé pour nous sa vie,
Tant il a eu de nous saulver envie,
Et a rompu nostre captivité,
En nous donnant franchise et liberté.
C'est le Pasteur de nous si fort jaloux,
Que ne serez pris ne ravis des loups.
Et, qui plus est, luy tant bon, tant honneste,
A tout nombré le poil de vostre teste,
Et n'en cherra un sans la volonté
De Dieu son pere : ainsi l'a racompté.
C'est luy qui a publié son edict,
(Au moins ainsi que l'Evangile dit)
Que chascun voise à luy de prime face
Quand il voudra obtenir quelque grace,
Tant soit indigne et remply de malice,
Et il aura pardon du malefice,
Ainsi comme eut le povre Enfant Prodigue

Qui, de la chair ayant suivi la ligue,
Fut prevenu de son pere, et receu
Benignement, dès qu'il l'eust apperceu.
Il crie après : « Je vous fais asçavoir
Que nul ne peut accès au pere avoir
Sinon par moy ; et si ne pouvez rien
Faire sans moy, tant soit petit de bien
Pour vous sauver, et croyez à mon dire :
Car vous sans moy estes tous enfans d'ire ;
Escoutez donc le Pasteur debonnaire,
Puis qu'il nous est tant doulx et salutaire ;
Car Dieu commande exprès de l'escouter,
Et autre esprit contraire rebouter. »
O charité, ô bonté indicible,
Te comparer à autre est impossible.
Où est l'amy, que tant bon on reclame,
Qui pour l'amy voulust bailler son ame ?
Ou est l'amy, ou soit vif ou soit mort,
Qui à l'amy baille vie pour mort ?
Ou est le roy qui vueille conceder
Grace, où nully ne vient interceder ?
Et promettant que tout criminel homme
Humilié s'adressast vers luy, comme
Feroit celuy qui a bien merité
Quelque grand bien pour sa dexterité.
Las ! trop s'en fault qu'il se vueille cacher ;
Mais quoy ! il vient ses ennemis chercher
Pour les sauver, lors qu'ilz luy font outrage,
Ainsi qu'avons de sainct Paul tesmoignage,
Qui fut receu vaisseau d'election
Faisant des sainctz la persecution.
Tu ne cherchois rien moins, Samaritaine,
Que ton salut, allantà la fontaine ;
Et toutesfoys par luy tu fuz cherchée.
Dont ta grand' soif fut d'eau vive estanchée.

Mais que diray dont tel amour procede,
Qui les amours de tous humains excede?
Seroit ce point pour la laine ou toison
Que luy rendez tous les ans à foison?
Seroit ce point pour quelque bonne chose
Venant de vous, en vostre cueur enclose?
Certes, nenny, car en cela vous estes
(Il est certain) toutes indignes bestes,
Et tout ainsi immundes et crasseuses
Comme le drap des femmes menstrueuses.
Puis que telle est vers luy vostre excellence,
Ce n'est cela donc qui meut sa clemence
A vous aymer, mais la seule bonté
Qui a la terre et le ciel surmonté,
Ce qu'ignorez, si mal estes instruictes.
Povres brebis, on vous a bien seduictes;
Car seulement il est icy venu
Pour le troupeau en peché detenu.
Donc nul n'aura part au grand benefice
Qu'il nous a quis, s'il dit estre sans vice.
L'homme dispos, qui est sain et entier,
Du medecin n'a besoin ne mestier,
Et seroit fol cil qui juste estre pense,
De demander pardon de son offense.
Parquoy ne faut nullement s'excuser,
Mais envers luy noz delictz accuser,
Comme celuy qui dit la patenostre,
Qui lors confesse estre pecheur tout outre.
« Las! n'entre pas, dit David humblement,
Contre ton serf, Seigneur, en jugement:
Car je suis seur, et bien edifié,
Que nul ne peut estre justifié
Si tu te veux monstrer accusateur,
Toy estant juste, et tout homme est menteur. »
Car Dieu a tout conclud dessoubz peché,

Dont a voullu en croix estre attaché,
En declairant sa grand' misericorde,
Dont malheureux est qui ne s'y accorde.
Or pour purger ses œuvres vicieux,
Trouve l'on point un onguent precieux,
Ou autre cas faict de mouches à miel,
Ou ne sçay quel baume artificiel?
Non, que le sang du sauveur Jesus-Christ,
Qui a esté pour vous laver proscrit
Et immolé, tendant en croix ses mains,
Monstrant porter les pechez des humains.
Se vend il point tant aux grans qu'aux petis?
Non, mais se donne à un chacun gratis
Celuy qui a pleinement satisfait
Pour le peché que point il n'avoit fait,
Et n'y avoit remede qui valust
Que celui là, pour nous donner salut.
Par autre nom, tant soit il esprouvé,
L'homme ne peut jamais estre saulvé.
Si le salut fut venu d'autre lieu,
Mort pour néant seroit le filz de Dieu.
Sainct Paul ce poinct clairement nous decœuvre,
En asseurant qu'il ne vient de nostre œuvre,
Mais de la foy, qui l'homme justifie,
Tant soit meschant, quand en Dieu se confie,
Soit deffiant de soy et sa vertu,
Que ne luy faut estimer un festu :
Car ayant fait tout selon l'Evangile,
Dites : « Je suis serviteur inutile. »
Parlant de foy, j'entens de la foy vive,
Laquelle n'est vers son prochain oysive;
Qui vient de Dieu par grace, et en pur don,
Et non de nous, faisant l'arbre estre bon,
Qui par l'ardeur d'icelle fleurira,
Et son bon fruict en son temps produyra :

Car l'homme en foy ressemble à son ouvrage,
L'arbre planté l'orée d'un rivage,
Qui son bon fruict produit en la saison.
Aussi David, faisant comparaison,
Dit que jamais ses fueilles ne perissent,
Et tous ses fruictz prosperement meurissent.
Donc est besoin que l'arbre et sa racine
Soit rendu bon par la grace divine,
Premierement qu'il puisse aucuns fruictz faire,
Qui suffisans soyent pour à Dieu complaire.
Parquoy il est escrit dedans la Bible
Que plaire à Dieu sans foy est impossible ;
Car le bon fruict, quel qu'il soit, n'a la force
Faire bon l'arbre en seve ou en escorce,
Mais du bon fruict on dit en verité :
« Cest arbre est bon, qui tel fruict a porté »
L'arbre mauvais produire ne sçauroit
Que mauvais fruict : qui autrement diroit
Seroit menteur et seducteur inique :
Dieu nous le dit en lieu bien autentique.
Donques, brebis, par ceste vive foy
Duites serez à parfaire la loy,
Qui est aymer Dieu d'une amour extresme,
Et son prochain ainsi comme soy mesme ;
Car lors l'esprit comme d'un instrument
Propre usera de vous utilement,
En dechassant le violent et fort
Hors de voz cueurs, où il avoit son fort,
Qui s'enfuira esperdu et confus
Par le plus fort esprit en vous infus.
D'icelluy seul vient vostre suffisance ;
Sans luy de vous le bien n'est qu'apparence
Exterieure, et fard hypocritique,
Comme un sepulchre orné en lieu publique
Qui par dehors monstre quelque beauté,

Mais par dedans n'est qu'immondicité.
Par ceste foy vous estes tous faitz dieux,
Et filz de Dieu, et heritiers des cieulx.
Par ceste foy enfans d'adoption,
Jadis enfans de malediction.
C'est le heraut qui nous a annoncé
Que Dieu avoit de tout poinct renoncé
De se venger contre nous de l'injure
Que luy avoit faict nostre ame parjure :
Et qu'il avoit esté mediateur
Tant qu'il estoit d'ennemy amateur.
Par ceste foy à Dieu ferons offrande
D'un cueur contrit, car tel il le demande,
Qui est le lieu où veut estre honoré
En verité, et esprit adoré,
Dieu, qui a fait miraculeusement
Le monde, et tout universelement ;
Veu que du ciel et terre il est Seigneur,
Voyre, et selon son vouloir, gouverneur.
Point il n'habite en temples faitz de mains,
Et reveré n'est par mains des humains.
Tout est par luy et par tout d'une essence,
N'ayant besoin de rien, ou indigence ;
Il ne faut donc à aucun simulacre
Accomparer l'esprit divin et sacre.
Par ceste foy vive le juste vit,
Lequel des mains de Dieu nul ne ravit,
Et luy tombé confondu ne sera,
Mais la faveur de Dieu l'eslevera.
Par foy, de Dieu vous estes le saint temple,
Qui doit monstrer à chascun bon exemple,
Et prier Dieu, sans aucune fainctise,
Pour les seigneurs et pasteurs de l'eglise,
Les honorant ainsi qu'il appartient,
Et que de Dieu l'Escripture contient.

Par ceste foy les bienheureux fidelles
Sont tous armez, non point d'armes charnelles
Qu'on peut forger, mais de Dieu trespuissantes,
Et tout ainsi que le soleil luysantes,
Pour abimer tout esprit et hautesse
Qui fierement contre les cieulx se dresse ;
Pour foudroyer ces géants temeraires,
Du Dieu vivant superbes adversaires,
Qui montz sur montz s'efforcent cumuler,
Pour par leur force en paradis aller,
En desdaignant la guide et saufconduict,
Qui est la foy, dont faut estre conduit.
Pour ceste foy serez persecutez,
Hays du monde, à mort executez,
Ainsi que fut vostre pasteur et maistre,
Puis que voulez en sa prairie paistre.
Tel est des siens la mercq et le vray signe,
Duquel ne fut et n'est le monde digne.
Ceulx qui feront de vous telle injustice,
Penseront estre à Dieu vray sacrifice ;
Mais en estant de son dire recors,
Vous ne craindrez ceux qui tuent les corps,
Trop bien celuy qui tue corps et ame,
Laquelle n'est icy en danger d'ame.
Et recevans tel' persecution
Esperez en remuneration,
Qui est au ciel tresgrande et copieuse,
Parquoy sera vostre ame bien heureuse.
Par ceste foy nul n'aura fantasie
Suyvre le monde, ou secte ou heresie,
Qui est à Dieu abomination,
Ains vous l'aurez en detestation ;
Car suivre faut la reigle et loy de Christ,
Comme il l'a baillée par escrit,
Sans quelque part nullement decliner,

Qui ne voudroit se perdre ou ruyner.
Par foy on voit l'opinion damnée,
Que charité qui est bien ordonnée
Commence à soy ; car charité ne quiert
Ce qui est sien, mais plutost ell' requiert
Perdre son bien pour l'autruy augmenter.
Oyez vous point Moyse lamenter
Et supplier à Dieu d'un ardant zele
Pour le delict de son peuple infidele,
En desirant plustost estre damné
Que fust à mort le peuple condamné ?
Si Jesuchrist l'eust ainsi ordonné,
Il n'eust sa mort pour vous abandonné,
Et de Cephas n'eust blasmé la priere,
Quand il luy dit : « Va, faux Satan, arriere. »
Ne dit il pas en nous donnant la forme,
Qu'eussions amour à la sienne conforme,
Dont pour les siens sainct Paul d'elle embrasé
Estre voulut anathematizé ?
Par ceste foy, empereurs, roys et princes
Visiteront leurs pays et provinces,
Pour empescher que le povre pupille
Grevé ne soit, ne la vefve debile,
Et que le sang de l'humaine innocence,
Pour qui l'esprit demande à Diéu vengeance,
Ne soit au glaive exposé et submis,
Par faulx tesmoings, et de Dieu ennemis.
En ceste foy l'homme s'humiliera,
Et à chacun seigneur obeyra ;
Premier au roy, comme au plus excellent,
Puis aux seigneurs tout à l'equipolent ;
Car à chacun faut rendre son honneur,
Soit roy ou duc, ou prince ou gouverneur.
Ce sont ceux là que Dieu a envoyez,
Pour reprimer les mauvais devoyez,

Non pour les bons, sinon pour leur louange.
Consequemment ne trouveront estrange
De bien payer leur tribut loyaument,
Comme de Dieu est le commandement.
Et qui resiste au roy et sa puissance
Resiste à Dieu et à son ordonnance :
Car le roy est d'ordonnance divine,
Qui veut que tout subject vers luy s'encline.
Ceste foy là nous asseure et exhorte
Comme la mort est de vie la porte.
Celle qui eut sur tous humains victoire
N'est maintenant qu'une porte de gloire,
D'autant que mort estoit nostre ennemie,
D'autant elle est tresdesirable amie.
Mort n'occist plus, mais elle nous fait vivre,
Et de prison en liberté nous livre.
Heureuse mort, ton dard n'est que la clef
Pour aller veoir Jesus-Christ nostre chef.
Sans mort cy bas tousjours nous demourrions,
Sans mort jamais joye ou plaisir n'aurions,
Sans mort ne peut veoir son espoux l'espouse
Qui est de luy, non sans raison, jalouse.
Benoiste mort, ainsi te faut nommer,
Nul ne devroit souffrir les morts blasmer
Le doux effect de ton urgent office,
Lequel nous est necessaire et propice.
Les mortz, ce sont les tenebres du monde,
Esquelles tant d'obscurité abonde,
Qu'elles n'ont sceu la lumiere comprendre
Pour le chemin de leur salut entendre.
Peintres françois, advisez à ce poinct :
Quant à la mort, ne me la peignez point,
Comme on souloit, ainsi laide et hideuse ;
Mais faites la plus belle et gratieuse
Que ne fut onc ou Heleine ou Lucresse,

Afin qu'elle ayt des amoureux la presse.
Brief, tirez la qu'il ne luy faille rien,
Puis que par elle avons un si grand bien.
Il est raison que mort nous semble belle,
Puis que par mort avons vie eternelle,
Et que son nom, qui sembloit estre horreur
A un chacun, fust pape ou empereur,
Soit maintenant nom de toute asseurance
A ceux qui ont en Dieu vraye esperance.
Puis luy baillez en sa main dextre dard
Si bien pourtraict de vostre excellent art,
Qui semble à l'œil par bonne perspective
Estre d'amour une fleche naive ;
Non qu'elle cause aux navrez tant d'amer
Que celle là qui fait la chair aymer,
Et qu'elle n'ayt ne charme ne poïson,
Mais un onguent qui porte guerison
De tous les maulx esquels dame Nature
A obligé toute sa geniture.
Aussi qu'elle ait puissance de dissoudre
Et transmuer nostre prison en poudre ;
Que nul vivant ne s'ose point venter,
De soy pouvoir de son dard exemter.
Ne la montez sus un char arrogante,
Comme elle estoit des humains triomphante,
Mais peindez la que triompher nous face
Nous faisant veoir Jesus-Christ face à face. »

Voylà de quoy ses ouailles paissoit
Le Bon Pasteur, voyre, et les engraissoit
A veue d'œil spirituellement,
Tant que n'avoyent faim ne soif nullement
Et recevoyent don d'immortalité
Participant à la divinité.

D'autres j'en vey faisant les chatemites.
Pra le dehors aussi simples qu'hermites

Mais je me doubte, et à ma fantaisie,
Que là estoit caché hypocrisie,
Et me sembloit, ou j'ay bien mauvais yeulx,
Que leur esprit estoit seditieux.
Ilz nourrissoient leurs grans troupeaux de songes,
De *ergos*, d'*utrum*, de *quare*, de mensonges,
Et de cela ilz faisoient du pain bis,
Que bien amoyent leurs seduites brebis;
Mais de maigreur estoyent enlangorées :
Plus en beuvoyent, plus estoyent alterées;
Plus en mangeoyent, plus en vouloyent manger,
Et l'ame et corps estoyent en grand danger :
Et ne sçauroient ennemis estrangers
Pis les traicter que faisoyent leurs bergers,
Qui souz couleur de longues oraisons
Le plus souvent devorent leurs toysons;
Et croy, si mieux de près les advisez,
Que voyrez loupz en brebis desguisez.
Ilz ont laissé l'huis salubre et à dextre,
Et sont entrez en toict par la fenestre;
Ilz ont laissé le pain qui ne perist
Pour cestuy là qui à l'instant pourrist;
L'eau ont laissée de la fontaine vive,
Pour user d'eau de fontaine chetive;
Ilz ont laissé la vraye olive et franche
Pour s'appuyer sus une morte branche;
Ilz ont receu vaine philosophie,
Qui tellement les homme magnifie,
Que tout l'honneur de Dieu est obscurcy,
Et le haut mur d'ergotis endurcy,
En mesprisant celle qui, tout en somme,
Donne louange à Dieu, et non à l'homme,
Sinon qu'il est plus vain que vanité,
Et plus leger que la legereté,
S'il estoit mis aux poids de la balance.

Tout son sçavoir, sans foy, c'est ignorance;
Cuydant sage estre, il est fol devenu,
Combien qu'il fust en haut lieu parvenu.
Ce qui luy est prudence tant polie
N'est rien vers Dieu qu'ignorance et folie.
Des sages Dieu la sagesse reprouve,
Et des petis l'humilité approuve,
Auxquelz il a ses secretz revelez,
Qu'il a cachez aux sages, et celez :
Car son esprit point ne reposera
Que sur celuy qui humble et doux sera.
Les sages ont leur Dieu crucifié,
Et son parler divin falsifié.
Tous les haultz faitz des Sept Sages de Grece,
Et de Brutus, lequel vengea Lucresse,
De Publius et de Pamphilius,
De Marc Caton Censeur, et Tullius,
De tous les Grecz et de tous les Romains,
Qui ont tenu le monde souz leurs mains,
Sont inutilz, comme estans fais sans foy,
Mais pour leur gloire, et pour l'amour de soy.
Sainct Paul, estant de son dire croyable,
Dit : « J'ai vescu des hommes incoulpable
Jouxte la loy, n'ayant de Christ notice. »
Et quand il fut certain que la justice
Venoit de foy, de luy soy deffiant,
Ces œuvres là il reputa fient,
Qui luy sembloyent auparavant si belles,
Mais ce n'estoient que vaines estincelles :
Pourquoy cela ? faictes estoient sans foy,
Mais pour sa gloire et pour l'amour de soy.

IX. LE RICHE EN POVRETÉ,

JOYEUX EN AFFLICTION ET CONTENT EN SOUFFRANCE,

Trouvé parmy les autres factures de Marot, à Chamberry.

(1543.)

AU LECTEUR, SALUT.

En ce petit traicté nous est demonstré (amy lecteur) que toutes les tribulations que nous avons en ce monde viennent par la permission de Dieu, voyre luy mesme nous les envoye à fin de nous faire participans de la croix de Jesus-Christ nostre Sauveur, lequel a dict que le serviteur n'est pas plus grand que le maistre. Et veu que luy (qui est nostre Souverain pasteur et maistre) ne fut jamais en ce monde sans griefves afflictions, nous ne nous devons pas esbahyr en icelles, ains plus tost consoler, sçachant que par icelles Dieu nous apprend à le reclamer, et desirer son celeste repaire, et contemner ce monde avec ses mondanitez.

LE RICHE EN POVRETÉ,

JOYEUX EN ADVERSITÉ ET CONTENT EN SOUFFRANCE.

J'ay pris plaisir d'ouyr les phantaisies
De ceux qui sont en ce mortel repaire.
J'ay mis mon soing, un temps, aux heresies.

Et faux propos de pauvre populaire;
J'ay voulu veoir la coustume de faire
De ceux qui trop sont au monde asserviz.
D'autre costé j'ay eu mes sens raviz,
Pour vraiement la maniere comprendre
Des vrays heureux, de tous biens assouviz
Sans rien avoir, et qu'on ne peut reprendre.
En cet instant que tel desir me tient,
Je voy par tout sentence trop diverse
Entre mondains : l'un en public soutient
Tort contre droict, l'autre equité renverse;
L'opinion plus commune est perverse,
Et l'equitable inutile èst rendue,
La mauvaise est par force deffendue,
Et la soutient le monde en son entier
Par grand' rigueur; mais la verité nue
Ne se rencontre en voye ne sentier.
La plus grand' part de ce monde insensé,
Ayant des yeux, de ses yeux ne voit goute;
Finablement, tout dit et recensé,
Ce monde n'a de prudence une goutte :
Un bon propos souvent rameine en doute;
Un bois uny luy semble raboteux;
En plein midy est craintif et douteux,
Car pour certain le jour luy est pour nuict;
Le clair soleil luy semble tenebreux,
Et ce qui est profitable luy nuict.
Un autre point qui les esprits travaille,
C'est que l'on voit les mondains en plaisir
Et en repos, sans que rien leur defaille,
Ayans tous biens à souhait et desir;
On ne les voit sur la paille gesir,
Ny faim souffrir, ny soif en quelque tems;
Tousjours sont gays, aises et bien contens,
Tant qu'on pourroit dire sans contredis

(Veu leur plaisir et joyeux passetemps)
Qu'ils sont ça bas en un vrai paradis.
 Autres on voit de ceux cy separez,
Auxquels douleur fait tousjours dure presse;
Elle les rend de plaisirs esgarez,
Et est d'iceux la rectrice et maistresse;
Ils sont sans fin accablez de detresse,
Et sont rangez sous le cruel empire
D'adversité, qui leur travail empire,
Sans que leur mal point ou peu diminue.
Qui ne diroit ceux là (veu leur martire)
Les plus maudits qui soyent dessous la nue?
 Si ma sentence est pour vraye tenue,
Je dy que c'est chose tressalutaire
D'estre en ennuy et en desconvenue,
Veu que par là à luy nous veult attraire
Dieu tout puissant, qui tant est debonnaire,
Qu'à ses enfans la pierre pour du pain
Ne donne point, mais sa benigne main
Nous eslargit ce qui est necessaire.
Qui est celuy doncques si inhumain
Qu'en tout ennuy ne loue ce bon pere?
 Si ce propos vous semble trop austere,
Je le vous veulx prouver par Escripture :
Dieu nous donnant Jesus-Christ nostre frere,
(Qui a le droict de primogeniture)
Induit il pas chascune creature
A porter croix, à l'exemple de luy?
Puis donc que Christ, qui seul est nostre appuy,
Et premier nay du seul Dieu qui a estre,
A tant souffert, qui est cil aujourd'huy,
Qui ne voudra ensuyvre ce bon maistre?
 Christ le premier, de Dieu le fils unique,
A souffert mort et dure passion.
Chacun de nous (puis que l'homme est inique)

Du souverain, qui en ce point l'ordonne,
Je nommeray heureuse la personne
Celle qui est au joug d'adversité,
Qui souffre ennuy, mal ou perplexité,
Et qui du monde est pour nulle tenue :
Car c'est un signe et marque, en verité,
Que le Seigneur pour sienne l'a esleue.

Ne soit donc plus la personne troublée
Pour quelque mal qui luy vienne en sa vie,
S'elle se veoit d'affliction comblée,
De pauvreté ou griefve maladie,
Que sa pensée au Seigneur soit ravie,
Qui de tous maux seul la soulagera,
De ses hayneux aussi la vengera
En certain temps, et au lieu qu'on l'opprime,
Luy mesme lors ses pleurs essuyera,
Et la tiendra en grand prix et estime.

Quant à celuy qui en tout temps s'encline
A se baigner en la mondanité,
Sans que d'icelle un seul jour il decline,
Ains va fuyant dueil et calamité ;
Qui veult toujours vivre en prosperité,
Et estre loing de tout trouble du monde,
Estre asseuré de cent pas à la ronde,
Comme muny d'un fort et bon rempart :
Je dy que tel par sa foy peu feconde
En Jesus-Christ a trespetite part.

Je sçais assez que la plus grande part
Ne goustera le dire ou je me fonde ;
Mais si l'on prend à Jesus-Christ esgard,
On verra bien qu'il est distinct du monde.
Or si Jesus (où nostre exemple abonde)
Directement à ce monde est contraire,
Il s'ensuyvra que pour luy bien complaire
Il faut laisser ce monde et tous ses biens,

Et recevoir ce que disons contraire
A nostre corps, si voulons estre siens.
Mais en ce lieu clairement je proteste
Que je n'entens par dure affliction,
Ne par bienfaicts, de la maison celeste
Et paradis avoir fruition ;
Mais je dy bien que mon affection
Envers mon roy est tellement soumise,
Qu'il n'y a bien ne chose si exquise
Que d'un grand cueur pour luy je n'abandonne ;
Puisque luy seul nous a mis en franchise,
C'est bien raison qu'à luy plaire on s'adonne.
O vous, mondains, qui vivez en delices,
Ne suyvans point de Jesus-Christ l'enseigne,
Vestez Jesus, qui de laisser les vices
Et vivre bien nous exhorte et enseigne ;
Faites que crainte à ce ne vous contraigne,
Ains vraye amour à l'aimer vous attire ;
Lors avec moy direz qu'il n'est martire,
Affliction, peine, ou douleur si griefve,
Qui de l'aimer et suivre vous retire,
Tant peu son faix et sa charge nous grieſve.
Que direz vous ? me pourrez vous blasmer
Si je vous dy qu'au monde vicieux
N'est rien si doux qui ne soit tresamer,
Le goustant bien, et fort pernicieux ?
Quelque plaisir que nous ayons des yeux,
Et quelque bien que du monde on reçoive,
Quelque soulas que l'esprit y conçoive,
Je dy que c'est soubs apparence belle,
(Combien qu'ainsi le monde nous deçoive)
En vaisseau d'or une poison mortelle.
Je diray plus, que tribulation,
Perte de biens, ou travail douloureux,
Ce que l'on dit estre vexation,

Et qu'on maintient au monde rigoureux,
Sont dons de Dieu tresdoux et savoureux,
A tous vivans gracieux et utiles ;
Et celuy là qui les nomme inutiles
Va ressemblant à ces povres malades
Que ja sont tant abbatus et debiles,
Qu'à leur goust trouvent bonnes viandes fades.

Par tel chemin Christ à luy nous attire,
Et en ce poinct aux siens se représente ;
Par ce moyen du monde nous retire,
Et vrayement sa gloire nous presente.
Ainsi de tout nostre ame se contente,
Regnant desja avec Jesus ès cieulx.
Vous qui vivez au monde spacieux,
Oyez ces motz, afin qu'à mon exemple
Vous sentiez Christ, et qu'en ce poinct ou mieux
Le puissiez veoir comme je le contemple.

Ce mien propos monstre l'amour fervente
Que j'ay à Christ, mon espoux et mon roy,
Et mets icy en lumiere evidente,
Estant en luy, que je n'ay point d'esmoy,
Pour quelque ennuy qui soit prochain de moy,
Quelque deffault qui grievement me presse ;
Quelque travail qui me fasse la presse,
Je suis tant loing d'en estre en deplaisance,
Que Christ, qui est ma certaine richesse,
De toutes parts m'est en rejouyssance.

Tous mes tresors en luy seul sont compris,
Et mon plaisir gist en luy vrayement ;
J'ay reputé toute chose à mespris,
Pour estre à luy conjoinct parfaitement.
Je n'auray point de mecontentement,
Pourveu qu'en moy habitant je le sente ;
Car je sçay bien (si de moy ne s'absente)
Qu'en ce bas lieu n'auray aucun besoing.

Respondez moy, veu ceste foy constante,
A sçavoir mon, s'il nous lairra au besoing ?
Certainement, si vous mettez le soing
A digerer ce que je vous racompte,
Chascun de vous me sera pour temoing
Combien en Dieu mon ardent zele monte,
Veu que je dy d'une affection prompte
Que je ne veux supporter seulement
Ennuy et mal que j'ay presentement,
Et qui plus est, pour plaire à mon espoux,
Si à mes maulx donne rengregement,
Ce me sera agréable et bien doux.
Ce que l'on dit ennuy communement
Est certain bien, desormais je veux dire ;
Ce qu'on ne veult au monde nullement,
Comme bien bon pour moy le veux eslire ;
Ce que l'on voit detester et maudire,
e dy que ce m'est benediction ;
Ce que l'on loue est malediction,
Et ne vault rien, quoy qu'il ait belle marque ;
Brief, ce monde est une deception
Qui nous deçoit sous un tresplaisant masque.
Qui vouldra donc suyvre de Christ la trace,
Il fault premier qu'à soy mesme renonce :
Lors connoistra du monde la fallace,
Et estre vray ce que je luy denonce.
Freres, oyez, je vous pry, ma semonce,
Et retenez ce que j'ay cy deduit ;
En ce faisant plus ne sera seduit
Aucun de vous en la vie mondaine,
Ains cognoistrez qu'affliction, qui nuit
Aux desvoyez, nous est chose tressaine.
Que ce fol monde hault et bas se demaine,
Et qu'à son vueil il se tourne et tempeste ;
Quant est à nous, ne soit si forte peine

Ne si dur mal qui nous griefve ou moleste ;
Tout nostre esgard soit mis en lieu celeste,
Où nostre bien et vray plaisir est pris.
Là tout nostre heur et repos soit compris ;
Là plainement chascun de nous se fie ;
Là, quand de mort çà bas serons surpris,
Nous trouverons une eternelle vie.

Pour faire fin, de rechef je vous prie
De suivre Christ, non en vaine apparence ;
Mais, ayans foy de charité munie,
Mettez en luy toute vostre esperance :
Ne craignez point, o divine semence,
Si quelque mal çà bas vous vient troubler,
Ains fault alors les forces redoubler
De vostre esprit, et, selon le precepte,
(Si vous voulez à Jesus ressembler)
Priez qu'en tout sa voulunté soit faicte.

LA MORT N'Y MORD.

LA COMPLAINCTE

D'UN PASTOUREAU CHRESTIEN

Faicte en forme d'Eglogue rustique,

DRESSANT LA PLAINCTE A DIEU, SOUBZ LA PERSONNE DE PAN, DIEU DES BERGERS, LAQUELLE A ESTÉ TROUVÉE APRÈS LA MORT DE MAROT, A CHAMBERRY.

UN pastoureau n'agueres je escoutois,
Qui s'en alloit complaignant par les bois,
Seul, et privé de compaignie toute,
N'ayant en luy de plaisir une goutte,
Ains tellement ennuy le pourmenoit,
Que sans repos piteux cris demenoit,
Si que sa voix (du cueur le truchement)
Donnoit à veoir et juger fermement
Que dans l'esprit, dont elle est messagiere,
Logeoit douleur qui point n'estoit legiere.
  Lors, curieux d'entendre sa complainte,
Dont sa personne estoit quasy estainte,
De l'ensuivir tellement je taschay,
Que près du lieu enfin je m'approchay
Où il estoit couché à la renverse,
Pour escouter sa complainte diverse :
Là je le vis assis près d'une souche,
De belles fleurs ayant fait une couche,
Dessus laquelle il s'estoit estendu,

Affin qu'il fust plus soulagé rendu.
Estant ainsi comme je le decris,
Ce pastoureau, en redoublant ses cris,
Va commencer à former de sa langue
Une piteuse et lamentable harangue,
En l'adressant à Pan, que par tout lieu
L'on va nommant des bergiers le grand dieu,
Disant ainsi (si bien il m'en souvient):
« O puissant Pan, que chacun bergier tient
Pour son grand dieu, qui seul de toutes parts
Vas conservant nos loges et nos parcs,
Et nos brebis estant ez bergeries
Gardes si bien qu'elles ne sont peries,
Toy qui par tout jettes le tien regard,
Estends tes yeulx un petit ceste part,
Et envers moy ton humble pastoureau
Monstre faveur et ton visage beau;
Car je suis tant, ô Pan, de dueil espris,
Que presque suis hors de tous mes esprits,
Si tout à coup ta clemence divine
N'use envers moy d'une grace benigne.
Las! c'est à droict, ô Pan, que je lamente
Pour mon ennuy qui si fort me tourmente,
Et par raison, soit en champs ou en boys,
Je jette cris de lamentable voix,
Voyant ainsi bergiers de toutes parts
Par faux pasteurs deschassez et espars,
Lesquels, fuyans la peine à eulx prochaine,
Sont peregrins en region lointaine,
Où le recors de leurs loges petites
Faict qu'à eux soyent liesses interdites,
Si ce n'estoit le seul grand nom de toy,
Qui les met hors de tout fascheux esmoy.
Mais, quoyque soit un grand bien et plaisir
De colloquer en toy tout son desir,

Si est ce, Pan, un cas par trop estrange
Veoir pastoureaux par le pays estrange
Courir ainsi, laissant leurs maisonnettes,
Où ils souloient par belles chansonnettes
Louer ton nom et ta haute excellence
De tous leurs cœurs et humaine puissance;
De veoir aussi pastoureaux par les champs
Ne faire plus que pitoyables chants.

L'un va plaignant ses gras beufs delaissez
Parmy les champs, et moutons engraissez;
L'autre par dueil continuel regrette
D'avoir laissé sa petite logette;
L'un, que tourment poursuit et importune,
Va complaignant sa mauvaise fortune;
L'autre, qui est d'aigre douleur blessé,
Va souspirant de se veoir deschassé;
Si qu'on devroit avoir grande pitié
En regardant de leur mal la moytié.

Et moy, ô Pan, qui fais ceste complainte,
Ma personne est de douleur tant atteinte
Que je ne sçay si je doy regretter
Mon dur ennuy, ou mon bien souhaiter:
Car autant m'est fascheux à recevoir
Un seul plaisir, que mon mal concevoir.
C'est à bon droict, puisque ton labourage
Je voy perdu par ce cruel orage,
Que seulement ne nous porte grevance,
Mais (qui plus est) il destruit ta semence.

Jusques à quand, ô Pan grand et sublime,
Laisseras tu ceste gent tant infime,
Et faux pasteurs parjures et meschans,
Dessus trouppeaux dominer en tes champs?
Jusques à quand, ô Pan tresdebonnaire,
Permettras tu ceste gent nous mal faire,
Et que tousjours en ce poinct ils deschassent

Ceulx qui ton loz et ta gloire pourchassent?
J'ay veu le temps, ô Pan, que je soulois
Aller louant ton grand nom par les bois;
J'ay veu le temps que ma joyeuse muse
Me provoquoit sus douce cornemuse
Dire tes loz et tes bontez aussi;
Mais à présent tant plein suis de soucy,
De tant d'ennuys, de travaulx et d'encumbre,
Que je ne puis t'en reciter le numbre,
Tant que de dueil je laisse ma houlette,
Et en un coing je jette ma musette.
Mais dessus tout accroist ma passion
Le dur regret que j'ay de Marion,
Qui est, ô Pan, ton humble bergerette,
Et du petit bergeret qu'elle alaicte.
O Pan, grand dieu, j'ay solide memoire
Que quand nous deux voulions manger ou boire,
Ou que la nuit estendoit son manteau
Dessus Phebus, qui rend l'air cler et beau,
Je l'enseignois, et toute sa mesgnie,
Disant ainsi: « O chere compaignie,
Exaltons Pan, qui par vertu divine
Par tous les lieux de ce monde domine,
Et lequel fait par ses divines graces
Que nous ayons en tous temps brebis grasses;
Lequel de nous a toujours un tel soing,
Que de nos parcz tout danger met au loing. »
Puis, par souhait à Marion disois :
« Pleust or à Pan que mon filz de six moys,
Ton bergeret que tu vas nourissant,
Fust pour porter la musette puissant!
Certes, en luy tel labeur je prendrois,
Que bon joueur de fleutes le rendrois,
Ou de haultbois et musette rustique,
Pour au grand Pan faire loz et cantique. »

Voylà, ô Pan, mon unique desir,
Que je faisois en mes parcs à loysir ;
Voylà l'esbat où plaisir je prenois,
Quand à repos avec elle j'estois,
Dedans le cloz, ô Pan, que m'as presté
Pour habiter en hiver et esté.
Mais maintenant la chance est bien tournée,
Car j'ay laissé Marion esplorée
Dedans son parc, où l'humble pastourelle
Fait (j'en suis seur) lamentable querelle.
J'ay delaissé par les herbeux pastis
Beufz et brebis et leurs aigneaux petis ;
J'ay delaissé par les champs, davantage,
Mes douze beufz servans au labourage.
Or de ces cas, dont ton bergier petit
Ores t'a fait le sommaire recit,
N'en y a un, à parler court et brief,
Qui luy soit plus intolerable et grief
Que veoir à l'œil le trespiteux massacre
Que faux pasteurs font en ton temple sacre ;
De veoir aussi les actes inhumains
Que chacun jour commettent de leurs mains
En iceluy, n'ayans aucun esgard
A toy, ô Pan, qui jettes ton regard
Sus tous mortelz, et en toute saison
Regardes tout de ta haulte maison.
Las ! quantefois j'ay veu de mes deux yeulx
De ces pasteurs les faits seditieux !
Las ! quantesfois soubs saincte couverture,
Aux aignelets ont faict tort et injure.
O quantesfois de ma loge petite
J'ay regardé leur cruauté mauldicte,
Et quantesfois sous moyen feinct et beau
Je les ay veu saccager le troupeau,
Duquel, o Pan, feignent le soing avoir !

Mais leur semblant ne tend qu'à decevoir.
  Ce sont renards qui sous simples habits
Vont devorant les plus tendres brebis.
Ce sont des loups qui les troupeaux seduisent
Du droict chemin, et à mal les induisent ;
Ce sont voleurs qui dans le toict champestre
Ne sont entrez sinon par la fenestre,
Dont sus troupeaux par moyens tresiniques
Vont exerçant leurs damnables pratiques.
  Certes, s'il faut icy ramentevoir
La moindre part des cas que j'ay peu veoir,
J'en pourrois tant ores narrer et dire,
Qu'un jour entier ne pourroit pas suffire
A les compter ; puis ma voix rauques et casse
Empescheroit que bien ne les contasse.
  Mais si ne puis je, ô vray Pan, mon seul dieu,
Me contenir que ne die en ce lieu,
Et que ma voix ne recite et prononce
Ce dont l'esprit me vient faire semonce.
Ay je pas veu les manieres perverses
De ces pasteurs, et traffiques diverses ?
Ay je pas veu par plus de cent journées
Leurs tons malins et damnables menées ?
Ay je pas veu, estant au verd bosquet,
Leur dangereux et frauduleux caquet,
Dont les troupeaux à pleine veue d'œil
Ils decevoient, qui m'estoit un grand dueil ?
Trop plus souvent que je n'eusse voulu,
J'ay veu comment ton sainct temple ont pollu.
  Alors disois bassement à par moy :
« Pan, mon grand dieu, veoit bien ce desarroy,
Et de là hault il recorde et contemple
Ce que ces gens vont faisant en son temple ;
Mais quelquesfois (disois je) il adviendra
Que de leurs faicts meschans luy souviendra.

Lors on verra que son bras grand et fort
Sur ces pasteurs monstrera son effort. »
Mais toutefois, dont je me donne esmoy,
Ce temps pendant (tu l'as mieux veu que moy,
Et toy tout seul es valable tesmoing),
De leurs troupeaux ne prennent meilleur soing,
Ains, comme on voit, par chacun jour empirent
Et contre toy detractent et conspirent.
En lieu d'appaist et bonne nourriture,
Ilz vont donnant esventée pasture
A leurs troupeaux ; et, dont croist mon chagrin,
Leur vont donnant la paille pour le grain,
Dont le troupeau, de soy gras et alaigre,
Par tel appaist devient chetif et maigre.
Las ! qui seroit le berger qui pourroit
Se contenir, quand telz cas il verroit ?
Seroit il pas à toy trop infidelle,
Voyant tels cas, s'il n'en faisoit querelle ?
Seroit il pas à toy traistre et parjure,
S'il ne blasmoit le forfait et injure
Que vont faisant contre toy et les tiens
Ces faux pasteurs, en ces parcs terriens ?
Car de l'ennuy qu'au maistre l'on procure,
Le bon servant la pluspart en endure.
Pastres je voy lesquels grand dueil en font,
Et en soupirs leur povre cueur en fond ;
Voy mes compaings, lesquels ont de coustume
Faire grans plaints de pareille amertume ;
Voy pastoureaux ensemble ramassez,
Pour pareils cas bannis et deschassez
De leurs rampars, de leurs cloz et logettes
Par ces pasteurs, plus cruels que les Gethes.
Et est ce pas, ô Pan, fureur terrible
De n'estre point aux pastoureaux loisible
Chanter de toy et de ton divin nom,

Pour par nos champs accroistre ton renom ?
Ne sont ce pas deffenses trop estranges
De prohiber annoncer tes louanges
Parmy les champs, ou en temple sacré,
Comme je sçay que bien te vient à gré ?
Las ! tant ont fait ces pasteurs par leurs loix,
Que maintenant on n'entend une voix,
Qui de ton loz ose parler et bruire ;
Car tels pasteurs soudain fairoient detruire
Et mettre à mort cil qui entreprendroit
Parler de toy, et mal luy en prendroit.
A ce propos ma musette pendue
Est à un croc inutile rendue ;
Musette dy, laquelle au moindre son
Souloit jadis dresser une chanson,
Que je sonnois d'un si ardent courage,
Qu'à ce hault son ceux de nostre village
Sailloient plus dru, plus legier et plus viste
Que ne fait pas le lievre de son giste,
Quand par veneurs et courantes levrieres
Est poursuivy en ces larges bruyeres,
Et au rondeau auquel pastres dansoient,
Sans y viser promptement se lançoient.
Et sçais tu bien, ô Pan, leur promptitude
Vient d'un bon cueur, et de fervente estude
Qu'ils ont en eux pour tousjours t'honorer,
Et avec moy ton sainct nom decorer.
Mais maintenant nos harpes et musettes,
Nos flageollets et doucès espinettes
Sont à repos, et plus n'y a celuy
D'entre bergiers, qui osast aujourd'huy
Une chanson sur la harpe sonner,
Et en ton loz la musette entonner.
O puissant Pan, de ton hault lieu regarde
Ces cas piteux, et à venir ne tarde

Donner secours à tes simples brebis
Et tes troupeaux errans par les herbis
De ces bas lieux, qui sans cesse t'invoquent,
Et à pitié et mercy te provoquent.
Si tu entens par grace singuliere
Mon oraison et treshumble priere,
Que je te fais, ô Pan, je te promets
Que ce bienfaict n'oublieray jamais,
Ains mes compaings de ce j'avertiray,
Et ce grand bien par tout je publieray.
Pastres alors de chacune contrée
Feront entre eux une gaye assemblée,
Pour ce grand bien et heureuse nouvelle
Qui leur repos et aise renouvelle ;
D'autre costé, gracieuses bergieres
A te louer se montreront legieres,
Et (qui plus est) gras beufz en brameront,
Et par plaisir brebis en besleront ;
Oyseaux du ciel de differens plumages
Te rendront loz en leurs beaux chantz ramages.
Et quant à moy, qui de ce te requiers,
Je te promets n'estre point des derniers
A te louer, ains soudain ma musette
Je reprendray, en quoy tant me delecte ;
Car me priver de la sienne armonie
Ce m'est oster le seul bien de ma vie.
Est ce mal faict, puisque le bruit et son
Qui d'elle part ne rend autre chanson
Fors que de toy, et sonner ne s'amuse
Sinon tes loz ma tendre cornemuse ?
Mon flageolet, à un chesne pendu,
Sera aussi promptement despendu,
Puis d'iceluy par mesure de doigts
Je jetteray un haut son par les bois,
Au bruit duquel Nayades et Naphées

Delaisseront leurs sources estouppées ;
Pastres aussi viendront ce son ouyr,
Pour avec moy pleinement s'esjouyr.
  Alors, ô Pan, le moindre et plus bas son
Que je rendray vaudra une chanson
Faicte à ton loz, que te presenteray,
Et d'un grand cœur au temple chanteray.
  Or sus, esprit : temps est que donnes cesse
A ta douleur et fascheuse tristesse ;
Langue, fay fin à ton piteux parler,
Car ce jourd'huy il me convient aller
Coucher là hault vers ceste haulte roche ;
Oultre, je sens la nuict qui fort s'approche.
Pastres je voy ez prochaines prairies,
Qui leurs brebis meinent ez bergeries,
Et par les champs ne voy aucun berger
Qui pour la nuit ne s'en voyse heberger.
  Puis je connois par ce chesne tremblant
Que Pan mon dieu me monstre bon semblant,
Dont à mon cœur ferme joye est rendue
Puisqu'il a jà ma priere entendue.

XI. LE BALLADIN

ET DERNIER ŒUVRE DE CLEMENT MAROT.

—

DIZAIN.

(En tête de l'édition de Paris, 1545, in-8.)

Noble seigneur, puissant et magnanime,
Il vous plaira voir ce livret en rithme
Faict par Marot, bon rhetoricien.
C'il ne vault rien, n'en faictes nulle estime;
Mais c'il est bon, permetés qu'on l'imprime
Pour consoler tout fidelle chrestien.
Plusieurs l'ont veu qui l'ont trouvé très bien;
Clers et docteurs disent qu'il n'y a rien
Qui sonne mal; mais je n'ai prins l'audace
De l'imprimer sans que de vostre bien
J'aye ung congé venant de vostre grace.

Voirray je point à mon gré bien dancer?
Ne sçauroit on tenir de s'advancer
Trop ne trop peu? voirray je point la danse
Et les sonneurs tous deux d'une accordanse?
Ne sont ils pas de leurs instrumentz seurs?
Est ce leur faulte, ou s'il tient aux danseurs?
O instrumentz qui justement sonnez,
Balleurs esleuz, qui n'estes estonnez
Pour aucun son de musicque incertaine,
Danseurs dansans soubz musique haultaine,
Dont l'armonie est tant bien mesurée
Que venir faict à cadance asseurée;

Cueurs allegez, qui au dedans du corps
Branslez avant que les piedz par dehors,
Cessez la dance et la marche du bal,
Cessez voz sons, Orpheus et Thubal,
Oyez ung peu la cause, je vous prye,
Pourquoy ainsi ma muse tance et crie.
Mil ans y a, cinq centz et davantage
Que du plus hault et noble parentaige
De l'Orient une pucelle yssit,
En qui le ciel toutes graces assit :
Pour sa grandeur Christine fut nommée,
Pour sa beaulté belle fut surnommée ;
Et à present encores on l'appelle
Belle Christine, ou Christine la belle.
Entre aultres dons, elle avoit veu les hommes
Du premier siecle, et si voit qui nous sommes,
Voirre, et voirra des siecles advenir
Tout le dernier, sans vieille devenir ;
Malgré tourmentz, maulgré temps et vieillesse,
Sera toujours en la fleur de jeunesse.
Aussi, pour vray, quand elle se descœuvre
Le monde dict, « Voycy ung nouvel œuvre ; »
Sy elle parle, ung tas d'asnes ou veaulx
Iront disans, « Voycy propos nouveaulx, »
Combien qu'ils soient plus vieilz que ciel et lune.
Quant à la forme elle estoit ung peu brune,
Pour le soleil qui la decoulouroit,
Mais sa beaulté tousjours luy demouroit ;
D'aucune chose elle n'eust onc souffrete,
Et sy n'avoit grand tresor la povrete :
Sa grand richesse en tout temps et saison
C'est qu'elle estoit de fort bonne maison,
Et se vestoit comme simple bergere,
D'acoustrementz taillez à la legere :
Mais de tous biens que femme doibt sçavoir.

Elle en avoit ce qu'on en peult avoir.
On ne vit oncq chose si peu oysive;
Oncques ne feust si grant doulceur nayfve;
Si d'instrumentz sonner il luy plaisoit,
Mourir vivantz, et mors vivre faisoit;
Sa voix passoit le chant de la seraine,
Et de danser estoit la souveraine;
Car bras et corps, et du pied la briseure,
Avec le cueur alloit tout de mesure;
Puis elle avoit une tant bonne grace,
Et ung parler de si grand efficasse,
Que la pluspart de ceux qui l'escoutoient
A la servir pour jamais se boutoient,
Et tant estoient lyez à sa cordelle,
Que chascun jour mouroient pour l'amour d'elle;
Pour l'amour d'elle enduroient franchement,
Et leur sembloit peine soulagement;
Brief, pour s'amour la mort leur estoit vye.
Qu'en dictes vous? fust elle bien servie?
Or est ainsi qu'envie et ignorance
Ensemble font voluntiers demourance,
Pour debander contre les vertueux.
A ce propos le parler fructueux
De ceste vierge, et sa voix gracieuse,
Parvint aux fins de terre spacieuse;
Son nom, son bruict, son effect evident,
Fust sceu par tout, mesmes en Occident,
Là où s'estoit une femme eslevée,
D'envie et duel quasi toute crevée
D'ouyr le bruit qui de l'aultre volloit,
Et ceste cy Simmonne s'appelloit;
Faicte sy s'est, de servante petite,
Royne des roys, de sorte qu'elle est dicte
En quelques lieux, là ou son bruict s'espand,
La grand Symonne, ou Symonne la grand;

Mais Jehan de l'Aigle, alors qu'au firmament
Fut transporté, la nomma autrement.
Pas en jeunesse elle n'estoit tousjours
Comme Christine, ançoys par chascuns jours
Vieillisoit fort, vieillit, et vieillira,
Et de vieillesse en brief temps perira.
Quant à la forme, elle estoit d'apparence
Admirative et de grand' preference
Aux yeulx des gens dont elle estoit pourveue ;
Mais, certes, ceux qui Christine avoient veue,
Après avoir Symmonne regardée,
Disoient tresbien : « Ceste cy est fardée, »
Et n'en estoient pourtant trop esbahis,
Pource que c'est l'usage du pays.
Des biens mondains Symonne possedoit
Ja les troys pars, et à l'aultre tendoit,
Et toutesfoys tant estoit convoiteuse,
Que incessamment se sentoit souffreteuse.
De pourpre et lin richement fut aornée,
De dyamantz et perles couronnée.
D'habitz, pour vray, avoit le corps vestu
Plus richement que l'esprit de vertu :
Car jamais femme on ne vit tant oysive,
Ne tant comme elle en orgueil excessive.
Elle jouoyt d'instrumentz dont les noms
Sont basilicqs, bombardes et canons.
Elle chanteoit jour et nuict mainctes choses
Qui n'estoient pas dedans son cueur encloses.
A bien danser estoit pesante et lourde,
Hors de mesure, en tant qu'elle estoit sourde,
Et pour autant que ouyr ne vouloit pas
Les instrumentz qui sonnoient par compas.
Grace n'avoit sinon mal gratieuse,
En son parler aigre et falatieuse ;
Et quant parfois usoit de doulx langai

Plus y mettoit de fard qu'en son visaïge.
Certes, aussi, elle ne sçauroit dire
Que par beaulté ou grace qui attire
Ait en sa vie ung serviteur acquis,
Ains par tresors les a gaignez et quis ;
Aussi jamais n'en eust ung qui pour elle
Souffrist ung brin de peine corporelle.
Bien il est vray que fort la soustenoient
Pour les profictz qui leur en revenoient,
Metans à mort les servans de Christine,
Quand ilz disoient elle seulle estre digne
D'estre servie, et tant continuerent
A les meurtrir, qu'ilz les diminuerent,
Non de l'amour du cueur, mais bien du numbre;
Et par ainsi fut frappée d'encombre
La bergerette, et ses trouppeaulx espars ;
Dont la simplette aux plus barbares pars
De toute Europe alla faire demeure,
Et vous laissa la grand Symonne à l'heure
Faire ses saultz, et danser à son tour,
En attendant son desiré retour.

Symmonne ayant par temps obscur regné,
En riche pompe et orgueil effrené,
Près de mil ans, Apollo de sa grace
Transperça l'aer qui estoit plein de crace,
Sy qu'on veit bien la lumiere approcher.
Or se mussoit Christine en ung rocher
Des Saxonnoys, duquel saillist adoncques
Aussi entiere et belle que fust oncques :
Les jours, les moys, les mil ans que je dy,
N'avoient en rien son visage enlaydy,
Courbé son corps, ne sa voix empirée :
Bien le monstra, car d'aymer inspirée,
Pour ramasser autres nouveaulx amantz
Tourna ses yeulx plus clairs que dyamantz,

De tous costez, puis chascun appella,
Chantant ses vers que compozés elle a :
« Venez à moy, vous qui estes chargez,
Venez y tous, et jeunes et aagez :
N'allez allieurs sur peine de la vie ;
Venez à moy, qui d'aimer vous convie,
Et de tous poinct vous rendray soulagez. »
Si tost qu'en l'aer sa voix fust espandue,
De peu de gens elle fust entendue,
Et toutesfoys tout le monde l'oyt ;
La moindre part grandement resjouit,
La plus grant part n'en eust plaisir aulcun ;
Car nonobstant qu'elle appellast chascun,
Si n'a elle eu en cœur et fantasie
De serviteurs trop grand troupe choisie.
Qui veult n'est pas son serviteur fidelle,
Voyre, et qui veult n'est pas amoureux d'elle,
Pource que nul jamais ne peult l'aymer
Sy non celuy qui luy plaist enflamer.
Or ouyt lors Symonne le doulx son
De ceste belle et mainte autre chanson,
Qui toutesfoys luy fust sy dure et aigre,
Qu'elle en devint de la moytié plus maigre ;
Car il n'est riens qui tant à elle nuyse,
Ne riens aussi qui sy fort la menuyse.
Le doulx parler de Christine, et le chant
Ne luy sont moins qu'un gros glaive trenchant,
Et ne crois pas que sa simple parolle
L'un de ces jours ne l'occise et affolle.
Le basilic occist les gens des yeulx,
Mais ceste cy d'ung parler gracieux
La deffera : ô Dieu, est il possible
Veoir d'une vierge ung parler si terrible ?
Loyaulx amantz qui n'allez point au change,
Fust il jamais parolle si estrange ?

A vous elle est trop plus doulce que miel,
Aux desloyaulx plus amere que fiel.
Touchant son art, d'elle gente ornature,
C'est une chose admirable à nature.
Quand Cicero parloit, il est certain
Que pour le son de sa lire haultain
De simples gens passoit l'intelective :
Christine a bien une autre traditive :
Car aux ruraulx, barbares et non clers
Ces haults propos sont facilles et clairs,
Et à centz mil grandz philosophes braves
Les moindres dictz sont si obscurs et graves,
Qu'ilz ne sçauroient par quel bout commencer
A les comprendre : ha ! je ne puys penser,
Veu sa façon d'esloquence et faconde,
Qu'elle ayt apris à parler en ce monde.
Christine donc parmy l'Europe alloit,
Et doulcement ses amys appelloit,
Qui, pour se rendre à la belle aux beaux yeulx,
Laissoient tresors, laissoient leurs propres lieux,
Abandonnoient leurs parentz et eulx mesmes,
Sentans d'amour les aiguillons extresmes.
Divers amantz de maintes nations
Venoient alors pleins de dissentions :
Mais aussy tost qu'à elle survenoient,
N'avoient qu'un cœur, duquel ilz la servoient
Pour sa beaulté seullement, comme pensse,
Car mention n'estoit de recompense.
Laissons, laissons, disoient les bons suppotz,
Tous ces fascheux et dissolutz propos :
Faisons, faisons ce qu'elle nous commande ;
Cœur sans amour tousjours loyer demande.
Ayons, sans plus, de bien aymer le soing ;
La dame sçait ce qu'il nous est besoing.
Tant chemina la belle, qu'elle vint

Au fleuve Loire, où des foys plus de vingt
Jecta son œil de sur moy la premiere,
Car mes gros yeulx n'avoient propre lumiere
Pour regarder les siens premierement :
S'approche près, et me dict seulement :
« Resveille toy, il en est temps, amy.
Tu as par trop en tenebres dormy ;
Resveille toy. » A si peu de parler
Je la congneuz, et si sentois aller
Hors de mon cueur une pesante charge
De grief tourmentz, dont me trouviz au large,
Et au repos de franche liberté,
Où paravant n'avoye jamais esté.
Si luy ay dict, « O piteuse Christine,
Retournez vous en la façon pristine ?
Long temps y a si grand bien n'aquist l'on
Que de vous veoir ; venez vous d'Acquillon ?
Se vient encor vostre gent corps offrir
Pour les assaulx des mesdisans souffrir ?
Je vous supply, sy doncques amytié
Sent esmouvoir cœur de dame à pitié,
Que me tenez à vostre bonne grace :
S'il ne vous plaist, je ne sçay que je face
Pour l'acquerir, car en moy, pour tous poinctz,
N'a riens de bien, de bon encores moins.
Plaise vous donc me la donner en sorte
Que hors de moy jamais elle ne sorte :
En ce faisant tous ces faulx envieux,
Ne pour menace et tourmentz ennuyeux,
Ne Faulx Semblant, ne Danger le rebelle,
Ne me pourront separer de vous, belle,
Non pas la mort, quand devant moy seroit,
Car d'aultre aymer mon cueur s'abesseroit. »
Dès que Christine eust mon parler ouy,
Elle respond, « Mon cœur s'est resjouy

De ma brebis esgarée en la pleine,
De la trouver : or oste ceste laine
Et la toison que dessus toy je treuve ;
Il te convient vestir de robbe neufve.
Tu as esté des amandz de Symonne,
Mais si tu veulx que d'aymer te semonne,
Laisser te fault tous tes vieilles couleurs,
Et pour un bien souffrir mille douleurs.
Ne cuyde aucun, tant soit bas, tant soit mince,
Ne cuyde aucun, tant soit grand, tant soit prince,
Se desmeller d'ennuy, peine et esmoy,
S'il me veult suyvre et venir après moy.
Si l'Art d'Aymer tu as leu de bien près,
Tu trouveras qu'il enjoinct par exprès
A tout amant que des mœurs il s'informe
De sa maistresse, et puis qu'il se conforme.
De moy souvent donc tu t'informeras,
Puis tes effectz aux miens conformeras,
Et mesmement apprendras l'accordance
Et la façon de me suyvre à la dance;
Car qui ne sçait avecques moy danser,
Je ne le puis en m'amour avancer.
Dont suis d'advis qu'accointance tu prennes
A mes amantz, et que d'iceulx apprennes,
Et que souvent tu escoutes le son
De mon haultboys recordant sa leçon,
De jour et nuit aux livres que j'ay faictz,
De reverence et des simples parfaictz.
Sy faictz ainsi, bon danseur deviendras,
Lors asseuré devers moy reviendras. »
Les motz finiz, de grand' celerité
Je party lors, et, à la verité,
J'estoies picqué du grand zele des zeles,
Et puis amour me portoit sur ses aisles.
Je traverssay les boys où a esté

Ourson d'ung ours en enfance allecté,
Je traverssay la beaulté spacieuse
En la vallée humble et delicieuse...

Ycy mourut.

SONNET DE L'AUTHEUR.

Retirez-vous, bestiaulx eshontez,
Qui pour la faim de l'appetit des bestes,
Et non d'amour, entreprenez vos questes,
Retirez-vous, par l'aveuglé domptez.
Mais, vous, humains desquelz les vouluntez
Tendre on ne voit qu'à la fin bienheureuse,
Lisez, lisez en ceste œuvre amoureuse,
Pour mieulx congnoistre et beautez et bontez.
Puis, congnoissans ce qui vous en deffault,
Vous sentirez vous eslever en hault,
Par un amour à voller tant adroict,
Ayant laissé en bas la passion,
Qu'il vous mettra justement à l'endroict
De l'unité, pour delectation.

XII. DOULEUR ET VOLUPTÉ.

(*Tiré du* Recueil de vraye poesie françoise prinse de plusieurs poëtes. *Paris, Denis Janot,* 1544, *pet.in-8, f*o 22.)

L'ŒIL abaissé sur face extenuée,
Sur front serain pluvieuse nuée,
En bouche vive une parolle morte,
Triste regard, qui maintz aises comporte,
Le promener en penser consommé,
Rude et hastif plus que l'accoustumé,
Telz apparens et autres accidens,
De vos secretz rapporteurs evidens,
M'avoient tenu certain de la douleur
Que promettoit vostre pasle couleur.
Grande elle estoit, mais ne fut que demye,
Quand je la sceu, car vous estes m'amye :
Et comme est vray que nos cueurs ne sont qu'un,
Ainsi de nous bien et mal est commun.
Si recepvez un plaisir, je le sens,
Si vous souffrez aulcun mal, je consens,
Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
De la moitié, et le vostre allegé.
Ainsi faisant de vray amy devoir,
Je croy le mal que vous pensez avoir
En verité estre de deux pars moindre
Que le malheur qu'en letre voulez paindre ;
Car si de joye ensemble jouyssons,
C'est bien raison que l'ennuy partissons,

Et de douleur egallement partie,
De voz deux pars la plus grande est sortie
Me l'escrivant ; je sçay ce qui tourmente,
Et comme dueil diminue ou augmente;
Tenez vous en sur moy toute asseurée,
Que la douleur qui vous est demourée
N'est rien au pris de ce qu'elle eust esté
Si mon cueur n'eust le vostre supporté.
Vous me direz ce que dire sçavez
Quant ou plaisir ou passetemps avez,
Que le dernier par amour que vous eustes
Est le plus grand que jamais vous receustes.
Semblablement, quand peu de mal sentez,
Non seulement vous en mescontentez,
Et ne voulez ny conseil ny raison,
Mais le mettez hors de comparaison.
Il ne vous fault ny l'un ny l'aultre croire :
Car cela vient de recente memoyre,
Qui peut tromper en ayse et en tourment
De tout amant le deceu jugement,
Et que tousjours le bien ou le mal pense
Tel en grandeur qu'il est en souvenance.
Or soit l'escript que de larmes baignez
Vray, et l'ennuy tout tel que le paignez,
Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
Je le vous veulx prouver plus consolable,
En vostre endroict mis à l'extremité,
Que s'il estoit réduit à l'equité,
En vous monstrant (selon coustume mienne)
Les veritez dessoubz fable ancienne.
On dit qu'estant Jupiter de loysir,
Avecques l'œil, tout voyant, sceut choysir,
En ce bas lieux deux dames impudentes,
D'orribles criz si haultement bruyantes,
Que l'espesseur du ciel en fut fendue

Et leur querelle en son trosne entendue.
L'une monstroit à sa mélancolie
Estre Douleur, parente de Follie,
Pleinede pleurs et de paroles dures,
Se recentant de souffertes injures,
Et de collere escumante irritée.
Volupté, l'autre, estoit plus affectée,
Usant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié et redict,
Que Juppiter vers elles descendit.
Luy arrivé, chascune s'eslongna ;
Mais toutes deux par le poil empongna,
Et, pour unir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis de heurter ne cesserent.
Là les cheveulx si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslées leurs racines,
Et des deux chefz les sommitez voisines,
Pour nous monstrer, quand par injure ou faulte
Une douleur se fait sentir si haulte
Que plus ne peult par nature monter,
Qu'il fault son cœur de constance dompter,
Luy promettant, si bien peu sçait attendre,
Que son mal doibt en volupté descendre.
Et comme aurons contrainct nostre vouloir,
A endurer et ne se trop douloir,
Semblablement la fable fault ouyr,
Qui nous defend de trop nous resjouyr
Quand au plus hault de volupté nous sommes.
Ces deux tyrans sur la vie des hommes
Tousjours ont eu et auront grand puissance :
Il nous les fault vaincre de diligence,
D'industrieux et penible artifice.
En tous les deux est requis l'exercice,

Qui ne veult point en grand douleur tomber,
Ou, y tombant, jamais n'y succumber.
Essayer fault les peines douloureuses.
Les loix des Grecz, saiges et vertueuses,
De deshonneur les jeunes accusoient,
Quand au travail ou douleur recusoient;
Et les parens qui leurs enfans aymoient
A souffrir mal tous les accoustumoient:
Les passetemps entre eulx n'estoient loysibles,
S'ilz ne sembloient dangereux ou penibles,
Et la raison de telle loy maistresse
Estoit qu'ayant accoustumé jeunesse
A soustenir le travail vouluntaire,
La rendoit forte et prompte au necessaire,
Si repoulser failloit ses ennemys,
Ou inhumer les corps de leurs amys.
Le long usaige et dure accoustumance
Armoient leur cœur de telle patience,
Que d'aultre avoient, et d'eulx mesmes victoire,
Ce qu'il ne fault tenir à peu de gloire.
Laissons les Grecz, venons à vous aprendre,
Ce qui vous peult victorieuse rendre
De grand douleur, car quant à la pensée,
Penser la fault petite ou effacée.
Je dis que quand les peines se presentent,
Bien que vos cœurs foibles s'en mescontentent,
Que ne devez pourtant les eviter,
Mais prendre en jeu, et vous exerciter,
Ayant regard aux pires adventures,
Que le present vous fait juger futures.
Quand un mary qui d'ennuyer ne cesse,
S'en va dehors, et liberté vous laisse,
C'est un grand mal; mais si vous l'endurez,
Et vostre esprit en absence asseurez,
Ce que pensez malheur vous servira:

Lorsque l'ennuy pour jamais s'en ira,
Plus aysément sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,
Qu'il fault donner sans joye et sans tourment
Au conducteur de vostre entendement.
Nous ne debvons pretendre en tous propos
Que d'acquerir aux esperitz repos,
Ce que ferions, si ces deux passions
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à Douleur, ce que j'ay dit suffise:
Si nous craignons que Volupté destruise
Le bon de nous, et le plus precieux,
Vaincre nous fault Cupido l'ocieux,
Par un louable et plaisant exercice,
Suyvant plus tost nature que malice.
De Volupté la plus grand' passion
Est de l'amour la perturbation.
A fin qu'un cœur en soit vainqueur et maistre,
Il fault sa fin et ses moyens cognoistre.
Si n'en avez entière cognoissance,
Sçachez de moy qu'on le painct en enfance
Plein de douleur, et fier en sa vieillesse,
Et que du traict premier qui nous addresse
Viennent soulas, envies et desirs,
Souffrans baisers, approches et plaisirs,
Que ne debvez à l'amy refuser,
Mais prendre en jeu, non pour en abuser,
Ne pour le temps en joye consommer,
Ains seulement pour vous accoustumer
A trop d'amour jamais ne succumber.
Un bon lutteur se laisse bien tomber
Aucunesfoys, soubz moins puissant que luy,
Pour esprouver que peult faire celluy
Contre lequel pour l'honneur fault combatre,
S'il luy advient fortune de l'abbatre.

Faignons qu'Amour, de noz plaisirs auteur,
En son jeune aage apprend d'estre lutteur :
Vault il pas mieulx avecques luy lutter,
Et la doulceur de l'enfance gouster
Quand l'abattu ne peult tomber de hault,
Que de se mettre en danger d'un grand sault,
Qu'il donneroit, sa vieillesse venue,
A qui servit sa ruze non cogneue ?
Cest abatteur toutesfois que je dy,
Combien qu'il soit fier, vieillard estourdy,
Si n'est il pas rapporteur de malaise,
Impossible est que grand plaisir desplaise.
On le dit fier, pour faire à telle entendre
Qui se vouldra contre l'Amour defendre,
Et qui n'aura son cœur exercité,
Ains les effors de jeunesse evité,
Que ce vieillard en meur aage viendra,
Où tellement l'inexperte prendra,
Que l'esperit, qui est la part meilleure,
Et qui en nous pour gouverner demeure,
D'ayse surpris et troublé, servira
La Volupté, qui depuis conduira
Ses actions sans aulcun jugement.
  Il en advient aux amys aultrement :
S'ilz ont suivy l'amoureux exercice,
En eulx se garde une grande justice ;
Ce qu'appartient à un chascun ilz rendent.
A Dieu l'esprit, et pour ce qu'ilz entendent
Que le corps n'est que terre en chair reduite,
Donnent au corps d'amy qui le merite.
Rien ne leur peult trop Amour desguiser,
Suyvant le bien et ce qu'il fault priser,
Et d'autant plus que l'esperit repose,
Nommer heureux en malheur je les ose.
Pour acquerir le repos que je loue,

Fault qu'un chascun de volupté se joue.
Puis que l'homme est nommé le jeu des dieux,
Jouer se doit à jeu non odieux
A son facteur, qu'il voit comme il doibt estre
Aymé sur tous et recogneu pour maistre ;
Ce que jamais de celluy ne seroit
Qui en amour ne s'exerciteroit :
Car n'aymant rien, on vient à tant grever,
Qu'on ne veult Dieu ne l'amour estimer.
Ne point du tout ou trop aymer est vice,
Mais s'en jouer et prendre en exercice,
Ce sont vertuz et mediocritez :
Fuyr ne fault que les extremitez.
  Estre trop belle, estre trop poursuyvie,
De ses beaultez engendrer trop d'envie,
Nous avons veu qu'à plusieurs a peu nuyre :
Helaine Grecque en sçauroit trop que dire.
De vouloir trop estre aymée et heureuse,
Demander fault à Juno la jaleuse
Au temps passé ce qu'il luy en advint.
Quand Jupiter trop bon mary devint,
Elle, prenant à deshonneur et honte
Qu'on tint si peu de sa richesse compte,
Sçachant assez, et ne se voulant taire,
Que son mary eut le bruict d'adultaire,
Ses souspeçons à Venus descouvrit,
Et les secretz de son couraige ouvrit,
Laquelle, ayant de telle amour pitié,
Laissant à part la vieille inimitié,
La repara de sa chere ceinture,
Où mainte grace estoit en pourtraicture.
Lors Jupiter, qui point ne s'en doubtoit,
Et qui Juno comme femme traictoit,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfaict et recreu,

Luy arrivé, la rencontra si belle,
En si bon poinct, si peu semblant à elle,
Que, sans penser au terrestre plaisir,
Y accourut en si pressé desir,
Que la baisant et voulant s'advancer,
Paracheva devant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz jardins venus.
Le demourant vous pourroit offenser;
Je vous lairray tant seulement penser
Si Volupté fut proche de Douleur,
Ou si Juno changea point de couleur,
Quand au primtemps les fleurs se presentoien
Qui au despens d'elle faictes estoient
Ou s'elle fut sur la Terre ennuyeuse,
Qui eust receu graine si fructueuse.
Que si la brune, en amour consommée,
Auparavant se fust accoustumée
A peu de dueil et peu de volupté,
La fable au ciel d'elle n'eust pas esté
Telle qu'elle est : faulte d'acoustumance
La feit tomber en si grand ignorance
Que presumant par beauté empruntée
De Jupiter estre la mieulx traictée,
Et desirant plus qu'il ne luy failloit,
Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
Par cest exemple, ô amye, evitez
Telle ignorance, et vous exercitez.



EPISTRES



ÉPISTRES.

—

A. *Epîtres comprises dans l'édition de* 1538.

—

I. *Maguelonne à son amy Pierre de Provence* (1517).

SUSCRIPTION.

Messager de Venus, prens ta haulte vollée,
Chercher le seul amant de ceste desolée :
Et quelque part qu'il rie ou gemisse à present,
De ce piteux escript fais luy un doulx present.

La plus dolente et malheureuse femme
Qui onc entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, mect ceste epistre en voye,
Et par icelle (amy) salut t'envoye,
Bien congnoissant que despite Fortune,
Et non pas toy, à present m'infortune;
Car si tristesse avecques dur regret
M'a faict jecter maint gros souspir aigret,
Certes, je sçay que d'ennuy les alarmes
T'ont faict jecter maintefoys maintes larmes.
O noble cueur, que je voulois choysir
Pour mon amant, ce n'est pas le plaisir
Qu'eusmes alors qu'en la maison royalle
Du roy mon pere à t'amye loyalle
Parlementas, d'elle tout vis à vis;
Si te prometz que bien m'estoit advis
Que tout le bien du monde et le deduit

N'estoit que dueil, près du gracieux fruict
D'un des baisers que de toy je receuz;
Mais noz esprits par trop furent deceuz
Quand tout soudain la fatale deesse
En dueil mua nostre grande liesse,
Qui dura moins que celle de Dido;
Car tost après que l'enfant Cupido
M'eust faict laisser mon pere, puissant roy,
Vinsmes entrer seulets en desarroy
En un grand boys où tu me descendis,
Et ton manteau dessus l'herbe estendis,
En me disant : « M'amye Maguelonne,
Reposons nous sur l'herbe qui fleuronne,
Et escoutons du rossignol le chant. »
  Ainsi fut faict. Adonc en arrachant
Fleurs et boutons de beauté tresinsigne,
Pour te monstrer de vraye amour le signe,
Je les jettois de toi à l'environ,
Puis devisant m'assis sur ton gyron;
Mais en comptant ce qu'avions en pensée,
Sommeil me print, car j'estois bien lassée.
Finablement m'endormy près de toy,
Dont, contemplant quelque beauté en moy,
Et te sentant en ta liberté franche,
Tu descouvris ma poictrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, et tes levres vermeilles
Baiserent lors les miennes à desir.
  Sans vilenie en moy prins ton plaisir,
Plus que ravy voyant ta doulce amye
Entre tes bras doulcement endormie.
Là tes beaulx yeulx ne se pouvoient saouler,
Et si disois (pour plus te consoler)
Semblables motz en gemissante alaine :
  « O beau Paris, je ne croy pas qu'Helaine,

Que tu ravis parvenu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maistresse ;
Si on le dict, certes ce sont abus. »
Disant ces motz, tu vis bien que Phebus
Du hasle noir rendoit ma couleur taincte,
Dont te levas, et couppas branche mainte,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune et tendre.
Helas ! amy, tu ne sçavoys que faire
A me traicter, obéir et complaire,
Comme celuy duquel j'avois le cueur.
Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Je dormois fort, et Fortune veilloit ;
Pour nostre mal (las !) elle travailloit.
Car quand je fuz de mon repos lassée,
En te cuydant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
Au lieu de toy (las !) je veins accoler
De mes deux bras la flairante ramée
Qu'autour de moy avoys mise et semée,
En te disant : « Mon gracieux amy,
Ay je point trop à vostre gré dormy ?
N'est il pas temps que d'icy je me lève ? »
Ce proferant, un peu je me soubleve,
Je cherche et cours, je reviens, et puis voys :
Autour de moy je ne vey que les boys ;
Dont maintefoys t'appellay : « Pierre, Pierre !
As tu le cueur plus endurcy que pierre
De me laisser en cestuy boys absconse ? »
Quand de nully n'euz aucune response,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme transie ou morte ;
Et quand, après, mes langoureux esprits
De leur vigueur eurent un peu repris,
Semblables motz je dis de cueur et bouche :

« Helas ! amy, de prouesse la souche.
Ou es allé ? Es tu hors de ton sens,
De me livrer la douleur que je sens
En ce boys plein de bestes inhumaines ?
M'as tu osté des plaisances mondaines
Que je prenois en la maison mon pere
Pour me laisser en ce cruel repaire ?
Las ! qu'as tu faict, de t'en partir ainsi ?
Penses tu bien que puisse vivre icy ?
Que t'ay je faict, ô cueur lasche et immunde ?
Si tu estoys le plus noble du monde,
Ce vilain tour si rudement te blesse,
Qu'oster te peult le tiltre de noblesse.
O cueur remply de fallace et fainctise,
O cueur plus dur que n'est la roche bise,
O cueur plus faulx qu'oncques nasquit de mere !
Mais responds moy à ma complaincte amère:
Me promis tu en ma chambre parée,
Quand te promis suyvre jour et serée,
De me laisser en ce boys en dormant ?
Certes tu es le plus cruel amant
Qui oncques fut, d'ainsi m'avoir fraudée,
Ne suis je pas la seconde Medée ?
Certes ouy, et à bonne raison
Dire te puis estre l'autre Jason. »
Disant ces motz, d'un animé courage
Te voys querant, comme pleine de rage,
Parmy les boys, sans doubter nulz travaulx,
Et sur ce poinct rencontray noz chevaulx
Encor liez, payssans l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce et renouvelle,
Car bien congneuz que de ta voulenté
D'avecques moy ne t'estoys absenté.
Si commençay, comme de douleur taincte,
Plus que devant faire telle complaincte :

« Or voy je bien (amy), et bien appert,
Que malgré toy en cestuy boys desert
Suis demourée. O fortune indecente !
Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,
Que tu te prens à ceulx de haulte touche,
Et aux loyaulx ! Quel' rancune te touche ?
Es tu d'envie entachée et pollue
Dont nostre amour n'a esté dissolue ?
O cher amy, o cueur doulx et bening,
Que n'ay je prins d'Atropos le venin
Avecques toy ! vouloys tu que ma vie
Fust encor plus cruellement ravie ?
Je te prometz qu'oncques à créature
Il ne survint si piteuse adventure.
Et à tort t'ay nommé, et sans raison,
Le desloyal qui conquit la toyson :
Pardonne moy, certes je m'en repens.
O fiers lyons et venimeux serpens,
Crapaulx enflez et toutes autres bestes,
Courez vers moy, et soyez toutes prestes
De devorer ma jeune tendre chair,
Que mon amy n'a onc voulu toucher
Qu'avec honneur. » Ainsi morne demeure
Par trop crier, et plus noire que meure,
Sentant mon cueur plus froid que glace ou marbre,
Et de ce pas montay dessus un arbre
A grand labeur. Lors la veue s'espart
En la forest, mais en chascune part
Je n'entendy que les voix trèshydeuses
Et hurlemens des bestes dangereuses.
De tous costez regardois pour sçavoir
Si le tien corps pourroye appercevoir ;
Mais je ne vy que celuy boys saulvage,
La mer profonde, et perilleux rivage,
Qui durement féit mon mal empirer.

Là demouray (non pas sans souspirer)
Toute la nuyct : ô Vierge treshaultaine,
Raison y eut, car je suis trescertaine
Qu'oncques Thysbée, qui à la mort s'offrit,
Pour Piramus tant de mal ne souffrit.
En evitant que les loups d'adventure
De mon corps tien ne feissent leur pasture,
Toute la nuyct je passay sans dormir
Sur ce grand arbre, ou ne feis que gemir ;
Et au matin, que la clere Aurora
En ce bas monde esclercy le jour a,
Me descendy, triste, morne et pallie,
Et noz chevaulx en plorant je deslye,
En leur disant : « Ainsi comme je pense,
Que vostre maistre au loing de ma presence
S'en va errant par le monde en esmoy ;
C'est bien raison que (comme luy et moy)
Alliez seuletz par boys, plaine et campaigne. »
Adonc rencontre une haulte montaigne,
Et de ce lieu les pellerins errans
Je pouvoys veoir, qui tiroient sur les rancs
Du grand chemin de Romme saincte et digne
Lors devant moy vey une pelerine,
A qui donnay mon royal vestement
Pour le sien povre ; et deslors promptement
La tienne amour si m'incita grand' erre
A te chercher en haulte mer et terre,
Où maintefoys de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon souvent je requeroie
Que de par toy je fusse rencontrée.
Tant cheminay, que vins en la contrée
De Lombardie, en soucy tresamer,
Et de ce lieu me jectay sur la mer,
Où le bon vent si bien la nef avance,
Qu'elle aborda au pays de Provence,

Ou mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart, et que ton pere (conte
De ce pays) durement s'en contriste ;
Ta noble mere en a le cueur si triste
Qu'en desespoir luy conviendra mourir.
  Penses tu point donques nous secourir ?
Veulx tu laisser ceste povre loyalle,
Née de sang et semence royalle,
En ceste simple et miserable vie,
Laquelle, encor de ton amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Un hospital a basty sur un port
Dict de sainct Pierre, en bonne souvenance
De ton hault nom, et là prend sa plaisance
A gouverner à l'honneur du hault Dieu,
Povres errans malades en ce lieu,
Où j'ay basty ces miens tristes escripts,
En amertume, en pleurs, larmes et crys,
Comme peulx veoir qu'ilz sont faictz et tyssuz.
Et si bien veois la main dont sont yssuz,
Ingrat seras, si en cest hospital
Celle qui t'a donné son cueur total
Tu ne viens veoir ; car virginité pure
Te gardera sans aucune rompure,
Et de mon corps seras seul jouyssant.
  Mais s'ainsi n'est, mon aage fleurissant
Consumeray sans joye singuliere,
En pauvreté, comme une hospitaliere.
  Donques (amy) viens moy veoir, de ta grace :
Car tiens toy seur qu'en ceste povre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regretz renouvelles.

II. *Le Despourveu à madame la duchesse d'Alençon et de Berry, sœur unique du Roy* (1518).

Si j'ay emprins en ma simple jeunesse
De vous escrire, ô trèshaulte Princesse,
Je vous supply que par doulceur humaine
Me pardonnez : car Bon Vouloir, qui meine
Le mien desir, me donna esperance
Que vostre noble et digne preference
Regarderoit par un sens trèsillustre
Que petit feu ne peult jecter grand lustre.
  Autre raison qui m'induit et inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuyct tenebreuse et obscure
Me fut advis que le grand dieu Mercure,
Chef d'eloquence, en partant des haults cieulx,
S'en vint en terre apparoistre à mes yeulx,
Tenant en main sa verge et caducée,
De deux serpens par ordre entrelassée ;
Et quand il eust sa face celestine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance ne geste
Ne peuz tenir voyant ce corps celeste,
Qui d'une amour entremeslée d'ire
Me commença semblables motz à dire.

MERCURE.

  Mille douleurs te feront souspirer,
Si en mon art tu ne veulx inspirer
Le tien esprit par cure diligente :
Car bien peu sert la poesie gente,
Si bien et loz on n'en veult attirer.
  Et s'autrement tu n'y veulx aspirer,
Certes, amy, pour ton dueil empirer,

Tu souffriras de foys plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc si tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur et bien, veuille toy retirer
Vers d'Alençon la duchesse excellente,
Et de tes faictz, tels qu'ilz sont, lui presente,
Car elle peult te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUTHEUR.

Après ces motz, ses aesles esbranla,
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent dieu : mais à peine fut il
Monté au ciel par son voller subtil,
Que dedans moy (ainsi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du monde s'assembla.
Les bons propos, les raisons singulières,
Je voys cherchant, et les belles matières,
A celle fin de faire œuvre duisante
Pour dame tant en vertus reluisante.
Que diray plus ? Certes les miens espritz
Furent deslors comme de joye espris,
Bien disposez d'une veine subtile
De vous escrire en un souverain style.
Mais tout soudain, dame trèsvertueuse,
Vers moy s'en vint une vieille hideuse,
Maigre de corps et de face blesmie,
Qui se disoit de Fortune ennemye ;
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant comme la fueille en l'arbre,
Les yeulx baissez comme de paour estraincte,
Et s'appeloit par son propre nom Crainte ;
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me feit saillir la plume hors la main,
Que sur papier tost je voulois coucher,
Pour au labeur mes espritz empescher,

Et tous ces motz de me dire print cure,
Mal consonans à ceulx du dieu Mercure :

CRAINCTE.

Trop hardiment entreprens, et mesfaicts,
O toy tant jeune : oses tu bien tes faicts
Si mal bastiz presenter devant celle
Qui de sçavoir toutes autres precelle ?
Mal peult aller qui charge trop grand faix
Tous tes labeurs ne sont que contrefaicts,
Auprès de ceulx des orateurs parfaicts
Qui craingnent bien de s'adresser à elle
Trop hardiment.
Si ton sens foible advisoit les forfaicts
Aysez à faire en tes simples effects,
Tu diroys bien que petite nasselle
Trop plus souvent que la grande chancelle ;
Et pour autant, regarde que tu fais
Trop hardiment.

L'AUTHEUR.

Ces motz finiz, demeure mon semblant
Triste, transy, tout terny, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans seure soustenance,
Dur d'esperit, desnué d'esperance,
Melancolic, morne, marry, musant,
Pasle, perplex, paoureux, pensif, pensant,
Foible, failly, foulé, fasché, forclus,
Confus, courcé ; croire Crainte concluz,
Bien congnoissant que verité disoit
De celle là que tant elle prisoit ;
Dont je perdz cueur, et audace me laisse,
Craincte me tient, doubte me mene en laisse ;
Plus dur devient le mien esprit qu'enclume.
Si ruay jus encre, papier et plume,
Voyre, et de faict proposois de non tistre
Jamais pour vous rondeau, lay ou epistre,

Si n'eust esté que sur ceste entreprise
Vint arriver (à tout sa barbe grise)
Un bon vieillard portant chere joyeuse,
Confortatif, de parolle amoureuse,
Bien ressemblant homme de grand renom,
Et s'appelloit Bon Espoir par son nom ;
Lequel, voyant ceste femme tremblante,
Autre qu'humaine (à la veoir) ressemblante,
Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
Fort rudement s'efforce à la chasser,
En me incitant d'avoir hardy courage,
De besoingner et faire à ce coup rage ;
Puis folle Craincte, amye de Soucy,
Irrita fort, en s'escriant ainsi :

BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, faulse vieille dolente,
Grande ennemye à fortune et bon heur,
Sans fourvoyer par ta parolle lente
Ce povre humain hors de la voye d'honneur ;
Et toy, amy, croy moy, car guerdonneur +
Je te seray, si craintif ne te sens ;
Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
Cueur et esprit et fantasie toute,
A composer nouveaulx motz et recens,
En dechassant Crainte, Soucy et Doubte.

Car celle là vers qui tu as entente,
De t'addresser est pleine de liqueur
D'humilité, ceste vertu patente
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et oultre plus, c'est la dame de cueur
Mieulx excusant les esperits et sens
Des escrivains, tant soient ilz innocens,
Et qui plus tost leurs miseres deboute.
Si te supply, à mon vueil condescens,
En deschassant Craintc, Soucy et Doubte.

Est il possible, en vertu excellente,
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaulx dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus ? Ouy, car je suis seur
Qu'elle a prudence, avoir, beauté, doulceur,
Et de vertus encor plus de cinq cens,
Parquoy, amy, si tes dictz sont decens,
Tu congnoistras (et de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent adolescens
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.

ENVOY.

Homme craintif, tenant rentes et cens
Des Muses, croy, si jamais tu descends
Au val de Paour, qui hors d'Espoir te boute,
Mal t'en ira ; pour ce à moy te consens,
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte

LE DESPOURVEU.

En ce propos grandement travaillay,
Jusques à tant qu'en sursault m'esveillay,
Un peu devant qu'Aurora (la fourriere
Du cler Phebus) commençast mettre arriere
L'obscurité nocturne sans sejour,
Pour esclarcir la belle aulbe du jour.
Si me souvint tout à coup de mon songe,
Dont la pluspart n'est fable ne mensonge ;
A tout le moins pas ne fut mensonger
Le Bon Espoir qui vint à mon songer ;
Car verité feit en luy apparoistre
Par les vertus qu'en vous il disoit estre.
Or ay je faict au vueil du dieu Mercure :
Or ay je prins la hardiesse et cure
De vous escrire à mon petit povoir,
Me confiant aux parolles d'Espoir,
Le bon vieillard, vray confort des craintifz,
A droict nommé repaisseur des chetifz,

Car repeu m'a tousjours soubz bonne entente
En la forest nommée Longue Attente :
Voyre, et encor de m'y tenir s'attend ;
Si vostre grace envers moy ne s'estend,
Parquoy convient qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuyve.

Ainsi je suis poursuy, et poursuyvant
D'estre le moindre et plus petit servant
De vostre hostel (magnanime Princesse),
Ayant espoir que la vostre noblesse
Me recevra, non pour aucune chose
Qui soit en moy pour vous servir enclose ;
Non pour prier, requeste ou rethorique,
Mais pour l'amour de vostre Frere unique,
Roy des Françoys, qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, et à vous me presente
De par Pothon, gentil homme honorable.

En me prenant, princesse venerable,
Dire pourray que la nef opportune
Aura tiré de la mer d'infortune,
Maulgré les ventz, jusqu'en l'isle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur :
Et si auray par un ardant desir
Cueur et raison de prendre tout plaisir
A esveiller mes esperitz indignes
De vous servir, pour faire œuvres condignes,
Telz qu'il plaira à vous, trèshaulte dame,
Les commander, priant de cueur et d'ame
Dieu tout puissant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune prospere,
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy,
Partant du corps sans douleur ne soucy.

III. *Du camp d'Attigny, à madicte dame d'Alençon* (1521).

SUSCRIPTION.

Lettre mal faicte et mal escripte,
Volle de par cest escrivant
Vers la plus noble Marguerite
Qui soit point au monde vivant.

La main tremblant dessus la blanche carte
Me voy souvent : la plume loing s'escarte,
L'encre blanchist, et l'esperit prend cesse,
Quand j'entreprens (trèsillustre Princesse)
Vous faire escriptz; et n'eusse prins l'audace,
Mais Bon Vouloir, qui toute paour efface,
M'a dict : « Crains tu à escrire soudain
Vers celle là qui oncques en desdain
Ne print tes faicts? » Ainsi à l'estourdy
Me suis monstré (peult estre) trop hardy,
Bien congnoissant néantmoins que la faulte
Ne vient sinon d'entreprise trop haulte;
Mais je m'attens que soubz vostre recueil
Sera congneu le zele de mon vueil.

Or est ainsi, Princesse magnanime,
Qu'en hault honneur et triumphe sublime
Est fleurissant en ce camp ou nous sommes
Le conquerant des cueurs des gentilzhommes :
C'est Monseigneur, par sa vertu loyalle
Esleu en chef de l'armée royalle,
Où l'on a veu de guerre maintz esbatz,
Advanturiers esmouvoir gros combatz
Pour leur plaisir ; sur petites querelles
Glaives tirer et briser allumelles,
S'entrenavrans de façon fort estrange;

Car le cueur ont si trèshault, qu'en la fange
Plustost mourront que fuyr à la lice;
Mais Monseigneur, en y mettant police,
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veult avoir la main couppée.
Ainsi pietons n'osent plus desgayner,
Dont sont contraints au poil s'entretrainer,
Car sans combatre ilz languissent en vie,
Et croy (tout seur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honnestement
Que de mourir chez eulx oysivement.
Ne pensez pas, dame où tout bien abonde,
Qu'on puisse veoir plus beaulx hommes au monde:
Car (à vray dire) il semble que Nature
Leur ayt donné corpulence et facture
Ainsi puissante, avec le cueur de mesmes,
Pour conquerir sceptres et dyadesmes
En mer, à pied, sur coursiers ou genetz,
Et ne desplaise à tous nos lansquenetz,
Qui ont le bruyt de tenir aulcun ordre,
Mais à ceulx cy n'a point tant à remordre.
Et qui d'entre eulx l'honnesteté demande,
Voyse orendroit veoir de Mouy la bande
D'adventuriers issus de nobles gens:
Nobles sont ilz, pompeux et diligens,
Car chascun jour au camp soubz leur enseigne
Font exercice, et l'un à l'autre enseigne
A tenir ordre, à manier la picque,
Ou le verdun, sans prendre noise ou picque.
De l'autre part, soubz ses fiers estandars
Meine Boucal mille puissans souldars,
Qui ayment plus debatz et grosses guerres
Qu'un laboureur bonne paix en ses terres;
Et qu'ainsi soit, quand rudement se battent,
Advis leur est proprement qu'ilz s'esbatent.

D'autre costé voyt on le plus souvent
Lorges jecter ses enseignes au vent,
Pour ses pietons faire usiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes ;
Grans hommes sont en ordre triumphans,
Jeunes, hardis, roides comme elephans,
Fort bien armez, corps, testes, bras et gorges :
Aussi dict on : les hallecretz de Lorges.
Puis de Mouy les nobles et gentilz,
Et de Boucal les hommes peu craintifz ;
Brief, Hercules, Montmoreau et Danieres
Ne font pas moins triumpher leurs bannieres,
Si que deça on ne sçauroit trouver
Homme qui n'ayt desir de s'esprouver,
Pour acquerir par haulte œuvre bellique
L'amour du roy, le vostre frere unique :
Et par ainsi, en bataille ou assault,
N'y aura cil qui ne prenne cueur hault,
Car la pluspart si hardiment yra,
Que tout' la reste au choc s'enhardira.
De jour en jour, une campagne verte
Voit on icy de gens toute couverte,
La picque au poing, les trenchantes espées
Ceinctes à droict, chausseures decoupées,
Plumes au vent, et haultz fiffres sonner
Sur gros tabours qui font l'air resonner,
Au son desquelz, d'une fiere façon
Marchent en ordre, et font le limaçon,
Comme en bataille, affin de ne faillir
Quand leur faudra deffendre ou assaillir,
Tousjours crians : « Les ennemys sont nostres ! »
Et en tel poinct sont les six mil apostres
Deliberez soubz l'espée Sainct Pol,
Sans qu'aucun d'eulx se monstre lasche ou mol.
Souventefoys par devant la maison

De Monseigneur viennent à grand' foyson
Donner l'aulbade à coups de hacquebutes,
D'un autre accord qu'espinettes ou flustes.
Après oyt on sur icelle praerie
Par grand' terreur bruyre l'artillerie,
Comme canons doubles et racoursiz,
Chargez de pouldre et gros bouletz massifz,
Faisans tel bruit qu'il semble que la terre
Contre le ciel vueille faire la guerre.
Voyla comment (Dame trèsrenommée)
Triumphamment est conduicte l'armée,
Trop mieulx aymant combatre à dure oultrance
Que retourner sans coup ferir en France.
De Monseigneur, qui escrire en vouldroit,
Plus clair esprit que le mien y fauldroit;
Puis je sens bien ma plume trop ruralle
Pour exalter sa maison liberalle,
Qui à chascun est ouverte et patente.
Son cueur tant bon gentilzhommes contente,
Son bon vouloir gens de guerre entretient,
Sa grand' vertu bonne justice tient,
Et sa justice en guerre la paix faict,
Tant que chascun va disant (en effect) :
« Voycy celluy tant liberal et large,
Qui bien merite avoir royalle charge;
C'est celluy là qui tousjours en ses mains
Tient et tiendra l'amour de tous humains;
Car puis le temps de Cesar dict Auguste,
On n'a point veu prince au monde plus juste! »
Tel est le bruict qui de luy court sans cesse
Entre le peuple et ceulx de la noblesse,
Qui chascun jour honneur faire luy viennent
Dedans sa chambre, où maintz propos se tiennent,
Non pas d'oyseaulx, de chiens ne leurs aboys :
Tous leurs devis, ce sont haches, grosboys,

Lances, harnoys, estandars, gouffanons,
Salpestre, feu, bombardes et canons :
Et semble advis, à les ouyr parler,
Qu'oncques ne fut memoire de baller.
Bien escrirois encores autre chose,
Mais mieulx me vault rendre ma lettre close
En cest endroict : car les Muses entendent
Mon rude style, et du tout me deffendent
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,
Trop long escript ne cause le contraire.
Et pour autant (Princesse cordialle,
Tige partant de la fleur lilialle)
Je vous supply ceste epistre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'estimer (si peu que le dessers)
Tousjours du reng de voz trèshumbles serfz.
Priant celluy qui les ames heurées
Faict triumpher aux maisons syderées
Que son vouloir et souverain plaisir
Soit mettre à fin vostre plus hault desir.

IV. *A ladite Dame, touchant l'armée du Roy en Haynault.*

Icy veoit-on (trèsillustre Princesse) du Roy la triumphante armée, qui, un mercredy (comme sçavez), s'attendant avoir la bataille, par parolles persuadantes à le bien servir esleva le cueur de ses gens à si voluntaire force, qu'alors ilz eussent non seulement combatu, mais fouldroyé le reste du monde pour ce jour : auquel fut veue la hautesse de cueur de maintz chevaliers, qui, par ardant desir, voulurent poulser en la flotte des ennemys, lors qu'en diffamée

fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruynez en la campaigne par impetueux oraige d'artillerie : dont fut attaint le bastard d'Aimery si au vif, que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Après peult on veoir des anciens capitaines la rusée conduite, de leurs gens d'armes la discipline militaire observée, l'ardeur des advanturiers et l'ordre des Suysses, avec le triumphe general de l'armée gallicane, dont la veue seulement a meurtry l'honneur de Haynault, comme le Basilisque premier voyant l'homme mortel. Autre chose (ma souveraine Dame) ne voyons nous qui ne soit lamentable, comme povres femmes desolées errantes (leurs enfans au col) au travers du pays despouillé de verdure par le froid yvernal, qui jà les commence à poindre, puis s'en vont chauffer en leurs villes, villages et chasteaulx mis à feu, combustion et ruine totale, par vengeance reciproque ; voire vengeance si confuse et universelle, que nos ennemys propres font passer pitié devant nos yeux. Et en telle miserable façon ceste impitoyable serpente, la guerre, a obscurcy l'air pur et net, par poudre de terre seche, par salpestre et pouldre artificielle, et par fumée causée de boys mortel ardant en feu (sans eau de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est que les prieres d'entre vous, nobles Princesses, monteront si avant ès chambres célestes, qu'au moyen d'icelles la tressacrée fille de Jesus-Christ, nommée Paix, descendra trop plus luysante que le soleil pour illuminer les regions gallicques. Et lors sera vostre noble sang hors du danger d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'autre part, aux cueurs des jeunes dames et

damoyselles entrera certaine esperance du retour desiré de leurs marys, et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles, comme prelatz en chambres bien nattées. Ainsi, bienheurée Princesse, esperons nous la non assez soudaine venue de Paix, qui toutesfoys peult finalement revenir en despit de guerre cruelle, comme tesmoigne Minfant en sa comédie de Fatalle Destinée, disant :

> Paix engendre prosperité,
> De Prosperité vient Richesse,
> De Richesse Orgueil, Volupté,
> D'Orgueil Contention sans cesse,
> Contention la Guerre adresse,
> La Guerre engendre Povreté,
> La Povreté Humilité,
> D'Humilité revient la Paix,
> Ainsi retournent humains faicts.

Voilà comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse Dame souvent appellée par la nation françoise dedans les Temples divins, chantans : « Seigneur, donne nous Paix. » Laquelle nous vueille de bref envoyer iceluy Seigneur et Redempteur Jesus, qui vous doint heureuse vie transitoire et en fin eternelle.

V. *A la Damoyselle negligente de venir veoir ses amys.*

Ne pense pas, trèsgente damoyselle,
Ne pense pas que l'amour et vray zele
Que te portons jamais finisse et meure
Pour ta trop longue et fascheuse demeure.
Fascheuse est elle, au moins en nos endroits.
Mais ores quand quarante ans te tiendroys

Loing de nos yeulx, si auroit on (pour voir)
Records de toy et dueil de ne te veoir;
Car le long temps ne l'absence loingtaine
Vaincre ne peult l'amour vraye et certaine.
Si t'advisons, nostre amye trèschere,
Que par deçà ne se faict bonne chere
Que de t'avoir on ne face un souhait.
Si l'un s'en rit, si l'autre est à son hait,
Si l'un s'esbat, si l'autre se recrée,
Si tost qu'on tient propos qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaisir nous sautelle,
« Pleust or à Dieu (ce dict on) qu'une telle
Fust or icy. » L'autre dit : « Pleust à Dieu,
Qu'un ange l'eust transportée en ce lieu.
—Mais pleust à Dieu (dit l'autre) qu'Astarot
L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot. »
Voila comment, pour ta fort bonne grace,
Il n'y a cil qui son souhait ne face
D'estre avec toy; et ne povons sçavoir
Pourquoy ne viens tes amys deça veoir:
Le chemin n'est ny fascheux ny crotté;
En moins d'avoir dict un *Obsecro te*
En noz quartiers tu seroys arrivée:
Pourquoy donc es de nous ainsi privée?
Possible n'est que bien t'excuser sceusses.
Brief, nous vouldrions qu'aussi hault voller peus- [ses
Que le hault mont d'Olympe ou Parnasus,
Ou qu'eusses or le cheval Pegasus,
Qui te portast vollant par les provinces;
Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
Par le licol, par queue ou par collet
Le bon cheval du gentil Pacollet;
Ou que ton pied fust aussi legier donques
Que bische ou cerf que le Roy chassa onques;
Ou que de là jusque icy courust eau

Qui devers nous te menast en bateau.
Lors n'aurois tu bonne excuse jamais,
Mais sçauroit on si en oubly tu mets
Les tiens amys; car adonc ne tiendroit
Fors seulement au bon vouloir et droit,
Et à l'Amour, qui aux gens donne soing
De venir veoir les amys au besoing;
Quoy qu'envers toy n'avons paour qu'elle faille,
Mais prions Dieu qu'excuse te deffaille,
Affin qu'Amour, qui onc ne te laissa,
A nos desirs t'amene par deça.

VI. *Des Jartieres blanches* (1522).

De mes couleurs, ma nouvelle alliée,
Estre ne peult vostre jambe liée,
Car couleurs n'ay, et n'en porteray mye
Jusques à tant que j'auray une amye
Qui me taindra le seul blanc que je porte
En ses couleurs de quelque belle sorte.
Pleust or à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
Que vous eussiez vouloir de les me taindre:
C'est qu'il vous pleust pour amy me choisir
D'aussi bon cueur que j'en ay bon desir:
Que dy je, amy? Mais pour humble servant,
Quoy que ne soye un tel bien desservant;
Mais quoy! au fort, par loyaulment servir
Je tascheroye à bien le desservir.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainsi quand ferme je serois,
Pour prendre noir le blanc je laisserois:
Car fermeté c'est le noir par droicture,
Pource que perdre il ne peult sa taincture.

Or porteray le blanc ce temps pendant,
Bonne Fortune en amour attendant ;
Si elle vient, elle sera receue
Par loyaulté dedans mon cœur conceue ;
S'elle ne vient, de ma voulunté franche
Je porteray tousjours livrée blanche.
C'est celle là que j'ayme le plus fort
Pour le present, vous advisant, au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes,
J'ayme encore mieulx dames qui sont brunettes.

VII. *Au Roy* (1518).

En m'esbatant je fais rondeaulx en rithme,
Et en rithmant bien souvent je m'enrime ;
Brief, c'est pitié d'entre nous rithmailleurs,
Car vous trouvez assez de rithme ailleurs,
Et quand vous plaist mieulx que moy rithmassez,
Des biens avez et de la rithme assez :
Mais moy, à tout ma rithme et ma rithmaille,
Je ne soustiens (dont je suis marry) maille.
Or ce me dit (un jour) quelque rithmart :
« Viençà, Marot, treuves tu en rithme art
Qui serve aux gens, toy qui a rithmassé ?
— Ouy vrayement (dy je) Henry Macé ;
Car vois tu bien la personne rithmante
Qui au jardin de son sens la rithme ente,
Si elle n'a des biens en rithmoyant,
Elle prendra plaisir en rithme oyant ;
Et m'est advis, que si je ne rithmoys,
Mon povre corps ne seroit nourry moys
Ne demy jour : car la moindre rithmette
C'est le plaisir où fault que mon rys mette. »
Si vous supply qu'à ce jeune rithmeur

Faciez avoir un jour par sa rithme heur,
Affin qu'on die, en prose ou en rithmant :
« Ce rithmailleur qui s'alloit enrimant,
Tant rithmassa, rithma et rithmonna,
Qu'il a congneu quel bien par rithme on a. »

VIII. *Pour le capitaine Bourgeon, à Monsieur de la Rocque.*

Comme à celluy en qui plus fort j'espere,
Et que je tiens pour pere et plus que pere,
A vous me plains par cest escript leger
Que je ne puis de Paris desloger,
Et si en ay vouloir tel comme il fault ;
Mais quoy ? C'est tout : la reste me deffault,
J'entens cela qui m'est le plus duysant.
Mais que me vault d'aller tant devisant ?
Venons au poinct : vous sçavez, sans reproche,
Que suis boyteux, au moins comme je cloche ;
Mais je ne sçay si vous sçavez comment.
Je n'ay cheval, ne mulle ne jument ;
Parquoy, Monsieur, je le vous fais sçavoir
A celle fin que m'en faciez avoir,
Ou il fauldra (la chose est toute seure)
Que voyse à pied, ou bien que je demeure ;
Car en finer je ne m'attendz d'ailleurs.
Raison pourquoy ? Il n'est plus de bailleurs,
Sinon de ceulx lesquelz dormiroyent bien.
Si vous supply, le trescher Seigneur mien,
Baillez assez, mais ne vueillez dormir.
Quand Desespoir me veult faire gemir,
Voycy comment bien fort de luy me mocque :
O Desespoir, croy que soubz une rocque,
Rocque bien ferme et pleine d'asseurance,

Pour mon secours est cachée esperance :
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle toy arriere.
  Lors Desespoir s'en va saingnant du nez,
Mais ce n'est rien si vous ne l'eschinez :
Car autrement jamais ne cessera
De tourmenter le Bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans raisin devenir,
S'il ne vous plaist de luy vous souvenir.

IX. *Pour le capitaine Raisin, audict seigneur de la Rocque.*

En mon vivant je ne te feis sçavoir
Chose de moy dont tu deusses avoir
Ennuy ou dueil ; mais pour l'heure presente,
Trèscher seigneur, il fault que ton cueur sente,
Par amytié et par ceste escripture,
Un peu d'ennuy de ma male adventure ;
Et m'attens bien qu'en maint lieu où iras
A mes amys ceste epistre liras.
Je ne veulx pas aussi que tu leurs celes :
Mais leur diras : « Amys, j'ay des nouvelles
D'un malheureux que Venus la déesse
A forbany de soulas et liesse. »
Tu diras vray, car maulx me sont venus
Par le vouloir d'impudique Venus,
Laquelle feit tant par mer que par terre
Sonner un jour contre femmes la guerre,
Où trop tost s'est maint chevalier trouvé,
Et maint grand homme à son dam esprouvé ;
Maint bon courtault y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laissa de sa laine ;
Brief, nul ne peult (soit par feu, sang ou mine)

Gaigner prouffit en guerre feminine ;
Car leur ardeur est aspre le possible,
Et leur harnoys hault et bas invincible.
Quant est de moy, jeunesse povre et sotte
Me feit aller en ceste dure flotte,
Fort mal garny de lances et escus.
Semblablement le gentil dieu Bacchus
M'y amena, accompaigné d'andoilles,
De gros jambons, de verres et gargoilles,
Et de bon vin versé en maint flascon ;
Mais je y receuz si grand coup de faulcon,
Qu'il me fallut soudain faire la poulle
Et m'en fuyr (de peur) hors de la foule.
Ainsi navré, je contemple et remire
Où je pourrois trouver souverain myre ;
Et, prenant cueur autre que de malade,
Vins circuyr les limites d'Archade,
La Terre Neufve et la grand' Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie,
Ou un grand Turc me vint au corps saisir,
Et, sans avoir à luy faict desplaisir,
Par plusieurs jours m'a si trèsbien frotté
Le dos, les reins, les bras et le costé,
Qu'il me convint gesir en une couche,
Criant les dents, le cueur, aussi la bouche,
Disant (helas !) : « O Bacchus, puissant dieu,
M'as tu mené exprès en ce hault lieu
Pour veoir à l'œil moy le petit Raisin
Perdre le goust de mon proche cousin ?
Si une foys puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance :
Car je feray une armée legere,
Tant seulement des lances de fougere,
Camp de taverne, et pavois de jambons,
Et bœuf sallé, qu'on trouve en mengeant bons,

Tant que du choc rendray tes flascons vuydes,
Si tu n'y metz grand' ordre et bonnes guydes.
Ainsi j'esleve envers Bacchus mon cueur,
Pour ce qu'il m'a privé de sa liqueur,
Me faisant boire en chambre bien serrée
Fade tisanne avecques eau ferrée,
Dont souvent fais ma grand' soif estancher.
Voyla comment (ô Monseigneur tant cher)
Soubz l'estandart de fortune indignée,
Ma vie fut jadis predestinée.
En fin d'escript bien dire le te vueil,
Pour adoulcir l'aigreur de mon grand dueil ;
Car dueil caché en desplaisant courage
Cause trop plus de douleur et de rage
Que quand il est par parolles hors mis,
Ou declairé par lettre à ses amys.
Tu es des miens le meilleur esprouvé :
Adieu celluy que tel j'ay bien trouvé.

X. *A monsieur Bouchart, docteur en théologie* (1525).

DONNE response à mon present affaire,
Docte Docteur. Qui t'a induict à faire
Emprisonner, depuis six jours en ça,
Un tien amy, qui onc ne t'offensa,
Et vouloir mettre en luy craincte et terreur
D'aigre justice, en disant que l'erreur
Tient de Luther ? Point ne suis lutheriste
Ne zuinglien, et moins anabaptiste :
Je suis de Dieu par son filz Jesuchrist.
Je suis celluy qui ay faict maint escript,
Dont un seul vers on n'en sçauroit extraire
Qui à la Loy divine soit contraire.

Je suis celluy qui prens plaisir et peine
A louer Christ, et sa mere tant pleine
De grace infuse : et pour bien l'esprouver,
On le pourra par mes escriptz trouver.
Brief, celuy suis qui croit, honore et prise
La saincte vraye et catholique Eglise ;
Autre doctrine en moy ne veulx bouter :
Ma Loy est bonne, et si ne fault doubter
Qu'à mon pouvoir ne la prise et exaulce,
Veu qu'un payen prise la sienne faulse.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
Que quiers tu donc? As tu aucune picque
Encontre moy? Ou si tu prens saveur
A me trister dessoubz autruy faveur?
Je croy que non, mais quelque faulx entendre
T'a faict sur moy telle rigueur estendre.
Donques, refrains de ton courage l'ire ;
Que pléust à Dieu qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps de franchise interdict :
Le cueur verrois autre qu'on ne t'a dict.
A tant me tais, cher seigneur nostre maistre,
Te suppliant à ce coup amy m'estre.
Et si pour moy à raison tu n'es mis,
Fais quelque chose au moins pour mes amys,
En me rendant par une horsboutée
La liberté laquelle m'as ostée.

XI. *A son amy Lyon* (1525).

Je ne t'escry de l'amour vaine et folie ;
Tu voys assez s'elle sert ou affolle ;
Je ne t'escry ne d'armes ne de guerre :
Tu voys qui peult bien ou mal y acquerre ;
Je ne t'escry de fortune puissante :
Tu voys assez s'elle est ferme ou glissante ;

Je ne t'escry d'abus trop abusant :
Tu en sçais prou et si n'en vas usant ;
Je ne t'escry de Dieu ne sa puissance :
C'est à luy seul t'en donner congnoissance ;
Je ne t'escry des dames de Paris :
Tu en sçais plus que leurs propres marys ;
Je ne t'escry qui est rude ou affable,
Mais je te veulx dire une belle fable,
C'est à sçavoir, du lyon et du rat.
Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une foys que le rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard et la chair toute crue ;
Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)
Trouva moyen et maniere et matiere,
D'ongles et dens, de rompre la ratiere,
Dont maistre rat eschappe vistement,
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand' beste,
Jurant le Dieu des souris et des ratz
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le lyon pour chercher sa pasture
Saillit dehors sa caverne et son siege,
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,
Mais despita chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le lyon secourable,
Auquel a dict : « Tais toy, lyon lié,

Par moy seras maintenant deslyé :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as ;
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement ;
Or secouru seras rateusement. »
  Lors le lyon ses deux grans yeulx vestit,
Et vers le rat les tourna un petit
En luy disant : « O povre vermyniere,
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste etroicte voye ;
Va te cacher, que le chat ne te voye.
—Sire lyon (dit le filz de souris),
De ton propos (certes) je me soubzris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus trenchans qu'une scye ;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
Bien coupperont la corde qui te touche
De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »
  Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est qu'il y songea
Assez long temps ; mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir (en effect)
Ne se perd point quelque part où soit faict. »
Voyla le compte en termes rithmassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'un million.
  Or viens me veoir pour faire le lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude,
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand lyon, ce qu'il ne vueille faire.

XII. *Aux dames de Paris, excuses d'avoir faict aucuns adieux* (1529).

SUSCRIPTION.

Clement Marot aux gentilz veaulx
Qui ont faict les Adieux nouveaulx.

SATYRIQUES trop envieux
Escrivans de plume lezarde,
Vous avez faict de beaux Adieux :
Le feu sainct Antoine les arde !
Puis vostre langue se hazarde
De semer que je les ay faictz ;
Ainsi le coupable se garde,
Et l'innocent porte le faix.
  Si mentez vous bien par la gorge :
Sur dames ne suis animé,
Et ne sortit onc de ma gorge
Un ouvrage si mal lymé ;
Et ne sera mien estimé
Par ceulx qui congnoissent ma veine :
Brief, il est un peu mal rithmé,
Mais la raison en est bien vaine.
  Et en cela plus sotz que fins
Vous vous monstrez appertement ;
Car pour bien venir à voz fins,
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui hayne m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.
  Mais un chascun juger peult bien
Que parler ne vouldrois des femmes
Qui ne m'ont offensé en rien

Et qui n'eurent jamais diffames.
Et puis vous y meslez les dames,
Qui sçaivent que suis leur servant;
C'est trèsmal entendu voz games
Pour mettre voz chantz en avant.
Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes damoyselles,
Et quand d'elles vouldroys rien dire,
Je ne feroys point faulx libelles :
Plustost leurs louenges trèsbelles
Diroys en mon petit sçavoir,
Pour aquerir la grace d'elles,
Que chascun mect peine d'avoir.
Dames où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trèscher,
A moy ne vous en vueillez prendre :
Oncques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux meschans et sotz blasonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher
Sinon en touchant voz honneurs.
De tigne espesse de six doits,
D'un œil hors du chef arraché,
De membres aussi secz que boys,
D'un nez de fins clous attaché,
De tout cela soit entaché
Qui telz beaulx Adieux a faict naistre :
Quand il sera ainsi merché
Il sera aysé à congnoistre.

XIII. *Aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre les precedentes excuses en payement* (1529).

Puis qu'au partir de Paris ce grand lieu
On vous a dict trop rudement adieu,

Dire vous veulx, maulgré chascun langard,
A l'arriver doulcement Dieu vous gard. [pines.
 Dieu vous gard donc, mes Dames tant pou-
Qui vous faict mal ? Trouvez vous des espines
En ces Adieux ? Ces beaux rethoriqueurs
Ont ilz au vif touché voz petis cueurs ?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en son enfer ;
Car ce n'est point jeu de petis enfans,
D'ainsi toucher voz honneurs triumphans.
 Or, puis qu'advient que ce mal vous avez,
Guerissez vous, si guerir vous savez ;
Quant est de moy, je ne sçay medecine,
Emplastre, unguent, ny herbe ne racine
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal, qui veult continuer ;
Mais je sçay bien comme il ne croistra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant seulement fault que plus ne croyez,
Qu'il vient de moy ; car certaines soyez
Que si ma plume endroit vous se courrousse,
Il n'y aura blanche, noire ny rousse
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,
Et qui au doigt et à l'œil ne congnoisse
Combien mieulx picque un poëte de roy
Que les rithmeurs qui ont faict le desroy.
Non que ce soit de picquer ma coustume.
Mais il n'est boys si vert qui ne s'allume,
Tant plus me suis par escript excusé,
Tant plus m'avez de parolle accusé,
Usant en moy de menasses follettes ;
Puis, quand sentez voz puissances foyblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant : « Faictes m'en la vengeance. »
 O foyble gent, qui ne se peult (en somme)

D'homme venger sinon par secours d'homme!
Bon est l'ouvrier qui ne feit pas egale
Vostre puissance à la volunté male,
Puis qu'en tout cas et en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.
Ces motz ne vont jusques aux vertueuses;
Mais dictes moy, vous autres bien fascheuses :
Quand des Adieux j'eusse avoué l'affaire
Sans m'excuser, qu'eussiez vous sceu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux
Que le drappier au berger douloureux.
Si n'est il loup, louve ne louveton,
Tigre, n'aspic, ne serpent ne luthon,
Qui jamais eust sur moy la dent boutée,
Si mon excuse il eust bien escoutée.
Avez vous donc les cueurs moins damoyseaux
Qu'aspicz ne loups, et telz gentilz oyseaulx?
Je croy que non : par tout avez louenges
D'humble parler et de visages d'anges,
Et de ma part me semblent voz façons
Sucre en doulceur, et en froideur glaçons.
Si trompé suis, je dy que la couleuvre
En voz jardins soubz doulces fleurs se cueuvre.
Certes je croy que vous cuydez sans faincte
Que j'ay basty mes excuses par crainte,
Bien peu s'en fault que ne dye en mes vers
Propos de vous qui monstre le revers.
Ma muse ardante autre chose ne quiert,
L'encre le veult, ma plume m'en requiert,
Et je leur dy que rien de vous ne sçay :
Mais Dieu vous gard que j'en face l'essay.
N'ay je passé ma jeunesse abusée
Autour de vous, laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu (peult estre en pire aussi)?
Rien ne diray, n'ayez aucun soucy,

Et si en sçay bien, je l'ose assurer,
Pour faire rire et pour faire pleurer.
Mais que vauldroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier ? Mores, Turcz et Medoys
Sçavent voz cas ; la terre n'est semée
Sinon du grain de vostre renommée.
Brief, pour escrire y a bien d'autres choses
Dedans Paris trop longuement encloses.
Tant de broillis qu'en justice on tolere,
Je l'escrirois, mais je crains la cholere ;
L'oysiveté des prebstres et cagotz.
Je la dirois, mais garde les fagotz !
Et des abuz dont l'Eglise est fourrée,
J'en parlerois, mais gare la bourrée !
De tout cela et de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendroit d'escrire le desir.
  Je blasmeroys Guerre, qui faict gesir
Journellement par terre en grand' oultrance
Les vieulx souldars, et les jeunes, de France.
  Ou empliroys la mienne blanche charte
Du bien de Paix, la priant qu'elle parte
Du hault du ciel pour venir visiter
Princes chrestiens, et entre eulx habiter.
  Ou diroys loz meritoire de ceulx
Qui bien servans n'ont esprit paresseux
A la chercher, tachans (comme loyaulx)
Tirer deça les deux enfans royaulx.
  Ou parleroys (usant de plus hault style)
De maint conflict cruel, dur et hostile,
Où l'on a veu charger, et presses fendre,
Nostre bon roy, pour vous autres deffendre,
Ce temps pendant que preniez voz delictz
(Sans nul danger) en voz chambres et lictz.
  Ou compteroys de luy maint grand orage

De grand fortune, et son plus grand courage,
Qui soubz le faix n'a esté veu ployer.
Voyla les poinctz où vouldrois m'employer,
Sans m'amuser à rithmer voz Adieux ;
Et faictes moy mines de groing et d'yeulx
Tant que vouldrez : oncques ne prins visée
Pour vous lascher un seul traict de risée,
Et m'en croyez ; mais les langues qui sonnent
Comme un cliquet tousjours le bruyt me donnent
De tous escripts, tant soient lourdement faicts :
Ainsi soutiens des asnes tout le faix.
Or estes vous dedans Paris six femmes
Qui un escript tout farcy de diffames
M'avez transmis, et quand aucun se boute
A l'escouter, luy semble qu'il escoute
En plein marché six ordes harangeres
Jecter le feu de leurs langues legeres
Contre quelc'un : « Va, vilain farcereau,
Marault, belistre, yvrongne, maquereau, »
Comme une pie en cage injurieuse.
En vostre epistre aussi tant furieuse
M'avez reprins que je veulx faire bragues
Dessus l'amour sans chaines et sans bagues :
Ha (dy je lors) il fault que chascun croye
Qu'à tout oyseau il souvient de sa proye.
Voz grans faulcons, qui furent faulconneaux,
Vollent tousjours pour chaines et anneaux.
Puis vous touchez et les mortz et les vifz.
Respondez moy : Pourquoy en voz devis
Blasmez vous tant feu mon pere honnoré,
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au livre dict des Dames l'Advocate ?
J'estimerois la recompense ingrate
Si pour vous six eust travaillé sa teste ;
Mais il parla de toute femme honneste.

Non que sur vous je treuve que redire,
Ainçoys chascun vous doit nommer, et dire
Avant la mort les six canonisées,
Ou (pour le moins) les six chanoinisées.
Quant au resveur qui pour telz vieux registres
Print tant de peine à faire des Epistres
Encontre moy, pour tous les menuz droicts
De son labeur, seulement je vouldroys
Qu'il eust couvert de vous six la plus saine :
Il auroit beau se laver d'eau de Seine
Après le coup. Ha ! le vil blasonneur !
C'est luy qui feit sur les dames d'honneur
Tous les Adieux, et vous six l'en priastes,
Puis dessus moy le grand haro criastes,
Sachans de vray que pour vous seulement
On n'eust crié dessus moy nullement.
Et de bon heur prinstes un secretaire
Propre pour vous. Onques ne se sceut taire
De composer en injure et meschance :
Je le congnoys. Or prenons autre chance.
Je suis d'advis que veniez appoinctant :
Quant au courroux, en moy n'en a point tant
Que pour le bien de vous six je ne veille ;
Et qu'ainsi soit, en amy vous conseille
Que desormais vostre bec teniez coy ;
Car vostre honneur ressemble un ne sçay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il sent bon, et tant plus est puant.
Et quand orrez ces miens presens alarmes,
Ayez bon cueur, et contenez vos larmes
Que vous avez pour les Adieux rendues.
Las ! mieulx vauldroit les avoir espandues
Dessus les piedz de Christ, les essuyans
De voz cheveulx, et voz pechez fuyans,
Par repentance, avecques Magdalaine.

Qu'attendez vous? Quand on est hors d'alaine,
La force fault. Quand vous serez hors d'aage,
Et que voz nerfz sembleront un cordage,
Plus de voz yeulx larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur seiches vous demourrez;
Et quand voz yeulx pourroient pleurer encores,
Où prendrez vous les cheveulx qu'avez ores,
Pour essuyer les piedz du Roy des cieulx?
Croyez qu'à tel mystere precieux
Ne serez lors du bon ange appellées,
Pource que trop serez vieilles pellées :
Desja vous prend icelle maladie.
Vous voulez faire, et ne voulez qu'on die.
Cessez, cessez toutes occasions,
Si prendront fin toutes derisions;
C'est le droict poinct pour clorre les passages
Aux mal disans. Et vous autres bien sages,
Qui des Adieux ne feustes point touchées,
Et vous aussi, que l'on y a couchées
Et qui pourtant conte n'en feistes mye,
Nulle de vous ne me soit ennemye,
Je vous supply, pour telles bourgeoisettes,
Qui vont cherchant des noises pour noisettes.
On voit assez que vous estes entieres,
De n'avoir prins à cueur telles matieres.
Aussi n'est il blason, tant soit infame,
Qui sceust changer le bruyt d'honneste femme;
Et n'est blason, tant soit plein de louenge
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire une columbe est noire,
Un corbeau blanc : pour l'avoir dit fault croire
Que la columbe en rien ne noircira,
Et le corbeau de rien ne blanchira.
Certainement, les vertuz qui s'espendent
Dessus voz cueurs si fort vostre me rendent,

Que pour l'amour de vous n'eusse jamais
Contre elles faict ceste presente ; mais
Tant m'ont pressé d'escrire, et me contraingnent
Qu'il semble au vray que plaisir elles preignent
En mes propos ; et ont bien ce credict,
Que si je n'ay assez à leur gré dict,
Je leur feray un livre de leurs gestes,
Intitulé : Les six vieilles Digestes.
Et si n'auray de matiere default :
J'en ay encor plus qu'il ne leur en fault.
Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
Car au propos où elles m'ont ancré
Veulx mettre fin, et avant que l'y mettre,
Vostre Clement vous prie en ceste lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient desormais d'autour de vous ostées,
Ne plus ne moins qu'on oste maulvaise herbe
D'avec l'espy dont on faict bonne gerbe ;
Vous advisant que trop plus sont nuysantes
A voz honneurs que les rithmes cuysantes
Des sotz Adieux ; et toutesfoys, affin
Que mon escript ne les fasche à la fin,
Je leur voys dire un adieu sans rancune.
Adieu les six qui n'en valez pas une ;
Adieu les six qui en valez bien cent.
Qui ne vous veoit, de bien loing on vous sent.

XIV. *A la Royne Eleonor, à son arrivée d'Espaigne avec Messieurs les Enfans* (1530).

Puis que les champs, les montz et les vallées,
Les fleuves doulx et les undes sallées
Te font honneur à la venue tienne,
Princesse illustre et Royne treschrestienne :

Puis que clerons et bombardes tonnantes,
Chantres, oyseaulx, de leurs voix resonnantes,
Tous à l'envy maintenant te saluent,
Feray je mal si de ma plume fluent
Vers mesurez pour saluer aussi
Ta grand' haulteur, qui rompt nostre soucy?
Certes, le son de ma lettre n'a garde
D'estre si dur comme d'une bombarde,
Et si n'est point mortel en terre comme
Voix de clairons, ou d'oyselet, ou d'homme;
Parquoy je croy que de toy sera pris
Autant à gré. Donques, Perle de prix,
Par qui nous est tant de joye advenue,
Tu sois la bien (et mieulx que bien) venue.
Pourquoy as faict si longue demourée?
Certainement, ta venue honnorée
De tarder tant tous languir nous faisoit;
Mais bien sçavons que trop t'en desplaisoit.
N'est ce pas toy qui du Roy fut esprinse
Sans l'avoir veu, mesmes après sa prinse,
Où tellement aux armes laboura
Que, le corps pris, l'honneur luy demoura.
N'est ce pas toy qui sentis plus fort croistre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre
Et veoir son port, forme, sens et beauté,
Qui ne sent rien que toute royauté?
N'est ce pas toy qui songeoys nuyct et jour
A le remettre en son privé sejour,
Et qui depuis, en prison si amere,
A ses enfans feis office de mere,
Jusque à donner à ton cher frere Auguste
Doubte de toy, voyre doubte trèsjuste;
Car je croy bien, si eusses eu l'usage
Des artz subtilz de Medée la sage,
Qu'en blancs vieillards tu eusses transformez

Ces jeunes corps tant beaulx et bien formez,
Pour les mener secrettement en France,
Et puis rendu leur eusses leur enfance.
Or (Dieu mercy) amenez les as tu
Sans nygromance ou magique vertu,
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desja destinée t'avoit
Femme du Roy, duquel et jours et nuyctz
Tu as porté la moytié des ennuiz ;
Dont raison veult, et le droict d'amytié,
Que maintenant reçoyves la moytié
De sa grand' joye, et du regne puissant,
Et de l'amour du peuple obéissant.
O Royne, donc, de tes subjectz loyaulx
Vien recevoir les haultz honneurs royaulx.
Veoir te convient ton royaume plus loing :
Tu n'en as veu encor qu'un petit coing.
Tu n'as rien veu que la Doue et Gironde ;
Bien tost verras la Cherante profonde,
Loyre au long cours, Seine au port fructueux,
Sone qui dort, le Rosne impetueux,
Aussi la Somme, et force autres rivieres,
Qui ont les bortz de fortes villes fieres,
Dont la plus grande est Paris sans pareille.
Là et ailleurs desja on t'appareille
Mystéres, jeux, beaux paremens de rues,
Sur le pavé fleurs espesses et drues,
Par les quantons theatres, colisées.
Bref, s'on pouvoit faire Champs Elisées,
On les feroit pour mieulx te recevoir.
Mais que veult l'on encor te faire veoir ?
Pourroit on bien augmenter tes plaisirs ?
N'as tu pas veu le grand de tes desirs,
Ton cher espoux, nostre souverain Roy ?
Si as trèsbien : mais encores je croy

Qu'en gré prendras et verras voulentiers
Les appareilz du peuple en maints quartiers ;
Et, qui plus est, en cela regardant,
Tu congnoistras le zele trèsardant
Qu'en toy on a ; ce que je te supplie
Congnoistre en moy, Royne trèsaccomplie ;
Car Apollo, ne Clyo ne Mercure
Ne m'ont donné secours, ne soing ne cure
En cest escript. Le zele que je dy
L'a du tout faict, et m'a rendu hardy
A te l'offrir tel que tu le vois estre.
Puis ton espoux est mon Roy et mon maistre :
Doncques tu es ma Royne et ma maistresse :
Voyla pourquoy mes escriptz je t'adresse.

XV. *A Monseigneur de Lorraine, luy presentant le premier livre translaté de la Metamorphose.* (1530.)

S'IL y a rien, Prince de hault pouvoir,
Qui par deça face mal son devoir
De recevoir ta haultesse honorée,
Ce ne sera que ma plume essorée,
Qui entreprend de te donner salut,
Et pour ce faire onc assez ne valut,
Ains trop est lourde, et de style trop mince,
Pour s'adresser à tant excellent prince.
Ce néantmoins, sçachant que tu as pris
Par maintefoys plaisir en mes escriptz,
J'ayme trop mieulx t'escrire lourdement
Que de me taire à ton advenement ;
Car j'ay espoir que la volunté tienne
Congnoistra bien en cest escript la mienne,
Qui est, et fut et sera de sçavoir
Faire aucun cas où tu puisses avoir

Quelque plaisir. Premier donc je salue
Treshumblement ta haultesse et value;
Puis à celuy qui est Prince des Anges
Rends de bon cueur immortelles louanges
De l'heureux poinct de ta noble venue,
Qui est le temps de la paix advenue,
Par qui tu voys les deux enfans de France
Hors des lyens de captive souffrance.
  Graces aussi luy fault rendre des pertes:
Vray est que trop sont lourdes, et apertes
A un chascun; mesme ta Majesté
Participante aux malheurs a esté,
En y perdant soubz la fleur de jeunesse
Deux freres pleins d'honneur, sens et prouesse.
Qui est celuy (si bien le congnoissoit)
Qu'en y pensant plein de douleur ne soyt?
Si convient il en douleur et ennuy
Nostre vouloir conformer à celuy
Du Toutpuissant : autrement on resiste
A sa bonté. Ce propos dur et triste
En cest endroict rompray pour le present,
Et te supply prendre en gré le present
Que je te fais de ce translaté livre,
Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
Pour ce que point le sens n'en est yssu
De mon cerveau, ains a esté tyssu
Subtilement par la muse d'Ovide:
Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
Pour t'en faire offre! Or, si ce peu t'agrée,
Heureux seray que ton cueur s'y recrée
Ce temps pendant qu'en France tu sejournes,
Et attendant qu'en ta duché retournes,
Duché puissante et duché souveraine,
Duché de biens et de paix toute pleine,
Duché de qui par tout le nom s'estend,

Là où ton peuple à ceste heure t'attend,
Aussi fasché de ta loingtaine absence
Que toy joyeux de la noble presence
De nostre Roy, de ses enfans aymez,
Et des trèshaults princes tant renommez,
Entre lesquelz de tes freres la reste
Tu voys fleurir en honneur manifeste,
Cheriz du Roy et du peuple honorez.
  Or à ces deux que mort a devorez
Dieu doint repos; et aux troys qui demeurent,
Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

XVI. *A Monseigneur le Grand Maistre de Montmorency, luy envoyant un petit recueil de ses œuvres, avec recommandation du porteur.* (1530.)

En attendant le moyen et pouvoir
Qu'honnestement je me puisse mouvoir
De ce pays, il m'est pris le courage
De mettre à part reposer un ouvrage
Qui pour le Roy sera tost mis à fin;
Puis ay choysi une autre plume, affin
De vous escrire en rithme la presente,
De par laquelle orendroit vous presente
Salut trèshumble, et un livre petit,
Ou j'ay espoir que prendrez appetit;
Car longtemps a qu'il vous a pleu me dire
Et commander que vous le feisse escrire.
  C'est un amas de choses espandues,
Qui (quant à moy) estoyent si bien perdues
Que mon esprit n'eut onc à les ouvrer
Si grand labeur comme à les recouvrer;
Mais, comme ardant à faire vostre vueil,

J'ay tant cherché, qu'en ay fait un recueil,
Et un jardin garny de fleurs diverses,
De couleur jaulne, et de rouges et perses;
Vray est qu'il est sans arbre ne grand fruict:
Ce néantmoins je ne vous l'ay construict
Des pires fleurs qui de moy sont sorties.
Il est bien vray qu'il y a des orties:
Mais ce ne sont que celles qui picquerent
Les musequins qui de moy se mocquerent.
  Vostre esprit noble en ce petit verger
Aucunesfoys se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Auquel tousjours soingneusement s'applique.
  Donc (Monseigneur) plus que trèshumble-
Je vous supply de cordiallement [ment
Le recevoir, et du porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celluy
Petit tailleur entre tous les tailleurs,
Dont à Bourdeaulx, à Coignac et ailleurs
Je vous parlay par escript et de bouche.
Enrichy n'est : il se leve et se couche,
Soir et matin, aussi mal fortuné
Que quand pour luy fustes importuné.
  Jadis servit la haulte seigneurie
De la feu Royne en sa noble escuyrie;
Mais son estat dessoubz la dure lame
Fut enterré avec la bonne Dame.
Or ne peut plus revivre sa maistresse;
Quant à l'estat, maulgré la mort traistresse
Vous le povez refaire aussi vivant
Et aussi beau qu'il estoit par avant.
Las! (Monseigneur) faictes ce beau miracle,
Il est aisé. Et si par quelque obstacle
Ne peult r'avoir son estat de tailleur,
Il ne le fault que tromper d'un meilleur.

Si vous haulsez son estat et son bien,
Il le prendra : car je le congnois bien.
Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
Je vous supply comme aux autres luy faire :
Et s'il n'en a (autant comme eulx) besoing,
Je suis content qu'on n'en prenne le soing.
Priant celuy lequel vous a faict naistre
Que cent bons ans vous maintienne Grand Mais-
Ou qu'il vous monte en plus digne degré, [tre,
Affin que plus luy en sçachez de gré.

XVII. *Pour Pierre Vuyart, à madame de Lorraine* (1530).

Je ne l'ay plus, liberalle Princesse,
Je ne l'ay plus : par mort il a prins cesse,
Le bon cheval que j'euz de vostre grace.
N'en sçauroit on recouvrer de la race ?
Certainement, tandis que je l'avoye,
Je ne trouvoys rien nuysant en la voye.
En le menant par boys et par taillis,
Mes yeulx n'estoient de branches assaillis.
En luy faisant gravir roc ou montaigne,
Autant m'estoit que troter en campaigne.
Autant m'estoit torrents et grandes eaux
Passer sur luy, comme petits ruysseaux ;
Car il sembloit que les pierres s'ostassent
De tous les lieux où ses piedz se boutassent.
Que diray plus ? onc voyage ne feit
Avecques moy dont il ne vint profit ;
Mais maintenant toutes choses me grevent :
Branches au boys les yeulx quasi me crevent ;
Car le cheval que je pourmaine et meine
Est malheureux, et brunche en pleine plaine ;

Petis ruysseaulx grans rivieres luy semblent ;
Pierres, cailloux, en son chemin s'assemblent,
Et ne me donne en voyages bon heur.
  O Dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bon heur secret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret ?
Il ne vint point de cheval ne de selle :
J'ay ceste foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en suis desmonté ;
La mort l'a pris, la mort l'a surmonté ;
Mais c'est tout un : vostre bonté naïfve
Morte n'est pas, ainçoys est si tresvive,
Qu'elle pourroit, non le resusciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.
  S'il advient donc que par la bonté vostre
Monseigneur face un de ses chevaulx nostre,
Trèshumblement le supply qu'il luy plaise
Ne me monter doulcement et à l'aise :.
Je ne veulx point de ces doulcetz chevaulx
Tant que pourray endurer les travaulx ;
Je ne veulx point de mule ne mulet
Tant que je soys vieillard blanc comme laict ;
Je ne veulx point de blanche hacquenée
Tant que je soys damoyselle attournée.
  Que veulx je donc ? un courtault furieux,
Un courtault brave, un courtault glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le piqueray, et glorieusement.
  Conclusion : si vous me voulez croire,
D'homme et cheval ce ne sera que gloire.

XVIII. *Epistre qu'il perdit à la condemnade contre les couleurs d'une damoyselle.*

Je l'ay perdue : il faut que je m'acquitte
En la payant ; au fort, me voilà quitte.
Prenez la donc, l'Epistre que sçavez,
Et si dedans peu d'eloquence avez,
Si elle est sotte, ou aspre ou à reprendre,
Au composeur ne vous en vueillez prendre ;
Prenez vous en aux fascheuses qui prindrent
Vostre party, et qui lors entreprindrent
De haultement leurs caquetz redoubler
Durant le jeu, affin de me troubler ;
Prenez vous en à ceulx qui me trompoyent,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoyent ;
Prenez vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faulx tesmoings ;
Prenez vous en à vous mesmes aussi,
Qui bien vouliez qu'ilz feissent tous ainsi.
  Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
Vous eussiez eu une epistre fort brave,
Qui eust parlé des dieux et des deesses,
Et des neuf cieulx où sont toutes liesses.
Sur ces neuf cieulx je vous eusse eslevée,
Et eusse faict une grande levée
De rethorique, et non de bouclier :
Puis eusse dict comment on oyt crier
Au fons d'Enfer, plein de peines et pleurs,
Ceulx qui au jeu furent jadis trompeurs.
Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
J'eusse descript tout le logis d'Enfer,
Là où iront (si brief ne se reduysent)
Les vrays trompeurs qui ce monde seduysent.

Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal ayse,
Excusez moy si l'Epistre est maulvaise,
Vous asseurant, si l'eussiez bien gaignée,
Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnée ;
Mais tout ainsi que vous avez gaigné,
Par mon serment, ainsi j'ay besongné ;
Non qu'à regret ainsi faicte je l'aye,
Ne qu'à regret aussi je vous la paye :
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent (sans plus) de ce que les couleurs
N'ay sceu gaigner d'une tant belle dame,
A qui Dieu doint repos de corps et d'ame.

XIX. *A une jeune dame, laquelle un vieillard marié vouloit espouser et decevoir.*

NON pour vouloir de rien vous enquerir,
Non pour plus fort vostre grace acquerir,
Non pour distraire aucune vostre emprinse,
J'ay le papier, l'encre et la plume prinse,
Et devers vous ce mien escript transmis ;
Mais, pour autant qu'il affiert aux amys
Et serviteurs jamais ne celer rien
A leurs aymez, soit de mal ou de bien,
J'ay bien voulu vous escrire (ma Dame)
Chose qui n'est en congnoissance d'ame
Fors que de moy, et de vous n'est point sceue,
Parquoy pourriez en fin estre deceue;
Et je ne veulx vous laisser decevoir
Tant que mon œil pourra l'appercevoir.
Or est ainsi, que me trouvant au lieu
Où j'esperoys vous pouvoir dire adieu,
Triste devins sçachant vostre haultesse
Desja partie. Et adonques l'hostesse

Me va monstrer lettres de vostre main,
Là où teniez propos doulx et humain
A un vieillard à qui vous les transmistes.
Lors à mon cueur soudainement vous mistes
Deux pensemens, voyant vostre jeune aage
Favoriser un si vieil personnage.

Mon pensement premier au cueur me dit
Que par Amour il n'a vers vous credict ;
Car je sçay bien que Venus, jeune et coincte,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accoincte.

Mon pensement second me feit comprendre
Que pour espoux le pourriez vouloir prendre ;
Et ne veulx pas de ce vous divertir,
Mais je veulx bien au vray vous advertir
Que (long temps a) il fut mis soubz le jou
De mariage au bas pays d'Anjou,
Et est encor ; si voulez (toutesfoys)
Il s'y mettra pour la seconde foys,
Combien pourtant que bien foible me semble
Pour labourer à deux terres ensemble.

Donc, si voulez vostre blonde jeunesse
Joindre et lier à sa grise vieillesse,
Il sera bon vous enquerir avant
Si j'ay parlé du cas comme sçavant
En ceste epistre assez mal composée,
Vous suppliant l'avoir pour excusée
Si elle n'est en termes elegans ;
Et recevoir vueillez aussi les gants
Que de bon cueur vous transmetz pour l'estraine
De l'an present. La chose est bien certaine,
Que voz deux mains, tant blanches de nature,
Meritent bien plus digne couverture :
Mais s'ilz ne sont à voz mains comparez,
Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.

Ainsi rendray mon propos accomply

En cest endroict. Et avant vous supply,
Si rencontrez rien dur en cest epistre,
De l'oublier et n'en tenir registre :
Car bien à tard vouldroit l'homme desplaire
(S'il n'est trop fainct) qui met peine à complaire.

XX. *A celuy qui l'injuria par escript, et ne s'osa nommer.*

Quiconques soys, tant soys tu brave,
Qui ton orde et puante bave
Contre moy as esté crachant,
Tu es sot, craintif et meschant.
Ta sottise on voyt bien parfaicte
En l'epistre que tu as faicte
Sans art et sans aucun sçavoir ;
Toutesfoys tu cuydes avoir
Chanté en rossignol ramage ;
Mais un corbeau de noir plumage
Ou un grand asne d'Arcadie
Feroit plus doulce melodie.
Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains qu'envers toy je m'allume ;
Tu crains la fureur de ma plume :
Pourquoy crains tu ? Il fault bien dire
Qu'en toy y a fort à redire ;
Car il est certain, si tu fusses
Homme de bien, et que tu n'eusses
Quelque marque ou maulvais renom,
Tu ne craindroys dire ton nom.
Quant est de la meschanceté,
Elle vient de grand' lascheté,
D'injurier celuy qui onques
Ne te feit offense quelconques.

Et quand je t'auroys faict offense,
Es tu de si peu de deffense,
Si couard et si babouyn,
De n'oser parler que de loing ?
L'epistre venue de moy,
Pour femme qui vault mieulx que toy,
N'est autre cas qu'une risée
Où personne n'est desprisée ;
Mais toy, lourdault mal entendu,
En ta response m'as rendu
Pour une risée une injure.
Si je te congnoissoys (j'en jure),
Tu sentiroys si mes lardons
Ressemblent roses ou chardons.

XXI. *Pour un gentil homme de la court, escrivant aux dames de Chasteaudun.*

D'un cueur entier, dames de grand' value,
Par cest escript vostre amy vous salue,
Bien loing de vous, et grandement se deult
Que de plus près saluer ne vous peult.
Car le record de voz grandes beautez,
Le souvenir des doulces privautez
Qui sont en vous soubz honneste recueil,
Cent foys le jour font souhaitter mon œil
A vous reveoir : mais la grand' servitude
De ceste court où est nostre habitude
M'oste souvent par force le plaisir
Dessus lequel s'assied tout mon desir ;
Et m'esbahy que, veu vostre amytié,
N'avez souvent de nous plus grand' pitié,
En nous voyant pour noz princes et maistres
Aller, venir, parmy ces boys champaistres,

Puis s'arrester en villages et bourgs
Dont le meilleur ne vault pas voz faulxbourgs.
Et là Dieu sçait si en maisons bourgeoises
Sommes logez : ces grosses villageoises
Là nous trouvons : les unes sont vacheres
En gros estat, et les autres porcheres,
Qui nous diront (s'il nous ennuye ou fasche)
Quelque propos de leurs pays de vache. [sent,
  Lors ces propos, qui mes maulx point n'appai-
Me font penser aux vostres qui me plaisent,
Disant en moy : «Doulce Vierge honorée,
Ferons nous cy la longue demourée ?
Prendrons nous point bien tost le droict sentier
De Chasteaudun ? » Là gist mon cueur entier,
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose
Qui au dedans de voz murs est enclose.
  Ainsi me plains ; et si tost qu'on depart,
Il m'est advis qu'on tire celle part.
Dont suis deceu ; car (peult estre) ce jour
Prendront d'assault quelque rural sejour,
Où les plus grans logeront en greniers
De toutes pars percez comme paniers.
Encor posé que fussions arrestez
Dedans Paris, et tousjours bien traictez,
Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
Comme en chevaulx courir en pleines lices,
Chasser au boys, voller aux grans praeries,
Ouyr des chiens les abboys et brayries,
Et autre maint beau passetemps honneste,
Si me vient il tousjours en cueur ou teste
Un grand regret de vous perdre de veue,
Et un desir de prochaine reveue :
Car le plaisir que je prens à vous veoir
Passe tous ceulx que je pourroye avoir ;
Et si n'estoit espoir de bref retour,

Ennuy pourroit me faire un maulvais tour,
Se transmuant en pire maladie.
Vous advisant (puis qu'il fault que le dye)
Que me devez d'amour grand' recompense,
Car il n'est jour qu'en vous autres ne pense,
Et ne se passe une nuyct qu'un beau songe
De vous ne face. Encores (sans mensonge)
L'autre nuictée en dormant fuz ravy,
Et me sembla que toutes je vous vy
Dessus un pré faire cent beaux esbas,
En cotte simple, et les robbes à bas.
Les unes vey qui dansoyent soubz les sons
Du tabourin ; les autres aux chansons ;
L'autre, en après, qui estoit la plus forte,
Prent sa compaigne et par terre la porte,
Puis de sa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en fesser dessus la cuysse gauche ;
L'autre, qui veit sa compaigne oultrager,
Laissa la danse, et la vint revenger.
De l'autre part, celles qui se lasserent,
En leur séant sur le pré s'amasserent,
Et dirent là une gränd' letanie
De plaisans motz, et jeu sans villanie.
Que diray plus ? L'autre un banquet de creme
Faisoit porter, pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceulx qui devoyent banqueter.
Lors me sembla que ne sceuz m'arrester
Que devers vous ne courusse en ceste estre ;
Mais sur ce poinct voycy une fenestre
De mon logis, qui, tombant, feit tel bruict,
Que, m'esveillant, mon plaisir a destruict.
Ha ! (dy je lors) fenestre malheureuse,
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse.
J'allois baiser leur bouche doulce et tendre
L'une après l'autre, et tu n'as sceu attendre,

Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux devins,
Entre lesquelz un grand frere mineur
Je rencontray, excellent devineur,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray. A minuyct, à la lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond,
Guigne le ciel, sa corde couppe et rompt,
Faict neuf grans tours, entre les dentz barbotte,
Tout à part luy, d'Agios une botte,
Puis me va dire : « Amy trescher, je tien
Vray à peu près l'effect du songe tien :
Si tu vas veoir la ville desirée,
Garde n'auras de trouver empirée
La compaignie des dames et la chere.
Va donques veoir ceste ville tant chere
Mieulx que par songe. » Alors le divin sage
Va alleguer là dessus maint passage
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziel, et de maint autre habile
Nigromanceur. Puis je luy dy : « Beau pere,
Vous dictes vray. » Ainsi, dames, j'espere
Qu'après avoir bien couru et veillé
Par la campaigne, et beaucoup travaillé,
Nostre retour vers Chasteaudun sera,
Là où mon œil se recompensera
De son plaisir perdu si longuement ;
Mais en tandis je vous prie humblement
Prendre la plume, et faire en prose ou metre
Quelque response à ma grossiere lettre.

XXII. *A Guillaume du Tertre, secretaire de monsieur de Chasteaubriant.*

Quand les escriptz que tu m'as envoyez
Seroient de rithme et raison desvoyez ;
Quand ton vouloir (lequel trop plus j'estime
Que tes escriptz, ta raison ne ta rithme)
Seroit tout autre, et quand le secretaire
De Montejan n'eust rien faict que se taire,
Sans me donner de t'escrire appetit,
Ja pour ces poinctz (Monsieur de Montpetit)
N'eusse laissé la response transmettre ;
Car la maison où Dieu t'a voulu mettre
Digne te rend, et plus que digne au monde,
Non que Marot, mais Maro te responde.
Que pleust à Dieu que tant il me feit d'heur
Qu'ores je peusse escrire au serviteur
Propos qui fust si fort plaisant au maistre
Que mal plaisant ne peust à la dame estre.
Certes alors me tiendrois asseuré
Que cest escript (tant soit mal mesuré)
Pourroit combattre avecques ton envoy ;
Mais sans cela rien en luy je ne voy
Pour le sauver qu'il ne se trouvast moindre
Auprès du tien, quand viendroit à le joindre.
Or, tel qu'il est, en gré le vueilles prendre :
Plus escriroys, plus me feroys reprendre.

XXIII. *Pour un vieil gentilhomme, respondant à la lettre d'un sien amy.*

Venus, venuste et celeste deesse,
Ne sentit onc au cueur si grand' liesse

En recevant par Paris, juge esleu,
La pomme d'or, comme moy quand j'ay leu
Ta lettre doulce et d'amour toute pleine,
Tant coule doulx, tant nayfve a la veine,
Tant touche bien noz jeunesses muées,
Qu'elle a (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage ; et, de faict, en icelles
Il s'est encor trouvé des estincelles
Du feu passé, toutesfoys non ardentes ;
Car quant à moy, les raisons sont patentes
Qu'ardantement plus ne suis amoureux,
Par consequent moins triste et douloureux.
Mais, quoy que peu à present je m'en mesle,
Quand de la done à la poignant mammelle
Je vins à lire, autant fuz resjouy
Que de propos qu'en mon vivant ouy ;
Si fuz je bien de celle de Grenoble.
O qu'elle est belle, et qu'elle a le cueur noble!
Il n'est amant qui se sceust exempter
De son service à elle presenter.
Et ne croy pas (ou tu es impassible)
Qu'à ta jeunesse il ayt esté possible,
En regardant si parfaicte beauté,
De non sentir sa doulce cruauté.
Bien croy qu'au faict onc ne t'esvertuas :
Car celle amour qu'en toy party tu as,
Ta foy loyalle et tes façons pudiques,
Vaincroyent d'un coup cent dardes cupidiques.
Ta lettre m'a maint plaisir faict sentir,
Mais le plus grand (il n'en fault point mentir)
C'est le rapport de la bonne vinée
De par delà ; car par chascune année
Me conviendra luy livrer les assaultz,
Puis qu'en amour j'ay jecté mes grans saultz.
A dire vray, je deviens vieille lame,

Et ne puis bien croire qu'aucune dame
(Tant que tu dis) s'enquiere et se soucie
De mon estat. Néantmoins te mercie,
Si quelquesfoys de moy tiennent ensemble
Aucun propos : car par cela me semble
Que Cupido, sans de rien me priser,
En vieil souldart me veult favoriser.
Or si tu m'as, ainsi comme je pense,
Mis en leur grace, aucune recompense
Fors que d'amour à toy n'en sera faicte :
Mais dy leur bien qu'à toutes je souhayte
Que les souhaytz qui d'elles seront faictz
Deviennent tous accomplys et parfaictz.
Te suppliant donner salut pour moy
A celles là desquelles sans esmoy
Nous devisions, passant melancolie,
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
Et pour l'adieu de ma lettre, t'afferme
Que nonobstant que nostre amytié ferme
Tousjours fleurisse en sa verdeur frequente,
Certes encor ton epistre eloquente,
Près du ruisseau caballin composée,
Lui a servy d'une doulce rosée
Qui reverdir la faict, et eslever
Comme la rose au plaisant temps de ver.

XXIV. *Du coq à l'asne. A Lyon Jamet* (1535).

Je t'envoye un grand million
De salutz, mon amy Lyon :
S'ilz estoient d'or, ilz vauldroient mieulx :
Car les Françoys ont parmy eulx
Tousjours des nations estranges.
Mais quoy ? nous ne pouvons estre anges.

C'est pour venir à l'équivoque,
Pource qu'une femme se mocque,
Quand son amy son cas luy compte.
Or pour mieulx te faire le compte,
A Romme sont les grans pardons;
Il fault bien que nous nous gardons
De dire qu'on les appetisse,
Excepté que gens de justice
Ont le temps après les chanoynes.
Je ne vey jamais tant de moynes
Qui vivent et si ne font rien.
L'empereur est grand terrien,
Plus grand que Monsieur de Bourbon.
On dict qu'il faict à Chambourg bon,
Mais il faict bien meilleur en France:
Car si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort.
Aussi, depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en despit des jaloux
On porte souliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol: je me tourmente
Le cueur et le corps d'un affaire
Dont toy et moy n'avons que faire:
Cela n'est que irriter les gens;
Tellement que douze sergens,
Bien armez jusques au collet,
Battront bien un homme seulet,
Pourveu que point ne se deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende.
Si disent les vieulx quolibetz
Qu'on ne voit pas tant de gibetz
En ce monde que de larrons.

Porte bonnetz carrez ou rondz,
Ou chapperons fourrez d'ermines,

Ne parle point, et fais des mines,
Te voyla sage et bien discret.
Lyon, Lyon, c'est le secret ;
Apprens tandis que tu es vieulx,
Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En disant qu'il est grand' année
D'amoureuses et d'amoureux,
De dolens et de langoureux,
Qui meurent le jour quinze foys.
Samedy prochain toutesfoys
On doit lire la loy civile,
Et tant de veaulx qui vont par ville
Seront bruslez sans faulte nulle,
Car ilz ont chevaulché la mulle,
Et la chevaulchent tous les jours.
Tel faict à Paris longs sejours
Qui vouldroit estre en autre lieu,
Laquelle chose de par Dieu
Amours finissent par cousteaux.
Les troys dames des blancs manteaulx
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aucunement
Sans y entrer premierement ;
C'est un argument de sophiste ;
Et qu'ainsi soit, un bon papiste
Ne dit jamais bien de Luther,
Car s'ilz venoyent à disputer,
L'un des deux seroit heretique.
Oultre plus, une femme ethique
Ne sçauroit estre bonne bague.
D'avantage, qui ne se brague
N'est point prisé au temps present ;
Et, qui plus est, un bon present

Sert en amours plus que babilz.
Et puis la façon des habitz
Dedans un an sera trop vieille.
Il est bien vray qu'un amy veille
Pour garder l'aultre de diffame ;
Mais tant y a que mainte femme
S'efforce à parler par escript.
Or est arrivé l'Antechrist,
Et nous l'avons tant attendu.
Ma dame ne m'a pas vendu,
C'est une chanson gringotée ;
La musique en est bien notée,
Ou l'assiette de la clef ment :
Par la morbieu, voyla Clement ;
Prenez le, il a mengé le lard.
Il faict bon estre papelard,
Et ne courroucer point les fées.
Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste.
Escrivez moy s'on faict plus feste
De la lingere du Palais,
Car maistre Jehan du Pont Alays
Ne sera pas si oultrageux,
Quand viendra à jouer ses jeux,
Qu'il ne vous face trestous rire.
Un homme ne peult bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson de frere Grisart
Est trop salle pour ces pucelles,
Et si faict mal aux cueurs de celles
Qui tiennent foy à leurs maris.
  Si le grand rithmeur de Paris
Vient un coup à veoir ceste lettre,
Il en vouldra oster ou mettre,
Car c'est le roy des corrigears.

Et ma plume d'oye ou de jars
Est ja plus escroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée;
D'escrire aujourd'huy ne cèssa.
Des nouvelles de pardeça:
Le roy va souvent à la chasse,
Tant qu'il fault descendre la chasse
Sainct Marceau pour faire plouvoir.
Or, Lyon, puis qu'il t'a pleu veoir
Mon epistre jusques icy,
Je te supply m'excuser si
Du Coq à l'Asne voys sautant,
Et que ta plume en face aultant,
Affin de dire en petit metre
Ce que j'ay oublié d'y mettre.

XXV. *Au chancellier Du Prat, nouvellement cardinal.* (1527.)

Si officiers en l'Estat seurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre est debout demeuré,
Qu'en dictes vous, prelat trèshonoré?
Doibt son malheur estre estimé offense?
Je croy que non, et dy pour ma deffense,
Si un pasteur qui a fermé son parc
Treuve de nuyct loing cinq ou six traictz d'arc
Une brebis des siennes esgarée,
Tant qu'il soit jour, et la nuyct separée,
En quelque lieu la doit loger et paistre.
Ainsi a faict nostre bon Roy et maistre,
Me voyant loing de l'Estat jà fermé,
Jusques au jour qu'il sera deffermé.
Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,
Et pour trouver plus d'herbe franche et bonne,

M'a adressé au pré mieulx fleurissant
De son royaume ample, large et puissant.
Là, sans argent, je rithmaille et compose,
Et quand suis las, sur ce pré me repose,
Là où le trefle en sa verdeur se tient,
Et où le lys en vigueur se maintient.
Là je m'attends, là mon espoir je fiche,
Car si seellez mon acquict, je suis riche.
Raison me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
Me dit après, pour replique finalle,
Que de la grand' dignité cardinalle
Me sentiray. Car, ainsi que les roys
De nouveau mis en leurs nobles arroys
Mettent dehors en pleine delivrance
Les prisonniers vivans en esperance,
Ainsi j'espere, et croy certainement,
Qu'à ce beau rouge et digne advenement
Vous me mettrez (sans difference aucune)
Hors des prisons de Faulte de pecune.
Puis qu'en ce donc tous autres precellez,
Je vous supply (trèsnoble Pré) seellez
Le mien acquict : pourquoy n'est il seellé ?
Le parchemin a long et assez lé :
Dictes (sans plus) : « Il faut que le seellons, »
Seellé sera sans faire procès longs.
S'on ne le veult d'adventure seeller,
Je puis bien dire (en effect) que c'est l'air,
L'eau, terre, feu qui tout bon heur me celent,
Consideré que tant d'autres se seellent.
Mais si je touche argent par la seelleure,
Je beniray des foys plus de sept l'heure,
Le chancelier, le seau et le seelleur
Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.
C'est pour Marot, vous le congnoissez ly ;

Plus legier est que *Volucres Cœli*,
Et a suyvy long temps chancellerie
Sans prouffiter rien touchant seellerie :
Brief, Monseigneur, je pense que c'est là
Qu'il fault seeller, si jamais on seella;
Car vous sçavez que tout acquict sans seel,
Sert beaucoup moins qu'un potage sans sel,
Qu'un arc sans corde, ou qu'un cheval sans selle.
Si prie à Dieu, et sa tresdoulce Ancelle,
Que dans cent ans en santé excellent
Vous puisse veoir de mes deux yeulx seellant.

XXVI. *Audict Seigneur, pour se plaindre du tresorier Preudhomme.* (1527.)

Puissant prelat, je me plains grandement
Du tresorier qui ne veult croyre en cire,
En bon acquict, en exprès mandement,
En Robertet, n'en Françoys nostre Syre;
Si ne sçay plus que luy faire ne dire,
Fors paindre Dieu en mon acquict susdict:
Adonc, s'il est si préudhomme qu'on dict,
Il y croira, car en Dieu fault il croire.
Encor ay paour que Dieu ne soit desdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

XXVII. *Au Roy, pour le delivrer de prison.* (1527.)

Roy des Françoys, plein de toutes bontez,
Quinze jours a (je les ay bien contez)
Et dès demain seront justement seize,
Que je fuz faict confrere au diocese
De Sainct Marry, en l'eglise Sainct Pris ;

Si vous diray comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il fault que je le die.
Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palais, me dire en desarroy:
« Nous vous faisons prisonnier par le Roy. »
Incontinent qui fut bien estonné?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont monstré un parchemin escrit,
Où n'y avoit seul mot de Jesuchrist:
Il ne parloit tout que de playderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.
« Vous souvient il (ce me dirent ilz lors)
Que vous estiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre noz mains? » Et moy de le nier:
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy,
Et d'autre part j'eusse publiquement
Esté menteur : car pourquoy et comment
Eusse je peu un autre recourir,
Quand je n'ay seu moymesmes secourir?
Pour faire court, je ne sceu tant prescher
Que ces paillars me voulsissent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont la main posée,
Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.
Et toutesfoys j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle là de mon beau procureur:
Que male mort les deux jambes luy casse!
Il a bien prins de moy une beccasse,
Une perdrix, et un levraut aussi:
Et toutesfoys je suis encor icy.
Encor je croy, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit; car ilz ont tant de glus

Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.
Mais pour venir au poinct de ma sortie:
Tant doulcement j'ay chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble,
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit poinct, où je me reconforte,
Nous n'entendez procès non plus que moy;
Ne plaidons point : ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict.
Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je la vous demande;
Je prens le cas que vous me la donnez;
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieulx que ceulx cy, je veulx qu'on me delivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous supply (Syre) mander par lettre
Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre;
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand'peine
M'y reverront si on ne m'y rameine.
Trèshumblement requerrant vostre grace
De pardonner à ma trop grand' audace
D'avoir emprins ce sot escript vous faire,
Et m'excusez si pour le mien affaire
Je ne suis point vers vous allé parler:
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

XXVIII. *Au Reverendissime cardinal de Lorraine.*

(1529.)

L'HOMME qui est en plusieurs sortes bas,
Bas de stature et de joye et d'esbas,
Bas de sçavoir, en bas degrés nourry,

Et bas de biens, dont il est bien marry,
Prince trèsnoble, à vostre advis, comment
Vous pourroit il saluer haultement?
Fort luy seroit: car petite clochette
A beau branler, avant qu'un hault son jecte.
Puis qu'il n'a donc que humble et basse value,
Par un bas stile humblement vous salue.
Mais qui est il, ce gentil salueur,
Qui ose ainsi approcher sa lueur
Du cler soleil, qui la peult effacer?
C'est un Marot, lequel vient pourchasser
Un traict verbal de vostre bouche exquise,
Pour bien tirer droict au blanc où il vise.
Ce qu'il attend en ceste court gist là:
Et ce pendant pour tous tresors il a
Non revenu, banque, ne grand' practique,
Mais seulement sa plume poetique,
Un don royal, où ne peult advenir,
Et un espoir (en vous) d'y parvenir.
Touchant la plume, elle vient de la Muse
Qui à rithmer aucunesfoys m'amuse;
Le don royal vient (certes) d'un octroy
Plus liberal que de nul autre roy.
Quant à l'espoir que j'ay en vous bouté,
D'ailleurs ne vient que de vostre bonté,
En qui me fie; et bref, telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance.
J'entens pourveu que Monsieut le Grand Mais-
Vueillez prier vouloir souvenant estre [tre
De mon affaire à ces nouveaulx estats;
Car on y voit un si grand numbre et tas
De poursuyvans, que grand' paour au cueur ay je
De demourer aussi blanc comme neige.
Et puis Fortune en l'oreille me souffle [moufle,
Qu'on ne prend point en court telz chatz sans

En me disant qu'à cause du rebout,
Souvent se fault tenir ferme debout,
Et qu'aux Estatz des roys on ne se couche
Facilement comme en lict ou en couche.

Soubz ces propos Fortune l'insensée
Languir me faict sans l'avoir offensée:
Mais Bon Espoir, qui veult estre vainqueur,
Jusques chez moy vient visiter mon cueur,
En m'asseurant qu'une seule parolle
De vous me peult faire coucher au rolle.

Plaise vous donc, noble fleuron royal,
Plaise vous donc à ce baron loyal
En dire un mot (pour ma protection),
Accompaigné d'un peu d'affection.
Si vous pourray donner ce loz (si j'ose)
De m'avoir faict de néant quelque chose.
Mais d'où provient que ma plume se mesle
D'escrire à vous? ignore ou presume elle?
Non, pour certain; motif en est Mercure,
Qui (long temps a) de me dire print cure
Que vous estiez des bien aymez amans
Des dictz dorez et de rithmez rommants,
Soit de science ou divine ou humaine.

C'est le motif qui mon epistre meine
Devant vos yeulx, esperant que bien prinse
Sera de vous, sans en faire reprinse;
Non que dedans rien bon y puisse avoir,
Fors un desir de mieulx faire sçavoir;
Et nonobstant, si petit que j'en sçay,
Quand me vouldrez pour vous mettre à l'essay,
Et que mon sens je congnoisse trop mince
Pour satisfaire à tant excellent Prince,
Je m'en iray par boys, prez et fontaines,
Pour prier là les neuf Muses haultaines

De vouloir estre à mon escript propices,
Affin de mieulx accomplir voz services.

XXIX. *Au Roy, pour avoir esté derobé.* (15[illegible].)

On dict bien vray, la maulvaise Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle (Syre).
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire;
Et moy, chetif, qui ne suis Roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne.
J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaulx, et beau joueur de quilles.
Ce venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume;
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle,
Puis la vous meit tresbien soubz son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encor il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,

Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son mais-
Finablement, de ma chambre il s'en va [tre.
Droict à l'estable, où deux chevaulx trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir du dict lieu
N'oublia rien fors qu'à me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledict vallet, monté comme un sainct Georges,
Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné;
Car vostre argent (trèsdebonnaire Prince)
Sans point de faulte est subject à la pince.
Bien tost après ceste fortune là,
Une autre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
Rithmer soubz terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'a d'estrange maniere;
Et si m'a faict la cuysse heronniere,
L'estomac sec, le ventre plat et vague:
Quand tout est dit, aussi mauvaise bague
(Ou peu s'en fault) que femme de Paris,
Saulve l'honneur d'elles et leurs maris.

Que diray plus? au miserablē corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit, qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant (Syre) que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à *quia*.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guarison; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voylà comment, depuis neuf moys en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a l'ay vendu,
Et en sirops et julez despendu;
Ce néantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande:
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler;
Tant qu'ilz vivront ilz demanderont, eulx;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à voz dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face un debteur.
Et sçavez vous (Syre) comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye;
Vous me devrez (si je puis) de retour,
Et vous feray encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle,
A vous payer (sans usure, il s'entend)

Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera.
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste;
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure advenant mon trespas
Comme advenant que je ne meure pas.
Avisez donc si vous avez desir
De rien prester : vous me ferez plaisir,
Car puis un peu j'ay basty à Clement,
Là où j'ay faict un grand desboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loing,
Tout tombera, qui n'en aura le soing.
Voylà le poinct principal de ma lettre :
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
Rien mettre? Las! Certes, et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy amoureux des neuf Muses,
Roy en qui sont leurs sciences infuses,
Roy plus que Mars d'honneur environné,
Roy le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne. »

XXX. *A un sien Amy, sur ce propos.* (1531.)

Puis que le Roy a desir de me faire
A ce besoing quelque gracieux prest,
J'en suis content, car j'en ay bien affaire,
Et de signer ne fuz oncques si prest.
Parquoy vous pry sçavoir de combien c'est
Qu'il veult cedulle, affin qu'il se contente;
Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

XXXI. *A un qui calumnia l'epistre precedente.* (1531.)

Le rithmeur qui assailly m'a
En mentant contre moy rithma,
Car je ne blasme point Gascoingne.
De toutes tailles bons levriers,
Et de tous arts maulvais ouvriers:
Son epistre assez le tesmoingne.
Il faut dire, puis qu'ainsi hoingne,
Que je luy ay gratté sa roingne
En quelque mot qu'il trouva layd.
Pourquoy d'ailleurs vouldroit il guerre?
Je vouldrois voulentiers m'enquerre
S'il est parent de mon valet.
Si le congnoissois, le follet,
Je produirois en mon rollet
De sa vie assez de tesmoings.
Quel qu'il soit, il n'est point poëte,
Mais filz aisné d'une chouette,
Ou aussi larron, pour le moins.

Pinseur pinsant, entre autres poinctz
Je t'ay pinsé de ce mot : pinse ;
Les bons n'y sont pinsez ny poinctz,
Mais les meschans, dont tu es prince.

XXXII. *Au lieutenant Gontier.* (1531.)

Si maladie au visage blesmy
N'eust perturbé le sens à ton amy,
Long temps y a (Gontier) que ta semonce
Eust eu de moy la presente response,
Qui ne devroit response se nommer.
Quant à tes faictz, qui feront renommer
Ton nom par tout, et après la mort vivre,
Si en cest art veulx ta poincte poursuyvre,
Tes poinctz sont grans, tes metres mesurez,
Tes dictz tous d'or, tes termes azurez,
Voyre si haultz et arduz, à tout prendre,
Que mon esprit travaille à les comprendre.
Quand tout est dict, les louenges données
De toy à moy doivent estre ordonnées
(Sans de nully vouloir blesser l'honneur)
A Jehan le Maire, ou au mesme donneur.
Il te falloit un esprit poetique,
Non pas ma plume essorée et rustique,
Pour te respondre. Or ay je mis estude
A n'estre point notté d'ingratitude.
Tu m'as escript, je te respons aussi ;
Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy : les Muses me contraignent
Penser ailleurs, et fault que mes vers plaignent
La dure mort de la mere du Roy,
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On treuve icy, ou resverie aucune,

Tu n'as, Gontier, pour moy excuse qu'une :
C'est que celluy pour resveur on prendra
Qui un resvant en fiebvre reprendra.

XXXIII. *A Vignals, Thoulousan.* (1531.)

QUAND Dieu m'auroit aussi bien presenté
Le bon loysir et l'entiere santé
Que le vouloir, ta response alongée
Seroit du tiers et beaucoup mieulx songée :
Ce néantmoins, Vignals, je pense bien
Que tu congnois que le souverain bien
De l'amytié ne gist en longues lettres,
En motz exquis, en grand numbre de metres,
En riche rithme ou belle invention,
Ains en bon cueur et vraye intention ;
Donc je m'attends qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray.
Ma Muse foible à peine peult chanter ;
Mais pour le moins tu te peulx bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre, et amytié bien grande.

XXXIV. *A monseigneur de Guise, passant par Paris.* (1531.)

VA tost, epistre : il est venu, il passe,
Et part demain, des princes l'outrepasse ;
Il le te fault saluer humblement,
Et dire ainsi : « Vostre humble serf Clement
(Prince de prix) luy mesmes fust venu,
Mais maladie au lict l'a retenu
Si longuement, qu'onques ne fut si mince,

Pasle et deffaict. Vray est, illustre prince,
Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré
Qui autrefoys a pour vous labouré,
Non bien sçachant combien il y doit estre ;
Parquoy, tandis qu'il vit en ce bas estre,
Servez vous en. » Ainsi diras, epistre,
A cil qui est digne du royal tiltre,
Puis te tairas : car tant debile suis,
Que d'un seul vers alonger ne te puis.

XXXV. *Au Roy, pour succéder en l'Estat de son père.* (1523.)

Non que par moy soit arrogance prinse,
Non que ce soit par curieuse emprinse
D'escrire au Roy : pour tout cela ma plume
D'ardant desir de voller ne s'allume.
Mon juste dueil seulement l'a contraincte
De faire à vous, et non de vous, complaincte.
Il vous a plu, Syre, de pleine grace,
Bien commander qu'on me mist en la place
Du pere mien, vostre serf humble, mort ;
Mais la Fortune où luy plaist rit et mord.
Mors elle m'a, et ne m'a voulu rire,
Ne mon nom faire en voz papiers escrire ;
L'Estat est faict, les personnes rengées,
Le parc est clos, et les brebis logées
Toutes, fors moy, le moindre du troupeau,
Qui n'a toyson ne laine sur la peau.
  Si ne peult pas grand los Fortune acquerre
Quand elle meine aux plus foybles la guerre ;
Las ! pourquoy donc à mon bon heur s'oppose ?
Certes, mon cas pendoyt à peu de chose,
Et ne falloit (Syre) tant seulement

Qu'effacer Jehan, et escrire Clement.
Or en est Jehan par son trespas hors mis,
Et puis Clement par son malheur obmis.
C'est bien malheur, ou trop grand' oubliance:
Car, quant à moy, j'ay ferme confiance
Que vostre dire est un divin oracle
Où nul vivant n'oseroit mettre obstacle.
Telle tousjours a esté la parolle
Des roys de qui le bruyct aux astres volle.
Je quiers, sans plus, Roy de los eternel,
Estre heritier du seul bien paternel:
Seul bien je dy, d'autre n'en eut mon pere,
Ains s'en tenoit si content et prospere,
Qu'autre oraison ne faisoit icelluy,
Fors que puissiez vivre par dessus luy:
Car, vous vivant, tousjours se sentoit riche,
Et, vous mourant, sa terre estoit en friche.
Si est il mort ainsi qu'il demandoit;
Et me souvient, quand sa mort attendoit,
Qu'il me disoit en me tenant la dextre:
« Filz, puisque Dieu t'a faict la grace d'estre
Vray heritier de mon peu de sçavoir,
Quiers en le bien qu'on m'en a faict avoir;
Tu congnois comme user en est decent:
C'est un sçavoir tant pur et innocent
Qu'on n'en sçauroit à créature nuyre.
Par preschemens le peuple on peult seduire;
Par marchander, tromper on le peult bien;
Par playderie on peult manger son bien;
Par medecine on peult l'homme tuer;
Mais ton bel art ne peult telz coups ruer,
Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre.
Tu en pourras dicter lay ou epistre,
Et puis la faire à tes amys tenir,
Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir.

Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis escriptz par les divines plumes
Des vieux Latins, dont tant est mention.
Après, tu peulx de ton invention
Faire quelque œuvre à jecter en lumiere,
Dedans lequel en la feuille premiere
Dois invoquer le nom du Toutpuissant,
Puis descriras le bruyt resplendissant
De quelque Roy ou Prince dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom;
Qui te sera peult estre si bon heur,
Que le prouffit sera joinct à l'honneur.
Donc, pour ce faire, il fauldroit que tu prinses
Le droict chemin du service des princes,
Mesmes du Roy; qui cherit et practique
Par son hault sens ce noble art poetique.
Va donc à luy, car ma fin est presente,
Et de ton faict quelque œuvre luy presente,
Le suppliant que par sa grand' doulceur
De mon estat te fasse successeur.
Que pleures tu? Puis que l'aage me presse,
Cesse ton pleur, et va où je t'adresse. »
Ainsi disoit le bon vieillard mourant;
Et aussitost que vers vous fuz courant,
Plus fut en vous liberalité grande
Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.
Je l'impetray, mais des fruictz je n'herite.
Vray est aussi que pas ne les merite,
Mais bien est vray que j'ay d'iceulx besoing.
Or, si le cueur que j'ay de prendre soing
A vous servir, si ceste charte escripte,
Ou du defunct quelque faveur petite
Ne vous esmeult (ô Syre) à me pourveoir,
A tout le moins vous y vueille esmouvoir
Royal' promesse, en qui toute asseurance

Doit consister. Là gist mon esperance,
Laquelle plus au defunct ne peult estre,
Combien qu'il eust double bien comme un
C'est asçavoir, spiritualité, [prebstre,
Semblablement la temporalité;
Son art estoit son bien spirituel,
Et vos bienfaictz estoient son temporel.
Or m'a laissé son spirituel bien;
Du temporel jamais n'en auray rien
S'il ne vous plaist le commander en sorte
Qu'obéissance à mon proufict en sorte.

XXXVI. *Pour la petite princesse de Navarre, à Madame Marguerite.* (1534.)

VOYANT que la Royne ma mere
Trouve à present la rithme amere,
Ma Dame, m'est prins fantasie
De vous monstrer qu'en poesie
Sa fille suis. Arriere, prose,
Puis que rithmer maintenant j'ose.
Pour commencer donc à rithmer,
Vous pouvez, Madame, estimer
Quell' joye à la fille advenoit,
Sçachant que la mere venoit,
Et quelle joye est advenue
A toutes deux à sa venue.
Si vous n'en sçavez rien, j'espere
Qu'au retour du Roy vostre pere
Semblable joye sentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.
Or, selon que j'avois envye,
Par eau jusque icy l'ay suyvie,
Avecques mon bon perroquet,

Vestu de vert comme un bouquet
De marjolaine. Et audict lieu
M'a suyvie mon escurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robe tanée.
J'ay, aussy, pour faire le tiers
Amené Bure en ces quartiers,
Qui monstre bien à son visage
Que des troys n'est pas la plus sage.
Ce sont là des nouvelles nostres :
Mandez nous, s'il vous plaist, des vostres.
Et d'autres nouvelles aussy,
Car nous en avons faulte icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous (s'il vous en souvient)
En quel estat il la laissa.
Des nouvelles de par deça:
Loyre est belle et bonne riviere,
Qui de nous reveoir est si fiere
Qu'elle en est enflée et grossie,
Et en bruyant nous remercie.
Si vous l'eussiez donc abordée,
Je croy qu'elle fust desbordée:
Car plus fiere seroit de vous
Qu'elle n'a pas esté de nous;
Mais Dieu ce bien ne m'a donné
Que vostre chemin adonné
Se soit icy, et fault que sente,
Parmy ceste joye presente,
La tristesse de ne vous veoir.
Joye entiere on ne peult avoir
Tandis que l'on est en ce monde;
Mais affin que je ne me fonde
Trop en raison, icy je mande
A vous et à toute la bande

Qu'Estienne, ce plaisant mignon,
De la danse du Compaignon,
Que pour vous il a compassée,
M'a ja faict maistresse passée,
De fine force, par mon ame,
De me dire : « Tournez, ma dame. »
Sitost qu'ensemble nous serons,
Si Dieu plaist, nous la danserons.
   Ce temps pendant, soit loing, soit près,
Croyez que je suis faicte exprès
Pour vous porter obéissance
Qui prendra tousjours accroissance
A mesure que je croistray :
Et sur cela fin je mettray
A l'escript de peu de value
Par qui humblement vous salue
Celle qui est vostre sans cesse,
Jane, de Navarre princesse.

XXXVII. *Au general Prevost.*

Je l'ay receu, ton gracieux envoy,
Trèscher seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct que leu et regardé
L'ay plusieurs foys, et si sera gardé,
Tout mon vivant, parmy toutes les choses
Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
Que je crains perdre, et dont j'ay cure et soing.
   Ce tien escript, certes, sera tesmoing
A tousjours mais de l'amytié ouverte
Laquelle m'as de si bon cueur offerte
Que la reçoy : et par ceste presente
De mesme cueur la mienne te presente.
Bien il est vray que la tienne amytié

Passe en pouvoir la mienne de moytié;
Mais de retour je t'offre le service,
Qui ne fauldra de faire son office
En et par tout où vouldras l'employer.
Et sur ce poinct voys ma lettre ployer,
Pour me remettre aux choses ordonnées
Que pour t'escrire avoye abandonnées.

XXXVIII. *A Alexis Jurc, de Quiers en Piedmont.* (1535.)

Amy Jure,
Je te jure
Que desir,
Non loysir,
J'ay d'escrire.
Or de dire
Que tes vers
Me sont verts,
Durs, ou aigres,
Ou trop meigres,
Qui l'a dit
A mesdict:
Toutesfoys
Je m'en voys
Dire en sens
Que j'en sens.
Ton vouloir
Faict valoir
Tes escripts,
Que j'ay pris
En gré comme
Si docte homme
Chastelain,
Ou Alain,
Les eust faicts.
De leurs faicts
Sans reproches
Tu n'approches;
Mais il fault
Ton deffault
Raboter,
Pour oster
Les gros nœudz
Lourds et neufz
Du langage
Tout ramage,
Et que limes,
Quand tu rithmes,
Tes mesures
Et cesures.
Alors maistre
Pourras estre,
Car ta veine
N'est point vaine;
Mais d'icelle
Le bon zele

D'amytié
La moytié
Plus j'estime
Que ta rithme,
Qui un jour
A sejour
Sera faicte
Plus parfaicte.
Cependant,
Attendant
Que te voye,
Je t'envoye
Jusque en France
Asseurance
Que je quiers
Congnoissance
D'un de Quiers.

XXXIX. *A une Damoiselle malade.*

Ma mignonne,
Je vous donne
Le bon jour;
Le sejour
C'est prison.
Guerison
Recouvrez,
Puis ouvrez
Vostre porte,
Et qu'on sorte
Vistement,
Car Clement
Le vous mande
Va, friande
De ta bouche,
Qui se couche
En danger
Pour manger
Confitures;
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne,
Ma mignonne.

XL. *A deux Damoiselles.*

SUSCRIPTION.

Sus, lettre, il fault que tu desloges:
Par toy saluer je pretens
La nouvelle espouse Bazoges,
Aussi Trezay, qui perd son temps.

Mes damoyselles
Bonnes et belles,
Je vous envoye
Mon feu de joye;

Si j'avois mieulx,
Devant vos yeulx
Il seroit mys.
A ses amys
Bien, tant soit cher,
Ne fault cacher.
  Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entr'escrire ;
Cela faict rire
Et chasse esmoy.
  Escrivez moy
Donc, je vous prie;
Car l'enfant crie
Quand on luy fault.
  S'il ne le vault,
Il le vauldra,
Et ne fauldra
D'estre à jamais
Tout vostre; mais
Dieu sçait combien
Il vouldroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.
  Ailleurs ne là
Rien que cela
Il ne demande.
Me recommande.

B. *Épitres ajoutées en* 1544.

XLI. *A ceulx qui, après l'épigramme du beau tetin, en feirent d'autres* (1535).

NOBLES espritz de France poetiques,
Nouveaulx Phebus surpassans les antiques,
Graces vous rends dont avez imité,
Non un tetin beau par extremité,
Mais un blason que je feis de bon zelle
Sur le tetin d'une humble damoyselle.
  En me suyvant vous avez blasonné,
Dont haultement je me sens guerdonné,
L'un, de sa part, la chevelure blonde ;
L'autre le cueur, l'autre la cuisse ronde ;
L'autre la main descripte proprement ;
L'autre un bel œil deschiffré doctement ;
L'autre un esprit cherchant les cieulx ouvers ;
L'autre la bouche, où sont plusieurs beaulx vers ;
L'autre une larme, et l'autre a faict l'oreille :
L'autre un sourcil de beauté nompareille.

C'est tout cela qu'en ay peu recouvrer.
Et si bien tous y avez sceu ouvrer,
Qu'il n'y a cil qui pour vray ne deserve
Un prix à part de la main de Minerve :
Mais du sourcil la beauté bien chantée
A tellement nostre Court contentée,
Qu'à son autheur nostre princesse donne
Pour ceste foys de laurier la couronne,
Et m'y consens, qui point ne le congnois,
Fors qu'on m'a dict que c'est un Lyonnoys.
O Sainct Gelais, créature gentile,
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honorée,
A quoy tient il que ta plume dorée
N'a faict le sien ? Ce mauvais vent qui court
T'auroit il bien poulsé hors de la Court ?
O Roy Françoys, tant qu'il te plaira pers le,
Mais, si le pers, tu perdras une perle,
Sans les susdictz blasonneurs blasonner,
Que l'Orient ne te sçauroit donner.
Or, chers amys, par maniere de rire
Il m'est venu voulunté de descrire
A contrepoil un tetin, que j'envoye
Vers vous, affin que suyviez ceste voye.
Je l'eusse painct plus laid cinquante foys,
Si j'eusse peu ; tel qu'il est, toutesfoys,
Protester veulx, affin d'éviter noyse,
Qe ce n'est point un tetin de Françoyse,
Et que voulu n'ay la bride lascher
A mes propos pour les dames fascher,
Mais voluntiers que l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite :
Et est le painctre indigne de louenge
Qui ne sçait paindre aussi bien diable qu'ange.
Après la course il fault tirer la barre ;

Après bemol fault chanter en becarre ;
Là donc, amys : celles qu'avez louées
Mieulx qu'on n'a dict sont de beauté douées ;
Parquoy n'entens que vous vous desdiez
Des beaulx blasons à elles dediez,
Ains que chascun le rebours chanter vueille.
Pour leur donner encores plus grand' fueille :
Car vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse
Le cordon noir n'a point maulvaise grace.
Là donc, là donc, poulsez, faictes merveilles :
A beaulx cheveulx et à belles oreilles !
Faictes les moy les plus laidz que l'on puisse ;
Pochez cest œil, fessez moy ceste cuysse ;
Descrivez moy en style espoventable
Un sourcil gris, une main detestable.
Sus, à ce cueur, qu'il me soit pelaudé
Mieulx que ne fut le premier collaudé :
A ceste larme, et pour bien estre escripte,
Deschiffrez moy celle d'un hipocrite.
Quant à l'esprit, paingnez moi une souche,
Et d'un taureau le mufle, pour la bouche ;
Brief, faictes les si horribles à veoir,
Que le grand diable en puisse horreur avoir.
Mais, je vous pry, que chascun blasonneur
Vueille garder en ses escriptz honneur ;
Arriere motz qui sonnent sallement.
Parlons aussi des membres seulement
Que l'on peult veoir sans honte descouvers,
Et des honteux ne souillons point noz vers :
Car quel besoing est il mettre en lumiere
Ce qu'est nature à cacher coustumiere ?
Ainsi ferez pour à tous agréer,
Et pour le Roy mesmement recréer,
Au soing qu'il a de guerre ja tyssue,
Dont Dieu luy doint victorieuse yssue.

Et pour le prix, qui mieulx faire sçaura
De verd lyerre une couronne aura,
Et un dixain de Muse Marotine,
Qui chantera sa louenge condigne.

XLII. *Au Roy, du temps de son exil à Ferrare* (1535).

Je pense bien que ta magnificence,
Souverain Roy, croyra que mon absence
Vient par sentir la coulpe qui me poinct
D'aucun mesfaict ; mais ce n'est pas le poinct.
Je ne me sens du numbre des coulpables ;
Mais je sçais tant de juges corrumpables
Dedans Paris, que, par pecune prinse,
Ou par amys, ou par leur entreprinse,
Ou en faveur et charité piteuse
De quelque belle humble solliciteuse,
Ilz saulveront la vie orde et immunde
Du plus meschant et criminel du monde ;
Et au rebours, par faulte de pecune,
Ou de support, ou par quelque rancune,
Aux innocentz ilz sont tant inhumains,
Que content suis ne tomber en leurs mains.
Non pas que tous je les mette en un compte ;
Mais la grand' part la meilleure surmonte,
Et tel merite y estre authorisé
Dont le conseil n'est ouy ne prisé.
Suyvant propos, trop me sont ennemys
Pour leur Enfer, que par escript j'ay mis,
Où quelque peu de leurs tours je descœuvre.
Là me veult on grand mal pour petit œuvre.
Mais je leurs suis encor plus odieux
Dont je l'osay lire devant les yeulx

Tant clair voyants de ta Majesté haulte,
Qui a pouvoir de reformer leur faulte.
Bref, par effect, voire par foys diverses,
Ont declairé leurs voluntez perverses
Encontre moy : mesmes un jour ilz vindrent
A moy malade, et prisonnier me tindrent,
Faisant arrest sus un homme arresté
Au lict de mort ; et m'eussent pis traicté,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priasse,
Leur commandant de laisser choses telles,
Dont je te rends graces trèsimmortelles.
Autant comme eulx, sans cause qui soit bonne,
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle est d'estre ennemye
De la trilingue et noble academie
Qu'as erigée. Il est tout manifeste,
Que là dedans contre ton vueil celeste
Est deffendu qu'on ne voyse allegant
Hebrieu ny Grec, ny Latin elegant,
Disant que c'est langage d'heretiques.
O povres gens, de sçavoir tous ethiques,
Bien faictes vray ce proverbe courant :
« Science n'a hayneux que l'ignorant. »
Certes, ô Roy, si le profond des cueurs
On veult sonder de ces sorboniqueurs,
Trouvé sera que de toy ilz se deulent.
Comment, douloir ! Mais que grand mal te veulent
Dont tu as faict les lettres et les arts
Plus reluysans que du temps des Césars ;
Car leurs abus veoit on en façon telle.
C'est toy qui as allumé la chandelle
Par qui maint œil voit mainte verité
Qui soubz espesse et noire obscurité
A faict tant d'ans icy bas demourance ;

Et qu'est il rien plus obscur qu'ignorance ?

Eulx et leur court, en absence et en face,
Par plusieurs foys m'ont usé de menace,
Dont la plus douce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur desir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abus dont ilz se sont munis
Fussent à clair descouvers et punis !
O quatre foys et cinq fois bien heureuse
La mort, tant soit cruelle et rigoureuse,
Qui feroit seule un million de vies
Soubz telz abus n'estre plus asservies !

Or à ce coup il est bien évident
Que dessus moy ont une vieille dent,
Quand, ne povans crime sur moy prouver,
Ont trèsbien quis, et trèsbien sceu trouver,
Pour me fascher, briefve expedition,
En te donnant maulvaise impression
De moy, ton serf, pour après à leur ayse
Mieulx mettre à la fin leur volunté maulvaise ;
Et pour ce faire ilz n'ont certes heu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Avecques bruict plein de propos menteurs,
Desquelz ilz sont les premiers inventeurs.
De Lutheriste ilz m'ont donné le nom.
Qu'à droict ce soit, je leur responds que non.
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,
Luther en croix n'a point esté pendu
Pour mes pechez ; et, tout bien advisé,
Au nom de luy ne suis point baptizé :
Baptizé suis au nom qui tant bien sonne
Qu'au son de luy le Pere eternel donne
Ce que l'on quiert : le seul nom soubs les cieulx
En et par qui ce monde vicieux

Peult estre sauf; le nom tant fort puissant
Qu'il a rendu tout genouil fleschissant,
Soit infernal, soit celeste ou humain;
Le nom par qui du seigneur Dieu la main
M'a preservé de ces grans loups rabis,
Qui m'espioient dessoubs peaulx de brebis.
O seigneur Dieu, permectez moy de croire
Que reservé m'avez à vostre gloire.
Serpens tortus et monstres contrefaicts,
Certes, sont bien à vostre gloire faits.
Puis que n'avez voulu donc condescendre
Que ma chair vilē ayt esté mise en cendre,
Faictes au moins, tant que seray vivant,
Que vostre honneur soit ma plume escrivant;
Et si ce corps avez predestiné
A estre un jour par flamme terminé,
Que ce ne soit au moins pour cause folle,
Ainçoys pour vous et pour vostre parolle;
Et vous supply, pere, que le tourment
Ne luy soit pas donné si vehement
Que l'ame vienne à mettre en oubliance
Vous, en qui seul gist toute sa fiance;
Si que je puisse avant que d'assoupir
Vous invocquer jusque au dernier souspir.
Que dy je? Où suis je? O noble roy Françoys,
Pardonne moy, car ailleurs je pensois.
Pour revenir doncques à mon propos,
Rhadamanthus avecques ses suppostz
Dedans Paris, combien que fusse à Bloys,
Encontre moy faict ses premiers exploicts
En saysissant de ses mains violentes
Toutes mes grans richesses excellentes
Et beaulx tresors d'avarice delivres,
C'est asçavoir, mes papiers et mes livres
Et mes labeurs. O juge sacrilege,

Qui t'a donné ne loy ne privilege
D'aller toucher et faire tes massacres
Au cabinet des sainctes Muses sacres ?
Bien est il vray que livres de deffense
On y trouva : mais cela n'est offense
A un poete, à qui on doit lascher
La bride longue, et rien ne luy cacher,
Soit d'art magicq', necromance ou caballe ;
Et n'est doctrine escripte ne verballe
Qu'un vray poete au chef ne deust avoir,
Pour faire bien d'escrire son devoir.
  Sçavoir le mal est souvent prouffitable,
Mais en user est tousjours evitable.
Et d'autre part, que me nuist de tout lire ?
Le grand donneur m'a donné sens d'eslire
En ces livretz tout cela qui accorde
Aux sainctz escriptz de grace et de concorde,
Et de jecter tout cela qui differe
Du sacré sens, quand près on le confere ;
Car l'Escripture est la touche où l'on treuve
Le plus hault or. Et qui veult faire espreuve
D'or quel qu'il soit, il le convient toucher
A ceste pierre, et bien près l'approcher
De l'or exquis, qui tant se faict paroistre,
Que, bas ou hault, tout autre faict congnoistre.
  Le juge donc affecté se monstra
En mon endroict, quand des premiers oultra
Moy qui estois absent et loing des villes
Où certains folz feirent choses trop viles
Et de scandale, hélas ! au grand ennuy,
Au detriment et à la mort d'autruy.
Ce que sçachant, pour me justifier,
A ta bonté je m'osay tant fier
Que hors de Bloys party pour à toy, Syre,
Me presenter. Mais quelc'un me vint dire :

« Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage ;
Car tu pourrois avoir maulvais visage
De ton seigneur. » Lors, comme le nocher
Qui pour fuyr le peril d'un rocher
En pleine mer se destourne tout court,
Ainsi, pour vray, m'escartay de la Court,
Craignant trouver le peril de durté
Où je n'euz onc fors doulceur et seurté :
  Puis je sçavois, sans que de faict l'apprinse,
Qu'à un subject l'œil obscur de son prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre et la moins souhaitable.
  Si m'en allay, evitant ce danger,
Non en pays, non à prince estranger,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'autre Roy à mon tour,
Mon second maistre, et ta sœur son espouse,
A qui je fuz, des ans a quatre et douze,
De ta main noble heureusement donné.
  Puis tost après, royal chef couronné,
Sçachant plusieurs de vie trop meilleure
Que je ne suis estre bruslez à l'heure
Si durement que mainte nation
En est tombée en admiration,
J'abandonnay, sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime
A son poete, et en la delaissant,
Fort grand regret ne vint mon cueur blessant.
Tu ments, Marot : grand regret tu sentis,
Quand tu pensas à tes enfans petis.
  En fin passay les grans froides montaignes,
Et vins entrer aux Lombardes campaignes :
Puis en l'Itale, où Dieu qui me guydoit
Dressa mes pas au lieu où residoit
De ton clair sang une princesse humaine,

Ta belle sœur et cousine germaine,
Fille du roy tant crainct et renommé,
Pere du peuple aux chroniques nommé.
  En sa duché de Ferrare venu,
M'a retiré de grace, et retenu,
Pource que bien luy plaist mon escripture,
Et pour autant que suis ta nourriture.
  Pourquoy, ô Syre, estant avecques elle,
Conclure puis d'un franc cueur et vray zelle
Qu'à moy ton serf ne peult estre donné
Reproche aucun que t'aye abandonné,
En protestant, si je perds ton service,
Qu'il vient plus tost de malheur que de vice.

XLIII. *A monseigneur le Daulphin, du temps de son dict exil.*

En mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier : or devinez qui est ce
Qui maintenant en prend la hardiesse ?
Marot banny : Marot mis en requoy.
C'est luy sans autre ; et sçavez vous pourquoy
Ce qu'il demande il a voulu escrire ?
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire.
Voyla le poinct, il ne fault pas mentir,
Que l'air de France il n'ose aller sentir :
Mais s'il avoit sa demande impetrée,
Jambes ne teste il n'a si empestrée
Qu'il n'y vollat. En vous parlant ainsi,
Plusieurs diront que je m'ennuye icy,
Et pensera quelque caffart pellé
Que je demande à estre rappellé ;
Mais (Monseigneur) ce que demander j'ose

De quatre pars n'est pas si grande chose.
Ce que je quiers et que de vous espere,
C'est qu'il vous plaise au Roy vostre cher pere
Parler pour moy, si bien qu'il soit induict
A me donner le petit saufconduict
De demy an, que la bride me lasche,
Ou de six moys, si demy an luy fasche ;
Non pour aller visiter mes chasteaulx,
Mais bien pour veoir mes petits Marotteaux,
Et donner ordre à un fais qui me poyse ;
Aussi affin que dire adieu je voyse
A mes amys et mes compaignons vieux :
Car vous sçavez, si fais je encores mieulx,
Que la poursuyte et fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire.
Aussi affin qu'encor un coup j'accolle
La court du Roy, ma maistresse d'escolle.
Si je voy là, mille bonnetz ostez,
Mille bons jours viendront de tous costez ;
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront,
Tant de salutz qui d'or point ne seront.
Puis ce dira quelque langue friande :
« Et puis, Marot, est ce une grand' viande,
Qu'estre de France estrangé et banny ?
— Par Dieu, Monsieur, ce diray je, nenny. »
Lors que de chere et grandes accolées
Prendray les bons, laisseray les vollées.
« Adieu, Messieurs. — Adieu donc, mon mignon. »
Et cela faict, verrez le compaignon
Tost desloger : car mon terme sailly,
Je ne craindrois sinon d'estre assailly
Et empaulmé. Mais si le Roy vouloit
Me retirer, ainsi comme il souloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinsse,
Car un vassal est subject à son prince.

Il le feroit s'il sçavoit bien comment
Depuis un peu je parle sobrement :
Car ces Lombars avec qui je chemine
M'ont fort appris à faire bonne mine ;
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu, et à poltronniser.
Dessus un mot une heure je m'arreste.
L'on parle à moy : je responds de la teste.
Mais, je vous pry, mon saufconduict ayons,
Et de cela plus ne nous esmayons ;
Assez avons espace d'en parler
Si une foys vers vous je puis aller.
Conclusion, royalle geniture,
Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture
Que chascun jour on baille aux ennemys ;
On le peult bien octroyer aux amys.
Et ne fault ja qu'on ferme la campaigne
Plus tost à moy qu'à quelque Jean d'Espaigne ;
Car, quoy que né de Paris je ne sois,
Point je ne laisse à estre bon Françoys ;
Et si de moy comme espere l'on pense,
J'ay entreprins, pour faire recompense,
Un œuvre exquis, si ma Muse s'enflamme,
Qui maulgré temps, maulgré fer, maulgré flam
Et maulgré mort, fera vivre sans fin, [me,
Le roy Françoys et son noble Daulphin.

XLIV. *Du coq à l'asne. A Lyon Jamet* (1535).

Puis que respondre ne me veulx,
Je ne te prendray aux cheveulx,
Lyon : mais, sans plus te semondre,
Moymesme je me veulx respondre,
Et seray le prebstre Martin.

Ce Grec, cest Hebreu, ce Latin,
Ont descouvert le pot aux roses :
Mon Dieu, que nous verrons de choses,
Si nous vivons l'aage d'un veau.
Et puis, que dict on de nouveau ?
Quand part le Roy ? aurons nous guerre ?
O la belle piece de terre !
Il la fault joindre avec la mienne.
Mais pourtant la Bohemienne
Porte toujours un chapperon.
Ne donnez jamais l'esperon
A cheval qui voluntiers trotte.
D'où vient cela que je me frotte
Aux coursiers, et suis tousjours rat ?
Ilz escument comme un verrat
En pleine chaire, ces cagots,
Et ne preschent que des fagotz
Contre ces povres heretiques.
Non pas que j'oste les practiques
Des vieilles qui ont si bon cueur :
Car, comme dit le grand mocqueur,
Elles tiennent bien leur partie.
C'est une dure departie,
D'une teste et d'un eschafault,
Et grand' pitié quand beauté fault
A cul de bonne voulunté.
Puis vous sçavez, *Pater sancte*,
Que vostre grand povoir s'efface :
Mais que voulez vous que j'y face ?
Mes financiers sont tous peris,
Et n'est bourreau que de Paris,
Ny long procès que dudict lieu.
Si ne feis je jamais l'Adieu
Qui parle de la Pauthonnière.
Vray est qu'elle fut buyssonniere,

L'escolle de ceulx de Pavie.
Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les dames!
  Toutesfoys, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me sçauroit faire acroire
Que le pape y gaigne beaucoup.
  A la campaigne, acoup, acoup,
Hau, capitaine Pinsemaille!
Le Roy n'entend point que merdaille
Tienne le ranc des vieilz routiers.
  Et puis dictes que les monstiers
Ne servent point aux amoureux!
Bonne macquerelle pour eulx
Est umbre de devotion.
  C'est une bonne caution
Que Monsieur de la Moriniere;
En ce temps là vint la maniere
De se paindre avecques des fars.
  Syre, ce disent ces caphars,
Si vous ne bruslez ces mastins,
Vous serez un de ces matins
Sans tribut, taille ne truage,
  Qui diable feit le *Coqüage*
Des Parisiens l'autre esté?
Pour le moins, si j'y eusse esté,
On eust dict que c'eust esté moy.
  Touche là : je suis en esmoy
Des froidz amys que j'ay en France;
Mais je trouve que c'est outrance
Que l'un a trop et l'autre rien.
  Est il vray que ce vieil marrien
Marche encores dessus espines,
Et que les jeunes tant pouppines
Vendent leur chair cher comme cresme?

S'il est vray, adieu le caresme
Au concile qui se fera ;
Mais Romme tandis bouffera
Des chevreaulx à la chardonnette.
Attache moy une sonnette
Sur le front d'un moyne crotté,
Une oreille à chasque costé
Du capuchon de sa caboche :
Voyla un sot de la Bazoche
Aussi bien painct qu'il est possible,
De sorte qu'on feroit un crible
De tous les trous qui s'abandonnent
A ceulx qui les richesses donnent.
J'ay flux, contreflux, carte amont.
Dieu pardoint au povre Vermont ;
Il chantoit bien la basse contre,
Et les marys la malencontre,
Quand les femmes font le dessus.
Asçavoir mon, si les bossus
Seront tous droictz en l'autre monde ?
Je le dy pource qu'on se fonde
Trop sus Venus et sus les vins,
Parquoy je ne veulx qu'aux devins
Personne sa fiance mette.
Or ça, le livre de Flammette,
Formosum pastor, Celestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y a rien de deffendu.
Icy gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la mer il ne tombe,
Monsieur qui a dressé sa tumbe
Avant que d'estre trepassé.
Fault il pour un verre cassé
Perdre pour vingt ans de service ?
Non, Monsieur, non : ce n'est pas vice

Que simple fornication ;
J'en feray la probation
Par une cotte violette
Que donna la teste follette,
Autrement le dieu des procès,
Au moyen de quoy trop d'excès
Sont engendrez de tant de festes.
En effect, c'estoient de grans bestes
Que les regens du temps jadis :
Jamais je n'entre en paradis
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.
Mais comment se porte l'asnesse
Que tu sçais, de Jerusalem ?
S'elle veult mordre, garde l'en ;
Elle parle comme de cyre.
Vous dictes vray de cela, Syre :
Une estrille, une faulx, un veau,
C'est à dire estrille Fauveau,
En bon rebus de Picardie.
Lyon, veulx tu que je te die ?
Je me trouve dispost des levres ;
Et d'autres bestes que les chevres
Portent barbe grise au menton.
Je ne dy pas que Melanchthon
Ne declaire au roy son advis ;
Mais de disputer vis à vis,
Noz maistres n'y veulent entendre,
Combien que la jeunesse tendre
Soit par tout assez mal apprinse.
Tu ne sçais pas ? Thunis est prinse,
Triboulet a freres et sœurs,
Les Angloys s'en vont bons danseurs,
Les Allemans tiennent mesure.
On ne preste plus à usure,
Mais tant qu'on veult à interest.

A propos de Perceforest,
Lit on plus Artus et Gauvain ?
Il a prins l'Evangile en vain,
Le punais, et s'en est faict riche,
Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne et ses petis bourgeons.
Tout beau ! je vous pry, ne bougeons :
Vous dictes que ce fut jeudy.
Non fais, non, voycy que je dy :
Je dy qu'il n'est point question
De dire j'allion, ne j'estion,
Ny se renda, ny je frappy :
Tesmoing le comte de Carpy,
Qui se feit moyne après sa mort.
Laisse moy là, qui rit et mord,
Et demande au petit Roger
Si ceulx que l'on feit desloger
Hors des villes cryoient *Campos*.
Vrayement, puis qu'il vient à propos,
Je vous en veulx faire le compte.
Elles n'osent dire viconte,
Vigueur, vicourt, ne vilevé :
Leur petit bec seroit grevé,
En danger d'estre trop fendues.
On dict que les nonnains rendues
Donnent gentilment la verolle.
D'estre bruslé pour la parole,
Je te pry, ne soys point couart ;
Mais pour la foy de Billouart
Laisse mourir ces sorbonistes.
Raison : La glose des legistes
Lourdement gaste ce beau texte.
Pour ceste cause je proteste
Que l'Antechrist succumbera ;
Au moins que de bref tombera

Sur Babylonne quelque orage.
  Marguerite de franc courage
N'a plus ses beaulx yeulx esblouys.
Dieu gard la fille au roy Loys,
Qui me reçoit quand on me chasse.
  Voulez vous preferer la chasse
Au vol du milan suspendu ?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin,
Et si gaignerois la partie.
La court en sera advertie,
D'un tas de gros asnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs sots livres
Pour acquerir bruit d'estre veaulx.
A Fleury sont les bons naveaulx,
Les richesses en ces prelatz.
  Et puis c'est tout ; je suis tant las,
Que quatorze archiers de la garde
Me battroient à la halebarde.
Quant au Palays, tousjours il grippe,
Adieu vous dy, comme une trippe.

XLV. *Lyon Jamet à Marot.*

SUSCRIPTION.

Va, lettre, va, va t'en à l'adventure
Droict à Clement, et s'il en fait lecture
Recorde toy de luy faire semonse
Joyeusement de te donner reponse.

MAIS voirement, amy Clement,
Tout clairement dy moy comment
Tant et pourquoy tu te tiens quoy
D'escrire à moy, qui suis à toy ?

T'ay je laissé par le passé?
T'ay-je offensé ou courroussé?
Ay je à ton dict et intendict
En faict ou dict rien contredict?
Ay je à ton nom donné renom
Autre que bon? Tu sçais que non,
Ny ne vouldrois et ne sçauroys,
Tant sont tes droicts justes et droicts.
Devant les yeux de tous les Dieux
Et demy-Dieux, jeunes et vieulx,
J'atteste et jure et en rejure
Qu'aucune injure ou malle augure,
Nul laps de temps ne lieux distans,
Escripts lactens ne vieulx Satans,
N'ont peu avoir force et povoir
De concevoir, c'est assavoir,
Un seul congé qu'aye songé
En son plongé d'avoir changé,
Ne rien osté de mon costé
En loyauté et féauté
De nostre amour, pas un seul tour,
Depuis le jour de ton retour;
Mais tant s'en fault qu'un tel deffault
En froit ou chault ayt faict le sault
En mon pourpris, que n'ays repris
Qui ne t'a pris pour un grand pris.
Or donc, amy de ton amy,
Qui ennemy n'as un demy
Que veux tu dire? Est ce pour rire
Que de prescrire et interdire
Une amour vieille? O grand merveille!
Quand je sommeille elle m'esveille
Et dys ainsi : « Dieu! qu'est ce cy?
Cest homme icy est il transy?
Ses bons esprits, ses beaux escripts,

De si haut prix, sont ilz prescripts ?
Son cueur humain, tant pur et plain
De bon levain, changé de main
Auroit il bien, pour quelque bien
Qu'il se veoit sien ? Je n'en croy rien
Car les effects de ses beaulx faicts
N'ont esté faicts si contrefaicts.
Et quant et quant, il m'ayme tant
Que luy estant bien mal contant
Il ne sçauroit quand il vouldroit,
Or qu'il eust droict en mon endroict,
S'en ressentir ne consentir,
Sans en mentir à moy martyr ;
Car sçait il pas que tous noz pas
Et tous nos cas sont par compas
Comptez, nombrez et denombrez,
Puis obombrez et adombrez ?
Si faict, si faict. Bien il le sçait
Le tout parfaict bien luy a faict
Veoir et comprendre et tant apprendre
Qu'il en peut vendre et en espendre ;
Et davantage, il est de l'aage
Et du pelage où l'homme est sage
Ou jamais non. Et puis son nom
D'estre tout bon a le renom.
Or donc, Clement, tout clerement,
Bien seurement et promptement,
Escripts pourquoy tu te tiens coy
De tenir loy au second toy,
Qui est icy sans grand soucy,
La Dieu mercy et toy aussi.
Cest à Ferrare, au huictiesme an
De la sienne proscription ;
Mais à la tienne intention
Que ce soit le dernier. Amen.

XLVI. *Adieu aux dames de la court, au mois d'octobre* 1537.

ADIEU la Court, adieu les dames,
Adieu les filles et les femmes,
Adieu vous dy pour quelque temps ;
Adieu voz plaisans passetemps ;
Adieu le bal, adieu la dance,
Adieu mesure, adieu cadence,
Tabourins, haulboys, violons,
Puis qu'à la guerre nous allons.
  Adieu donc les belles, adieu,
Adieu Cupido vostre Dieu,
Adieu ses fleches et flambeaux,
Adieu vos serviteurs tant beaulx,
Tant polliz et tant dameretz :
O comment vous les traicterez,
Ceulx qui vous servent à ceste heure !
  Or adieu quiconque demeure,
Adieu laquais, et le vallet,
Adieu la torche et le mulet.
Adieu monsieur qui se retire
Navré de l'amoureux martyre,
Qui la nuict sans dormir sera,
Mais en ses amours pensera.
  Adieu le bon jour du matin,
Et le blanc et le dure tetin
De la belle qui n'est pas preste ;
Adieu une autre qui s'enqueste
S'il est jour ou non là dedans.
Adieu les signes evidens
Que l'un est trop mieulx retenu
Que l'autre n'est le bien venu.

Adieu qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert que tenir la mule.
Adieu festes, adieu banquetz,
Adieu devises et caquetz,
Où plus y a de beau langage
Que de serviette d'ouvrage,
Et moins vraye affection,
Que de dissimulation.
Adieu les regardz gracieux,
Messagers des cueurs soucieux ;
Adieu les profondes pensées,
Satisfaictes ou offensées ;
Adieu les armonieux sons
De rondeaulx, dizains et chansons ;
Adieu, piteux departement,
Adieu regretz, adieu tourment,
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la court et l'equipage,
Adieu l'amytié si loyalle,
Qu'on la pourroit dire royalle,
Estant gardée en ferme foy
Par ferme cueur digne de roy.
Mais adieu peu d'amour semblable,
Et beaucoup plus de variable.
Adieu celle qui se contente,
De qui l'honnesteté presente,
Et les vertuz dont elle herite,
Recompensent bien son merite.
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une a ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend.
Adieu les cueurs uniz ensemble,
A qui l'on faict tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amyable

A leur fermeté si louable.
Adieu celle qui tend au poinct
A veoir un qui n'y pense point,
Et qui reffuz ne feroit mye
D'estre sa femme en lieu d'amye.
Adieu à qui gueres ne chault
D'armer son tainct contre le chault,
Car elle sçait tresbien l'usage
De changer souvent son visage ;
Adieu, aymable autant qu'elle,
Celle que maistresse j'appelle.

Adieu l'espérance ennuyeuse
Où vit la belle et gracieuse,
Qui par ses secrettes douleurs
En a prins les pasles couleurs ;
Adieu l'autre nouvelle pasle,
De qui la santé gist au masle ;
Adieu la triste que la mort
Cent foys le jour poinct et remort.

Adieu m'amye la derniere,
En vertuz et beauté premiere ;
Je vous pry me rendre à present
Le cueur dont je vous feiz present,
Pour en la guerre, où il fault estre,
En faire service à mon maistre.

Or quand de vous se souviendra,
L'aiguillon d'honneur l'espoindra
Aux armes et vertueux faict.
Et s'il en sortoit quelque effect
Digne d'une louenge entiere,
Vous en seriez seule heritiere.
De vostre cueur donc vous souvienne :
Car si Dieu veult que je revienne,
Je le rendray en ce beau lieu.
Or je fais fin à mon Adieu.

XLVII. *A Madame la Duchesse de Ferrare.* (1535).

EN traversant ton pays plantureux,
Fertile en biens, en dames bien heureux,
Et bien semé de peuple obéyssant,
Le tien Marot (fille de Roy puissant)
S'est enhardy, voire et a protesté
De saluer ta noble Majesté,
Ains que passer tout oultre les limites,
Estant certain que si bien tu imites
De ton Saulveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de presumption.
Car, estimant que par un bruict qui sonne
Tu sçais mon nom, sans sçavoir ma personne,
Et que jadis fut serviteur mon pere
De ta mere Anne, en son regne prospere;
Croyant aussi que tu sçais que d'enfance
Nourry je suis en la maison de France,
De qui tu es royalle geniture;
Cela pensant, ne crainct mon escripture
Que ta grandeur la vueille reffuser :
Mais quel besoing est il de m'excuser?
  Les oyselletz des champs en leurs langages
Vont saluant les buyssons et boscages
Par où ilz vont: quand le navire arrive
Auprès du havre, il salue la rive
Avec le son d'un canon racourcy;
Ma Muse donc, passant ceste court cy,
Faict elle mal saluant toy, Princesse,
Toy à qui rit ce beau pays sans cesse,
Toy, qui de race ayme toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien vestu;

Toy, dessoubz qui fleurissent ces grans plaines,
De biens et gens si couvertes et plaines :
Toy, qui leurs cueurs as sceu gaigner trèsbien,
Toy qui de Dieu recongnois tout ce bien ?
Salut à toy donques trèshumblement,
Humble salut, par ton humble Clement,
Par ton Marot, le poëte gallique,
Qui s'en vient veoir le pays Italique,
Pour quelque tems : si entre cy et là
Te peult servir ma plume, et si elle a
Sçavoir qui plaise à ta Majesté haulte,
Croy que plus tost l'eau du Pau fera faulte
A contre val ses undes escouller,
Que ceste plume à s'estendre et voller
Là où le vent de tes commandements
La poulsera ; mesme les elements
Lairront plus tost leur nature ordonnée ;
Car l'Eternel me l'a (certes) donnée
Pour en louer premierement son nom,
Puis pour servir les princes de renom,
Et exalter les princesses d'honneur,
Qui au plus hault de fortune et bon heur
S'humilier de cueur sont coustumieres,
Auquel beau reng tu marches des premieres.

XLVIII. *A Monseigneur le cardinal de Tournon, Marot retournant de Ferrare à Lyon* (1536).

Puis que du Roy la bonté merveilleuse
De France veult ne m'estre perilleuse,
Puis que je suis de retourner mandé,
Puis qu'il luy plaist, puis qu'il a commandé,
Et que ce bien procede de sa grace,
Ne t'esbahys si j'ay suyvy la trace,

Noble seigneur, pour en France tirer,
Où long temps a je ne fais qu'aspirer.
  Le marinier qui prend terre, et s'arreste
Pour la fureur de l'orage et tempeste,
Desancre alors que les cieulx sont amys.
  Le chevaulcheur qui à couvert s'est mis,
Laissant passer ou la gresle ou la pluye,
Dès que de loing veoit qu'Aquilon essuye
Le ciel mouillé, il entre en grand plaisir,
Desloge et tire au lieu de son desir,
  Certes, ainsi, Monseigneur redoubté,
Si tost que j'euz mon retour escouté,
Et que je vey la grand' nue essuyer
Qui en venant me pouvoit ennuyer,
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le second de desloger du lieu
Là où j'estois, pour au pays venir
D'où je n'ay sceu perdre le souvenir.
  Nature a prins sur nous ceste puissance
De nous tirer au lieu de sa nayssance ;
Mesmes longs temps les bestes ne sejournent
Hors de leurs creux, mais tousjours y retour-
  Brief, du desir qu'au departir j'avoye, [nent.
Je n'ay trouvé rien de dur en la voye,
Ains m'ont semblé ces grans roches haultaines
Préaulx herbuz, et les torrens fontaines ;
Bise, verglatz, la neige et la froidure
Ne m'ont semblé que printemps et verdure,
Si qu'à Dieu rendz graces un million,
Dont j'ay attainct le gracieux Lyon,
Où j'esperois à l'arriver transmettre
Au roy Françoys humble salut en metre.
Conclud estoit : mais, puis qu'il en est hors,
A qui le puis je et doy je addresser, fors,
A toy qui tiens par prudence loyalle

Icy le lieu de sa haulteur royalle ?
S'il est ainsi que la puissance qu'as
Toute s'estend en grans et petis cas,
La raison veult doncques que maintenant,
De ce salut tu sois son lieutenant ;
Et puis je suis à cela confermé,
Pource qu'amy tu es, et bien aymé,
De l'assemblée aux Muses tressacrées,
Et qu'à Phebus en escrivant agrées.
Humblement donc sur ce je te salue,
Heur de Tournon plein de haulte value ;
Dieu gard aussi d'infecte adversité
L'air amoureux de la noble cité.
Dieu gard la Sonne au port bien somptueux,
Et son mary le Rosne impetueux,
Qui puis un peu se demonstra si fier,
Que l'ennemi ne s'y osa fier,
Et dont n'agueres par diligence prompte
S'est retiré Cesar avecques honte.
Si vous supply, o fleuves immortelz,
Et toy, Prelat, dont il est peu de telz,
Et toy, cité fameuse de hault prix,
Ne me vouloir contemner par mespris,
Ains recevoir tout amyablement
L'humble Dieu gard de vostre humble Clement.

XLIX. *Adieux à la ville de Lyon.* (1536.)

Adieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doulx que cent pucelles,
Sinon quand l'ennemy te poinct :
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu aussi à toutes celles
Qui embellissent ton sejour ;

Adieu, faces claires et belles,
Adieu vous dy, comme le jour.
  Adieu, cité de grand' valleur,
Et citoyens que j'ayme bien.
Dieu vous doint la fortune et l'heur
Meilleur que n'a esté le mien ;
J'ay receu de vous tant de bien,
Tant d'honneur et tant de bonté,
Que voluntiers diroys combien :
Mais il ne peult estre conté.
  Adieu les vieillards bien heureux,
Plus ne faisans la court aux dames,
Toutesfoys toujours amoureux
De vertu, qui repaist voz ames :
Pour fuyr reproches et blasmes,
De composer ay entreprins
Des epitaphes sur voz lames,
Si je ne suis le premier prins.
  Adieu, enfans pleins de sçavoir,
Dont mort l'homme ne desherite ;
Si bien souvent me vinstes veoir,
Cela ne vient de mon merite ;
Grand mercy, ma Muse petite ;
C'est par vous, et n'en suis marry :
Pour belle femme l'on visite
A tous les coups un layd mary.
  Adieu la Sone, et son mignon
Le Rosne, qui court de vistesse ;
Tu t'en vas droict en Avignon,
Vers Paris je prends mon adresse.
Je dirois adieu ma maistresse ;
Mais le cas viendroit mieulx à poinct
Si je disois adieu jeunesse,
Car la barbe grise me poinct.
  Va, Lyon, que Dieu te gouverne ;

Assez long temps s'est esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toy on a batu.
Finablement, pour sa vertu,
Adieu des foys un million
A Tournon, de rouge vestu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

L. *Le Dieu gard à la court.* (1536.)

VIENNE la mort quand bon luy semblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçoy ceste grace
De veoir encor de Monseigneur la face.
Ha ! mal parlans, ennemys de vertu,
Totallement me disiez desvestu
De ce grand bien : vostre cueur endurcy
Ne congneut onc ne pitié ne mercy ;
Pourtant avez semblable à vous pensé
Le plus doulx Roy qui fut onc offensé ;
C'est luy, c'est luy, France, royne sacrée,
C'est luy qui veult que mon œil se recrée,
Comme souloit, en vostre doulx regard.
Or je vous voy, France, que Dieu vous gard !
Depuis le temps que je ne vous ay veue,
Vous me semblez bien amendée et creue ;
Que Dieu vous croisse encores plus prospere.
Dieu gard François, vostre cher filz et pere,
Le plus puissant en armes et science
Dont ayez eu encore experience.
Dieu gard la royne Eleonor d'Austriche,
D'honneur, de sens et de vertuz tant riche.
Dieu gard du dard mortifere et hydeux
Les filz du Roy ; Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cueur est plein de dueil et d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire ;
Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine
De dons exquis. Ha ! Royne Magdaleine,
Vous nous lairrez : bien vous puis (ce me semble)
Dire Dieu gard et adieu tout ensemble.
Pour abreger : Dieu gard le noble reste
Du royal sang, origine celeste ;
Dieu gard tous ceux qui pour la France veillent,
Et pour son bien combatent et conseillent.
Dieu gard la court des dames, où abonde
Toute la fleur et l'eliste du monde.
Dieu gard en fin toute la fleur de lys,
Lime et rabot des hommes mal pollys.
Or sus, avant, mon cueur, et vous, mes yeulx !
Tous d'un accord dressez vous vers les cieulx
Pour gloyre rendre au pasteur debonnaire
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebis esloignée en souffrance.
Remerciez ce noble roy de France,
Roy plus esmeu vers moy de pitié juste
Que ne fut pas envers Ovide Auguste ;
Car d'adoulcir son exil le pria,
Ce qu'accordé Auguste ne lui a :
Non que je veuille (Ovide) me vanter
D'avoir mieulx sceu que ta muse chanter;
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esmouvoir à mercy et clemence :
Mais assez bon persuadeur me tien,
Ayant un prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincz en l'art tant agréable,
Je te surmonte en fortune amyable ;
Car quand banny aux Gethes tu estois,
Ruisseaulx de pleurs sur ton papier jettois,
En escrivant sans espoir de retour,

Et je me voy mieulx que jamais autour
De ce grand Roy. Cependant qu'as esté
Près de Cesar à Romme en liberté,
D'amour chantois, parlant de ta Corynne ;
Quant est de moy, je ne veulx chanter hymne
Que de mon Roy : ses gestes reluysans
Me fourniront d'argumens suffisans.
Qui veult d'amour deviser, si devise :
Là est mon but ; mais quand je me ravise,
Doy je finir l'elegie presente
Sans qu'un Dieu gard encore je presente ?
Non ; mais à qui ? puis que Françoys pardonne
Tant et si bien qu'à tous exemple il donne,
Je dy Dieu gard à tous mes ennemys,
D'aussi bon cueur qu'à mes plus chers amys.

LI. *Fripelipes, valet de Marot, à Sagon* (1537).

Par mon ame, il est grand foyson,
Grand' année et grande saison
De bestes qu'on deust mener paistre,
Qui regimbent contre mon maistre.
Je ne voy point qu'un Sainct Gelais,
Un Heroet, un Rabelais,
Un Brodeau, un Seve, un Chappuy
Voysent escrivant contre luy.
Ne Papillon pas ne le point,
Ne Thenot ne le tenne point.
Mais bien un tas de jeunes veaulx,
Un tas de rithmasseurs nouveaulx,
Qui cuydent eslever leur nom
Blasmant les hommes de renom ;
Et leur semble qu'en ce faisant
Par la ville on ira disant :

« Puis qu'à Marot ceulx cy s'attachent,
Il n'est possible qu'ilz n'en sçachent. »
Et veu les faultes infinies
Dont leurs epistres sont fournies,
Il convient de deux choses l'une,
Ou qu'ilz sont troublez de la lune,
Ou qu'ilz cuydent qu'en jugement
Le monde (comme eulx) est jument.
De là vient que les povres bestes,
Après s'estre rompu les testes
Pour le bon bruict d'autruy briser,
Eulx mesmes se font despriser,
Si que mon maistre sans mesdire
Avecques David peult bien dire :
« Or sont tombez les malheureux
En la fosse faicte par eulx ;
Leur pied mesme s'est venu prendre
Au filé qu'ilz ont voulu tendre. »
Car il ne fault pour leur repondre
D'autres escripts à les confondre
Que ceulx là mesmes qu'ilz ont faictz,
Tant sont grossiers et imparfaictz ;
Imparfaictz en sens et mesures,
En vocables et en cesures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans comme eulx.
L'un est un vieux resveur Normand,
Si goulu, friand et gourmand
De la peau du povre Latin,
Qu'il l'escorche comme un mastin.
L'autre un Huet de sotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'absent : mais le demandeur
Eust affaire à un entendeur.
O le Huet en bel arroy

Pour entrer en chambre de Roy !
  Ce Huet et Sagon se jouent ;
Par escript l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entreflattent)
Deux vieulx asnes qui s'entregrattent.
  Or, des bestes que j'ay sus dictes,
Sagon, tu n'es des plus petites ;
Combien que Sagon soyt un mot
Et le nom d'un petit marmot.
  Et sçaches qu'entre tant de choses
Sottement en tes dictz encloses,
Ce vilain mot de concluer
M'a faict d'ahan le front suer.
  Au reste de tes escriptures
Il ne fault vingt ne cent ratures
Pour les corriger. Combien donc ?
Seulement une tout du long.
  Aussi Monsieur en tient tel conte,
Que de sonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuse
Sa doulce lyre ; et puis sa muse,
Parmy les princes allaictée,
Ne veult point estre valetée.
  Hercules feit il nulz effors
Sinon encontre les plus forts ?
Pensez qu'à Ambres bien seerroit
Ou à Canis, qui les verroit
Combatre en ordre et equipage
L'un un valet et l'autre un page.
  J'ay pour toy trop de resistance ;
Encor ay je peur qu'il me tance
Dont je t'escry, car il sçait bien
Que trop pour toy je sçay de bien.
  Vray est qu'il avoit un valet,
Qui s'appelloit *Nihil valet*,

A qui comparer on t'eust peu ;
Toutesfoys il estoit un peu
Plus plaisant à veoir que tu n'es,
Mais non pas du tout si punais.
Il avoit bien tes yeulx de rane,
Et si estoit filz d'un Marrane,
Comme tu es, au demourant ;
Ainsi vedel et ignorant,
Sinon qu'il sçavoit mieulx limer
Les vers qu'il faisoit imprimer.
Tu penses que c'est cestuy là
Qui au lict de Monsieur alla
Et feit de sa bourse mitaine.
Et va, va : ta fiebvre quartaine !
Comparer ne t'y veulx ne doy :
Il valloit mieulx cent foys que toy.
Mais viença : qui t'a meu à dire
Mal de mon maistre en si grand' ire ?
Vraiment, il me vient souvenir
Qu'un jour vers luy te vey venir
Pour un chant royal luy monstrer,
Et le prias de l'accoustrer,
Car il ne valloit pas un œuf.
Quand il l'eust refaict tout de neuf,
A Rouen en gaignas (povre homme)
D'argent quelque petite somme,
Qui bien à propos te survint
Pour la verolle qui te vint.
Mais pour un sueur, quand j'y pense,
Tu en rends froide recompense ;
Il semble pourtant en ton livre
Qu'en le faisant tu fusses ivre :
Car tu ne sçeuz tant marmonner
Qu'un nom tu luy sceusses donner :
Si n'a il couplet, vers n'epistre

Qui vaille seulement le tiltre.
  Dont ne sois glorieulx ne rogue,
Car tu le grippas au prologue
De l'Adolescence à mon maistre ;
Et qu'on lise à dextre ou senestre,
On trouvera (bien je le sçay)
Ce petit mot de Coup d'Essay,
Ou Coups d'essay, que je ne mente.
  O la sottise vehemente !
A peine sera jamais crainct
Le combattant qui est contrainct
D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De son adversaire les armes.
  Ha ! rustre, tu ne pensoys pas
Que jamais il deust faire un pas
Dedans la France ; tu pensoys
Sans pitié ce bon roy Françoys,
Et le paignoys en ton cerveau
Aussi tigre que tu es veau.
  C'est pourquoy les cornes dressas :
Et quand tes escripts adressas
Au Roy, tant excellent poete,
Il me souvint d'une chouette
Devant le rossignol chantant
Ou d'un oyson se presentant
Devant le cygne pour chanter.
  Je ne veulx flatter ne vanter ;
Mais, certes, Monsieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De ses plus jeunes apprentifz.
  Venez, ses disciples gentilz,
Combattre ceste lourderie ;
Venez, mon mignon Borderie,
Grand espoir des muses haultaines ;
Rocher, faictes saillir Fontaines,

Lavez tous deux aux veaulx les testes ;
Lyon, qui n'est pas roy des bestes
(Car Sagon l'est), sus, hault la pate,
Que du premier coup on l'abbate.
Sus, Gallopin, qu'on le gallope !
Redressons cest asne qui choppe ;
Qu'il sente de tous la poincture :
Et nous aurons Bonadventure,
A mon advis assez sçavant
Pour le faire tirer avant.
Vien, Brodeau, le puisné son filz,
Qui si trèsbien le contrefeiz
Au huictain des *Freres mineurs*,
Que plus de cent beaulx divineurs
Dirent que c'estoit Marot mesme ;
Temoing le griffon d'Angoulesme,
Qui respondit argent en pouppe,
En lieu d'yvre comme une souppe.
Venez donc, ses nobles enfans,
Dignes de chapeaulx triumphans
De vert laurier : faictes merveilles
Contre Sagon, digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez,
Pour le vaincre rien ne forgez ;
Laissez cest honneur et estime
A la dame Anne Philetíme,
De qui Sagon pourroit apprendre,
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enseigner. Trembles tu point,
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'espritz dont le moindre
Sçait mieulx que toy louer et poindre.
Je laisse un tas d'yvrongneries
Qui sont en tes rythmasseries,
Comme de tes quatre Raisons,

Aussi fortes que quatre oysons;
De ces deux sœurs Savoysiennes
Que tu cuydois Parisiennes,
Et de mainte autre grand' folie
Dont il n'a grand' melancolie.
Mais, certes, il se deult gramment
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle princesse
Que de Ferrare la duchesse,
Tant bonne, tant sage et benigne.
O quantes foys en sa cuysine
Ton dos a esté souhaitté
Pour y estre bien fouetté;
Dont (peult estre) elle eust faict deffense,
Tant bien pardonne à qui l'offense.
Mais moy je ne me puis garder
De t'en battre et te nazarder;
Ta meschanceté m'y convie,
Et m'en fault passer mon envie.
Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagouyn,
Zon sur l'Asne de Balaan!
Ha! vilain, vous petez d'ahan:
Le feu sainct Antoine vous arde!
Ça ce nez, que je le nazarde,
Pour t'aprendre avecques deux doits
A porter honneur où tu dois.
Enflez, villain, que je me joue;
Sus, après, tournez l'autre joue;
Vous criez: je vous feray taire,
Par Dieu, monsieur le secretaire
De beurre fraiz. Hou le mastin!
Pleust à Dieu que quelque matin
Tu vinsses à te revenger:
L'abbé seroit en grand danger

De veoir par maniere de rire
Monsieur mon maistre luy escrire,
Et d'estre de luy mieulx traicté
Que de moy tu ne l'as esté,
Car il sçait tout, et sçait comment
Te feit exprès commandement
De t'en aller mettre en besongne
Pour composer ton coup d'yvrongne,
Ce que lui accordas, pourveu
Qu'en après tu serois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny,
Long temps a, par election
Tu en prins la possession.
Que je donne au diable la beste !
Il me faict rompre icy la teste
A ses merites collauder,
Et les bras à le pellauder,
Et si ne vault pas le tabut.
Mieulx vault donc icy mettre but,
T'advisant, sot, t'advisant, veau,
T'advisant, valeur d'un naveau,
Que tu ne te veis recevoir
Oncques tant d'honneur que d'avoir
Receu une epistre à oultrance
D'un valet du Maro de France.
Et crains, d'une part, qu'on t'en prise ;
Puis, d'avoir tant de peine prise,
J'ai paour qu'il me soit reproché
Qu'un asne mort j'ay escorché.

LII. *Epistre à Sagon et à La Hueterie, par M. Charles Fontaine, mal attribuée par ci devant à Marot.* (1536.)

QUAND j'ay bien leu ces livres nouvellets,
Ces Chantz royaulx, Epistres, Rondeletz,
Mis en avant par nos deux secretaires,
Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,
Je leur escris par moyen de plaisir,
Et de ce faire ay bien prins le loysir ;
Car raison veut que je les advertisse
Qu'ils n'ont pas eu du Poëte notice
Qui dit qu'on doit garder ses vers neuf ans,
Pource qu'on doit craindre flottes et vents
Lorsqu'on transporte et qu'on mect en lumière
Des escrivans leur ouvrage premiere,
Laquelle il faut reveoir diligemment,
Et de plusieurs avoir le jugement.
Celuy est sot qui son imparfaict œuvre
A toutes gens impudemment descœuvre.
Plusieurs sçavans disent : « Qui sont ces veaulx
Qui à rithmer se rompent les cerveaulx ? »
Il semble à voir, quand leur rithme on entonne,
Que tout partoût là où on l'oyt il tonne.
Tout leur escrit est rude, estrange, obscur,
Tant l'un que l'autre, et en sa veine dur.
Il est bien vray que cest art d'escripture
Est bien séant quand on l'a de nature,
Ce qu'on cognoist à la facilité
Et ne court point sans grande vérité
Ce commun dit : « On ne faict rien qui serve
Quand on le faict bon gré maulgré Minerve. »
Ce que les gens d'esprit et de sçavoir

Facilement peuvent appercevoir.
On voit tant bien une œuvre qui sent l'huile
Ou esventée et seiche comme tuyle !
Il est facile à discerner les vers
Qui n'ont point vie et gisent à l'envers ;
Il est facile, on le sent à la trace
Quand aucuns vers viennent de bonne race.
Je ne veulx pas pourtant les abbaisser
A celle fin de mon stile haulser,
Car je congnois la petite science
Que Dieu me donne, et prens en patience ;
Mais seulement je veux mettre en avant
Le jugement de maint homme sçavant
Et de plusieurs qui leur maistre seroyent
Quand en cest art leur plume adresseroyent.
Je ne veux donc trencher du parangon
Pour me monstrer ennemy de Sagon ;
Je ne pretens ne plaid ne huterie
Avec Sagon ne La Hueterie ;
Ce nonobstant, s'ils en veulent à moy
Je n'en seray (ce croi je) en grand esmoy,
Car je voy bien à peu près que leur veine
Est un petit trop debile et trop vaine
Pour bien jouer. Cela très bien je sçay
A veoir sans plus leur povre coup d'essay.
Si dessus moy leur cholere s'allume
La Dieu mercy, nous avons encre et plume
Pour leur respondre un peu plus sagement
Qu'ilz n'ont escript tous deux premierement ;
Que bien, que mal, selon nos fantasies
Nous escrivons souvent des poësies.
Si ne suffist d'escrire maint blason,
Mais il convient garder rithme et raison ;
Rithme et raison, ainsi comme il me semble
Doivent tousjours estre logez ensemble.

L'homme rassis doit son cas disposer
De longue main, premier que d'exposer
Son escripture et ses petits ouvrages
Dessous les yeux de tant de personnages,
Dont plusieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,
Combien qu'ilz soyent faicts d'excellentes plu-
Tant moins doit on faire un œuvre imprimer[mes.
Où il y a grandement à limer.
Il faut souvent y approcher la lime
Avant qu'il soit permis que l'on imprime ;
Car les sçavans disent : « Bran du rithmeur,
Pareillement, merde pour l'imprimeur
Lequel nous vient cy rompre les cervelles
De ses traictez non vallans deux groiselles. »
Titres haultains ne nous font qu'abuser
A celle fin qu'on y voyse muser ;
Il n'y a point de plaisir en leur muse
Non plus qu'au son de vieille cornemuse.
Je n'eusse pas pensé que de six ans
On eust peu veoir de si sots courtisans,
Qui eussent eu la plume si legiere
Qu'elle auroit peur de demeurer derrière ;
On jugeroit que ces compositeurs
Sont aussi tost poëtes qu'orateurs.
O courtisans, vostre veine petite
Pour bons rithmeurs va un petit trop viste.
Non fait, que dis-je ? Ains, pour le faire court,
Il faut ainsi avoir bruit en la court,
Un bon rithmeur, et tant d'experience
Que de nature il ayt ceste science.
En second point, il ne doit tant errer
Qu'il n'ayt povoir de sa main temperer
A ce que par quelque maniere lasche
Dessus autruy ses aiguillons ne lasche,
Effrenement l'assaillant le premier,

O le beau faict que l'on doit prémier!
  Je ne vey onc depuis que suis en vie
Escrire plus d'ardeur, gloire et envie.
Certes, l'escript le plus à detester,
C'est par ranqueur mesdire et contester.
Celuy lequel aguise ainsi son stile
Doit à bon droit estre appellé Zoïle.
  Tu monstres bien ta male affection,
A l'affligé donnant affliction.
  Ce n'est pas là, ce n'est pas là la voye
Qui gens d'esprit à bon renom convoye.
Communement de tel commencement
On n'en voit pas fort bon advancement.
C'en est bien loing; il y a trop à dire
Qu'on vienne à bien par blasmer et mesdire.
Certes, avant qu'il soit jamais dix ans,
On montrera au doit les mesdisans.
  Desja on dit de La Hueterie
Et de Sagon : Ce n'est que flatterie.
A l'entour d'eux de cent pas on la sent.
Je l'ay desjà bien ouy dire à cent.
  Sage n'est pas celuy qui se soulace
A dire mal pensant acquerir grace,
Et mesmement qui dict mal de celuy
Qui ne s'en doubte et est bien loing de luy,
Dont il pretend avoir le bien et gages;
Mais beau temps vient après pluye et orages.
  Facilement et sans prendre grand soing
On dict du mal de celuy qui est loing,
Que l'on pourroit avoir en reverence
Pour son sçavoir quand il est en presence.
Quand telles gens se cuident advancer,
Lors on les veoit tant plus desadvancer;
Il ne faut pas par moyen deshonneste
Penser venir à quelque fin honneste.

Et qu'y a il plus loing d'honnesteté
Que de mesdire avec une aspreté?
Voilà comment pour le moins (à ce compte)
De vostre faict ne peult sortir que honte
Et deshonneur, si vous n'estes comptez
Pour gens qui sont desja tous eshontez.

Je m'esbahys comment tu as peu estre
Si aveuglé de te prendre à ton maistre.
Vous en deussiez tous deux mourir de dueil,
On le cognoist et au doit et à l'œil.
D'autant s'en faut que la vostre marotte
Ne luy ressemble : elle est trop jeune et sotte.

Un peu trop tost vous voulustes frotter
De l'ensuivir pour contremarotter;
L'un va rithmant *la fere* contre *affaire*,
Et l'autre aussi *frère* contre *desplaire;*
L'autre par trop les oreilles m'offence
Quand pour *allume* a voulu dire *accense*
L'autre redit *moyctié* et *amytié*
En douze vers et moins de la moytié;
L'autre descript après, Dieu sçait comment,
Un chascun ciel et chascun element;
L'astronomie, aussi l'astrologie,
Vous la diriez estre par eulx regie.
Maistre et *remettre*, aussi *cueurs* et *obscurs*, [durs.
Ce sont beaulx mots, mais en rithme ilz sont
Et puis on veult pour agréable avoir
Œuvre tant sot et mal plaisant à veoir!

Tantost après vingt et deux si arrivent
Qui pas à pas l'un et l'autre s'ensuivent,
Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,
Quatre raisons, sans texte evangelique.
Aussi plusieurs personnages divers
Onques n'ont peu m'exposer ces deux vers:
Ton mal penser mect bien loing ta pensée

Près du soucy de ton ame offensée.
Près et *bien loing* s'entresuivent très mal ;
Aussi sent il troubler l'esprit vital,
Et cela vient de trop d'audace prinse,
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse ;
Ce nonobstant, par telle folle audace,
Nul d'eulx ne quiert que d'estre mis en grace,
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.
Que s'il m'estoit par bon loisyr possible,
J'aurois assez pour esmouvoir maints cueurs
Des sots propos de ces rhetoriqueurs.
Ne sçay si bons la commune les clame,
Mais je sçay bien que tout sçavant les blasme ;
Voilà que c'est: noz compositions
Veulent regner par noz affections.
Je n'ay loysir plus avant m'entremettre ;
Mieux me vaudroit entreprendre autre metre
Où l'on pourroit cueillir quelque bon fruict,
Car je ne veux comme eux acquerir bruit ;
Mais je sçaurois voluntiers quel homme est ce
Qui m'asseurast en sa foy et promesse
Qui auroit peu tirer un seul proffit
De ces traictez que l'un et l'autre fit,
Tant froids vers Dieu, vers le monde et l'Eglise ;
Tant seulement chascun d'eulx temporise
A celle fin d'obtenir quelque don ;
Leur stile est doulx voire comme un chardon ;
Ce nonobstant cuydent en ceste sorte
Que de l'honneur et prouffit il en sorte.
Homme ne doit s'entremettre en quelque art
Duquel jamais n'entendit bien le quart.

LIII. *Au Roy, pour la Bazoche.*

Pour implorer vostre digne puissance,
Devers vous, Syre, en toute obeyssance,
Bazochiens à ce coup sont venuz
Vous supplier d'ouyr par les menuz
Les poinctz et traictz de nostre comedie.
Et s'il y a rien qui picque ou mesdie,
A vostre gré l'aigreur adoulcirons.
Mais à quel juge est ce que nous irons,
Si n'est à vous, qui de toute science
Avez certaine et vraye experience,
Et qui tout seul d'authorité povez
Nous dire : Enfans, je veulx que vous jouez.
O Syre, donc, plaise vous nous permettre
Sur le theatre à ce coup cy nous mettre
En conservant noz libertez et droicts,
Comme jadis feirent les aultres Roys.
Si vous tiendra pour pere la Bazoche,
Qui ose bien vous dire sans reproche
Que de tant plus son regne fleurira,
Vostre Paris tant plus resplendira.

C. *Epitres posthumes comprises dans l'édition de* 1596.

—

LIV. *Epistre perdue au jeu contre madame de Pons* (1535).

Dame de Pons, Nymphe de Parthenay,
Pardonne moy si ceste carte n'ay
Painte de fleurs à Minerve duysantes
Et pour ton sens contenter suffisantes ;
Ma Muse est bien pour satisfaire habille
Aucuns esprits ; mais trop se sent debile
Pour toy, qui as lettres et bon sçavoir
Autant ou plus que femme puisse avoir,
Avecques œil pour veoir subit les fautes
Et discerner choses basses des hautes.
  Bien est il vray que ton cueur scet user
D'une bonté de fautes excuser,
Et de donner aux œuvres bien dictées
En temps et lieu louenges meritées.
Mais je sens bien que l'heure est advenue
Qu'en cest escrit de promesse tenue
Plus de besoin de ton excuse auray
Que de bon los meriter ne sçaurai.
Et me suis veu (il n'en faut point mentir)
D'avoir promis prest à me repentir ;
Car dès qu'en main la plume je vins metre,
A peine sceu forger le premier mettre,
Et commençay à dire et à penser :
« Presumptueux, que veux tu commencer ?
Faut il qu'à honte acquerir tu t'amuses,
D'escrire ainsi à l'une des neuf Muses. »
  Ce néantmoins, pour promesse tenir,
Ne me suis sceu d'escrire contenir ;

Mais t'escrivant (ô noble esprit bien né)
Trouvé me suis tout ainsi estonné
Qu'un villagois simple et pusillanime
Qui parle en craincte à un Roy magnanime.
D'autre costé, pour mon epistre orner,
Je ne sçaurois quel propos enfourner.
De te parler de science latine,
D'en deviser près de toy ne suis digne ;
Te deviser des amoureux soulas,
C'est temps perdu : tu aymes trop Pallas ;
Chanter la guerre et des armes la mode,
A ton mary la chose est plus commode ;
De tes vertus bien blasonner et paindre,
Taire vaut mieux que n'y pouvoir atteindre.
Parquoy à droit devant toy je m'accuse
Que cecy n'est Epistre, mais excuse ;
Cecy (pour vray) n'ha merité le titre
D'Envoy, de Lay, d'Elegie ou d'Epistre ;
Mais s'il te plaist, nonobstant sa basseur,
Le recevoir en gré sous la douceur
Qui est en toy par nayve coustume,
J'estimeray avoir faict un volume.
Reçoy le donc en gré, je te supplie,
Et, l'ayant leu, ne le pers, mais le plie
Pour le garder : au moins quand ce viendra
Que serai mort, de moi te souviendra.
Et si d'icy à grand temps et long aage
Du tien Clement se tient aucun langage
Là où seras, par maniere de rire
Aux assistans pourras conter et dire
(Qui ne sera pour moy un petit heur)
Comment jadis fut bien ton serviteur ;
Et pour tesmoin de ce que leur diras,
Ce mien escrit sur l'heure produiras,
En leur disant : « Quand Marot m'escrivoit

Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
Là où j'estois, et lors à grande outrance
Le povre gars estoit banni de France,
Par le pourchas d'aucuns ayans envie
De quoy Vertu perpetuoit sa vie ;
Dont il trouvoit sa perte et son soucy
Moins ennuyeux. Leur conteras aussi
Comment durant ceste mienne destresse
Tous deux servions une mesme maistresse,
Fille deFrance, et duchesse Renée,
Au gré de qui semble que tu sois née.
Mille autres cas, mille autres bons propos,
Quand seras vieille, et chez toi à repos,
Dire pourras de moy à l'advenir,
S'il t'en souvient ; et pour t'en souvenir,
De bon cucur laisse à la tienne excellence
Ceste escriture, où j'impose silence.

LV. *A madame de Soubise, partant de Ferrare pour s'en venir en France* (1536).

Le cler soleil sur les champs puisse luyre,
Dame prudente, et te vueille conduire
Jusques au pied de ta noble maison.
Il est certain que plus tost oraison
Pour ta demeure à Dieu je voudrois faire ;
Mais puis que luy et le temps et l'affaire
Veulent tous trois que ta bonté desplace,
Monts et torrens te puissent faire place ;
Dieu tout au long de ton allée entiere,
Soit en ta voye et dedans ta litiere,
Voire en ton cueur, à celle fin (Madame)
Que tout d'un train te garde corps et ame.
Or t'en va quand et où il te plaira ;

Plus iras loing, plus nous en desplaira;
Et quand à moi, tu peux estre asseurée,
Tant que j'aurai en ce monde durée,
Que serai tien, non point seulement pource
Que, long temps ha, tu fuz première source
De bon recueil à mon pere, vivant,
Quand à la court du Roy fut arrivant,
Où tu estois adoncq la mieux aymée
D'Anne, par tout royne tant renommée;
Ne seulement pour autant que tu fis
Mesme recueil dernierement au filz
En ce pays, tellement que ta grace
Semble estre encline à ma petite race;
Mais pour autant que d'instinct de nature
Toy et les tiens aymez literature,
Sçavoir exquis, vertus qui le ciel percent,
Arts liberaux, et ceux qui s'y exercent.
Cela, pour vrai, faict que trèsgrandement
Je te revere en mon entendement.
Or adieu donc, noble Dame, qui uses
D'honnesteté tousjours envers les Muses;
Adieu, par qui les Muses desolées
Souventesfois ont esté consolées;
Adieu qui voir ne les peut en souffrance;
Adieu la main qui de Flandre en la France
Tira jadis Jean Le Maire Belgeois,
Qui l'ame avoit d'Homere le Gregeois.
Retirez vous, neige et temps pluvieux,
De l'ennuyer ne soyez envieux.
Vien, le temps doulx; retire toy, la bise:
Ne fasche point madame de Soubize;
Assez elle a de fascheuse tristesse
D'abandonner sa dame et sa maistresse.
Assez d'ennuy elle a à son depart;
Assez aussi elle nous en depart.

Mais puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsi,
Fault prendre en gré. Sept ans a qu'es icy,
Dame trèsnoble, et trente, ou à peu près,
Que servie as et mere et fille après ;
C'est bien raison que maintenant disposes
De ta maison, et que tu y reposes
Avecques Dieu le surplus de ton aage;
Ce te sera quasi nouveau mesnage,
Après tant d'ans. Donc t'y transporteras,
Et après toy honneur emporteras;
Avecques toy emporteras honneur,
De tes travaux principal guerdonneur,
Et nous en brief sçaurons en ton absence
Dequoy servoit par deçà ta presence.

LVI. *A un sien amy*. 1543.

Contemple un peu, je te prie, et regarde,
Amy parfait de bonne et belle garde,
Quelle vertu souveraine ont en elles
Nayvement les Muses eternelles,
De nous avoir de vraie amour pourveuz
L'un envers l'autre, ains que nous estre veuz ;
De la doubler encor' après la veue,
Et de l'avoir de telle foy pourveue,
Qui franchement et sans peur t'ay ouvert
Le cueur de moi, tant fut clos et couvert,
Et toi à moi fais cognoistre par preuve
Qu'amy plus franc au monde ne se treuve.
En verité, si des sœurs bien apprinses
Nous n'eussions point les sciences comprinses,
Il est certain, au moins est à penser,
Que nostre amour seroit à commencer,
Si qu'un tel bien ne me fust advenu ;
Et ne me tien aux Muses moins tenu

Dont elles m'ont un tel amy gaigné
Que de m'avoir en ma langue enseigné.
Que pleust à Dieu que l'occasion j'eusse
Qu'auprès de toy user mes jours je peusse,
Loing de tumulte, et loing des plaisirs cours
Qui sont en ces ambitieuses Courts.
Là me plairoit mieux qu'avec princes vivre :
Le chien, l'oyseau, l'espinette et le livre,
Le deviser, l'amour (à un besoing)
Et le masquer seroit tout nostre soing,
Avec le Boys, d'histoires bien recors,
Et le Bouchet, rond de cueur et de corps ;
Avec Gruffy, et Chables et Ramasse,
Jeunesse en qui vertu croist et s'amasse ;
Avec Genton, propre et loyal amant,
Et Marcoussé, visage d'Allemant ;
Avec Bordeaux, qui a la bouche freche ;
Candie aussi, qui pas moins n'en despesche,
Et la Forest, fait de la riche taille,
Et Sainct Cassin, qui fut à la bataille,
Sans oublier Montigny ton aymé,
Qui pour escrire en vostre langue est né ;
Sans oublier aussi Aignebelette,
Qui saute en chat et gravit en belette,
Et Rougement, qui d'or la barbe porte,
Et Lampignam, qui l'a bien d'autre sorte ;
Avec Regart et nostre bon Capris,
Qui d'instrument l'art ha si bien apris ;
Finalement, d'autres quinze fois sept,
Dont la plus part lettres et armes scet.
Te jurant Dieu que pas je ne sçavoye
Que si grand fruit produisit la Savoye.
Que Dieu vous hausse en fortune prospere !
Mes chers enfants, buvez à vostre pere ;
Et si Amour au dard bien affiné

Tire Parvaus vers vous du Dauphiné,
Je pry Bouchet, qui cognoit sa value,
Que de ma part humblement le salue.
  En telle troupe, et si plaisante vie,
A ton advis, porterons nous envie
A ceux qu'on voit si hautement jucher,
Pour mieux après lourdement trebucher ?
Doué en biens, tel fut Cresus tenu,
Qui tout à coup un Job est devenu.
Nostre voler, qui haut ne bas ne tend,
De l'entredeux seroit tousjours content :
Car cestui là qui haut ne bas ne vole
Va seurement, et jamais ne s'affolle.
Au demeurant, quel arrest ha Fortune,
Sinon l'arrest du vent ou de la lune ?
Tien toy certain qu'en l'homme tout perit,
Fors seulement les biens de l'esperit.
  Ne voy tu pas, encores qu'on me voye
Privé des biens et estats que j'avoye,
Des vieux amys du pays, de leur chere,
De ceste Royne et maistresse tant chere,
Qui m'a nourry (et si sans rien me rendre
On m'a tollu tout ce qui se peut prendre),
Ce néantmoins, par mont et par campagne
Le mien esprit me suit et m'accompagne ?
Malgré fascheux j'en jouy et en use.
Abandonné jamais ne m'a la Muse ;
Aucun n'a sceu avoir puissance là.
Le Roy portoit mon bon droit en cela.
Et tant qu'ouy et nenny se dira,
Par l'univers le monde me lira.
Toy donq aussi, qui as sçavoir et veine
De la liqueur d'Helicon toute pleine,
Escry et fay que mort, la fausse lyce,
Rien que le corps de toy n'ensevelisse.

LVII. *Epistre du biau fys de Pazy, par autre que Marot.*

MADAME, je vous raime tan,
Mais ne le dite pa pourtan;
Les musaille on derozeille.
Celui qui fit les gran merveille
Nous doin bien to couché ensemble,
Car je vous rayme, ce me semble,
Si fort que ne vou lore dize,
Et vous l'ay bien voulu escrize
Afin de paslé de plu loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu !
O que je sesoy bien heuzeu,
Ha ! Madame la renchesie,
Se n'est que vostre fachesie,
Non pa pou vou le reprochez,
May si to que je veu touchez
Vostre joly tetin molet,
Vou m'appellé peti folet,
Et me diran : « Laissé cela :
Vou n'avé rien caché yla;
Dieu, vou devené mou privé !
Où pensé vou estre arrivé ? »
Et me faite laide grimasse;
Et tout ainsi qu'une limasse
Qui ses deu cornuchon retise,
Je me recuily san mo dise,
Tou quinau et tou marmiteu.
Quan la dame a le cueur piteu,
C'est une si joyeure chore !
Et dit le Norman de la Rore

Si une fille est orgueilleure,
C'est une chore pezilleure
Pour un biau jeune fi et sage,
Car il n'y a si biau virage
Qui ne s'en voire egratigné,
May encor, qu'arié vou gaigné
Si j'en mousoi, ou envison?
Ha ! cœur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau !
Si tu scaviez sen que je vau,
Tu feriez de moi plus gran feste.
J'ay eu le pry de l'arbalestre :
Je chante comme un pazoquet ;
Je ne voua jamais san bouquet ;
J'ay plus de bonnets que de teste ;
J'ay mon biau pourpoint des gran feste,
Des jour ouvrié et des dimanche ;
Tou les moy deu chemire blanche,
Pour estre ny salle ny ort ;
J'ai esté jusques à Nyort
Deja deu fois pour vois le monde.
Il est vrai que voureste blonde
Et aussi blanche comme laict ;
Et aussi je ne suy pas laid,
Car chacun me dit en maint lieu :
« Adieu, haut le biau fy, adieu !
Adieu hau ! respon si tu veu,
Le biau fy au jaune cheveu ! »
Je croi que trèsbien il entende,
Car j'ai les cheveu qui me pende
Dessus la chemire froncée ;
La petite jambe troussée
Pour dansez haye de Bretaigne
Et les passepié d'Allemaigne.
Il est vray qu'à la basse dance

Je n'y vien pa à la cadance;
May le branle et puy la recoupe,
Des deu pié je les vou recouppe
Menu comme chair à pasté.
Le fy de Guillaume Gasté
Au pri de moi n'est qu'un canar.
J'an veu bien croize Jan Benar
Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.
A propo, vou souvien ty poin
Du jour de la Sin Nicoula,
Que j'etien tou deux si tresla
D'avoir dancé? Vou commensite,
Aussi trèsbien vou rachevite;
Cest au jardin : mon peze entry,
D'avantuze me rencontry
Auprès de vous, et sy avoy
Touriou l'yeu dessu vostre voy,
Laquelle me sembly depui
Aussi claize que l'iau de puy,
May se Piar nou regardet,
Qui de gran jalourie ardet;
Et quan il m'eu bien espié
Vou me marchiste sur le pié
Si fort, en me sarran la main,
Que j'en clochy le lendemain.

LVIII. *Responce de la dame au jeune fy de Pazy*

Pour vous respondre, mon amy,
J'ay veu vostre lettre à demy,
Car mon mazy lor arrivit,
Qui en la lirant me trouvit,
Et Dieu scet si je fu fachée.
J'eusse voulu estre ecorchée,

Paımanda, voize toute morte;
May ce que plu me reconforte,
C'est que mon mazy n'en vy rien,
Et aussi que je sçay tro bien
Qui n'en eu pas esté conten.
Notre aprenti vin ecoutan
Pour ouy ce qui me diset;
May mon povre cueur souspiset
De gran douleur et de tristesse.
Si je n'eusse esté la maistresse,
Mon amy, j'estés affolée.
Votre lettre m'a consolée
Quan j'ai connu que m'aymez tan;
Je ne le veux croize pourtan
Car les homme son tou trompeu,
Et les femmes on touriou peu
D'estre par leu dits aburée,
J'enten qui ne son pas rurée.
Et de moy, la mercy à Dieu,
Je puy bien allez en tou lieu
Et frequentez parmy le monde.
Vou me dites que je suis blonde,
May je cray qui vous plait à dise;
Aussi je ne m'en foua que rise;
Si sui je comm' une autre belle.
Vou m'escrivé que suis rebelle,
Et quan vou me voulé touchez,
Que je ne vou laisse aprochez:
Il est bien vrai que je m'en fache,
Car une belle dame cache
Tou les jour et le plu souven
Son biau tetin et son devan.
Par votre lettre vou vanté
Que comme un oyreau vou chanté:
Je vou respon qu'en sui bien ayre;

Car quan je sezets à mallaire
Vostre chan me resjouyset.
Un jour mon mazy me diset
Qui voudroit sçavoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.
Vou me mandé par vostre lettre
Qu'avez le pri de l'abalestre,
Et qu'este for propre et mignon,
Touriou vestu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé fait
Un singulier plaisir parfait ;
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillemen gran somme,
Et aussi que c'est la raison
Qu'un biau fy de bonne maison
Set touriou fort bien accoutré.
De ma par, je vour ay montré,
Si vouravé bonne memoise,
Notre jeu de bille d'ivoise
Et ma zobbe d'un fin dra noir.
Vous varriez, si voulé veoir,
Tou mes manchesons de velour,
Mes solié qui ne son pas lour
Pour enjambez nostre ruissiau,
Et ma cotte de dra de Siau
Bien teinte, que me la donna
Le sise Jean, quan ordonna
Et voulut par son testamen
Que je l'eusse soudainemen.
Ha ! si j'estien tou deu ensemble,
Je vou contesoy, se me semble,
Cen mille bon peti prepo.
Toute nui je per le repo,
Tan et si fort en vou je pense ;
Je ne set quelle recompense

Vou m'en fesez ; si suis je seuse
Que n'atten maintenant que l'heuse
Que vou reveniez de Lyon.
Vou me donrez un million
De biau cordon de saye fine,
Pour en donner en ma voisine.
Laquelle à vou se recommande.
  Autre chore ne vou demande
Qu'autant en un mot comme en cent
Qu'à vour aymé mon cœur consent,
Vou supplian, mon douramy,
N'estre à me respondre endormy,
Si ne vené bien to icy,
Car je sesetz en gran souci,
Si je n'avetz de vo nouvelle.
Je prie à Dieu qui seynt telle
Que pour vrai je les vou desise,
Et à tant fesay fin d'escrise.

C'est de Pazy ce jour et an
Que je m'en ally droit à Lan.

LIX. *Au Roy pour luy recommander Papillon, poëte Francoys, estant malade.*

Me pourmenant dedans le parc des Muses
(Prince sans qui elles seroyent confuses),
Je rencontray sus un pré abbatu
Ton Papillon, sans force ne vertu ;
Je l'ay trouvé encor avec ses esles,
Mais sans voler, comme s'il fust sans elles,
Luy qui, tendant à son Roy consoler,
Pour ton plaisir souloit si bien voler
Qu'il surpassoit le vol des alouettes.
  Roy des Françoys, c'est l'un de tes poetes,

Papillon paint de toutes les couleurs
De poesie, et d'autant de douleurs ;
L'autr'hier le vy, aussi sec, aussi palle
Comme sont ceux qu'au sepulchre on devalle ;
Lors de la couche où il estoit gisant
Je m'approchay, en amy lui disant
Ce que j'ay peu pour luy donner courage
De brievement eschapper cest orage,
Et luy offrant tout ce que Dieu ha mis
En mon pouvoir pour aider mes amys,
Dont il est un, tant pour l'amour du style
Et du sçavoir de sa muse gentille,
Que pour autant qu'en sa plume en santé
A ta louenge il ha tousjours chanté.
M'ayant ouy, un bien peu sejourna,
Puis l'œil terni, triste, vers moy tourna ;
Sa seche main dedans la mienne ha mise,
Et d'une voix fort debile et soubmise
M'a respondu : « Cher amy esprouvé,
Le plus grand mal qu'en mes maux j'ay trouvé,
C'est un désir qui sans fin m'importune
D'escrire au Roy la fascheuse fortune
Qui en ce poinct malade m'ha rendu !
Mais je ne puis, car il m'est deffendu
Du medecin, qui à ma plume ordonne
Un long repos, qui long travail me donne.
— Amy trèscher (ce lui respons je alors)
De quoy te plains ? Jecte ce soing dehors,
Car sans ta peine adviendra ton desir,
Si onques Muse à l'autre fit plaisir ;
Certes la tienne est du Roy escoutée,
Mais de lui n'est la nostre reboutée.
» Courage donc : Marot s'enhardira
D'escrire au Roy, et ton cas lui dira ;
Que pleust à Dieu que ton mal si pervers

Se peust guerir par rimes et par vers,
Ou qu'en moy fust tout ce qui est duisant
A divertir cela qui t'est nuysant. »
Ces mots finiz, plus de cent et cent fois
Me mercia. Lors de là je m'en vois
Au mont Parnasse escrire ceste lettre,
Pour tesmoignage à ta bonté transmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes fais faisoit un beau volume,
Quand maladie extreme luy ha fait
Son œuvre empris demourer imparfait,
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours,
Qu'il a besoin de ton Royal secours.
C'est tout cela que mon escrit desire
Te faire entendre, ayant cest espoir, Sire,
Que ne diras en moi presumption,
Quand de mon cueur sçaurois l'intention,
Qui de nully ne peut estre reprise,
Puis qu'amytié a causé l'entreprise.
Si Theseus, ainsi comme l'on dict,
Pour Pirithoe aux enfers descendit,
Pourquoi ne puis je en Parnasse monter
Pour d'un amy le malheur te conter?
Et si Pluton, contre l'inimitié
Qu'il leur portoit, loua leur amitié,
Doy je penser que ton cueur tant humain
Trouve mauvais si je preste la main
A un amy, veu mesmes que nous sommes
Et luy et moy du nombre de tes hommes?
Je croi plus tost qu'à l'un gré tu sçauras,
Et que pitié de l'autre tu auras.

LX. *Au seigneur du Pavillon, Michel Marot, filz de Clement Marot, salut.*

A mon retour du pays de Ferrare,
Par Chamberi le chemin s'adressant,
J'ai trouvé, certe, une chose bien rare,
Au cabinet de mon pere Clement.
Car, revolvant ses escrits pour les lire,
Trop me nuysoyent et n'appaisoient mon ire,
Si n'eusse veu epistre de sa veine,
Qui s'adressoit à son amy Antoine,
Dont mieux que moy entendras le dessein.
Telle est la lettre escrite de sa main.

LXI. *Lettre de Clement Marot, par lui envoyée de Ferrare à son amy Antoine Couillart, seigneur du Pavillon lez Lorris en Gastinoys* (1538).

O mon amy Antoine,
N'est jour que ne me souvienne
Du souverain recueil
Qu tu feiz à Clement;
Mais se réjouissant
Tost commença son dueil.
  Car lors que je te vei,
Repassant à Lorri,
Venant de Vau Luisant,
M'en retournai à Blois,
Où je fu des jours trois
Aux dames devisant.
  Là vint un postillon,
Qui m'apportoit Guillon,

Me suyvant à la trace,
A la seule parole
D'une femme trop folle,
Maudite soit sa race.
De cela adverti,
Soudain de là parti,
Car j'avoi fait serment
Ne retourner en Court,
Ce n'estoit mon plus court
De le faire autrement.
Je passay donc Tharare,
Pour venir à Ferrare
Trouver la sœur du Roy.
La divine princesse
M'a faict bonne caresse ;
O que fusse avec moi !
Si tu vas à la Court,
Escri le moy tout court,
Ensemble des nouvelles :
J'y fi peu de sejour,
Mais j'en sceu pour un jour
Qui n'estoient gueres belles.
La Royne de Navarre
Me donna le bon arrhe
Qu'en passant tu me vei,
Pour me faire monter
Et soudain devaller
Les monts jusques icy.
La benigne Princesse,
Excellente deesse,
De toutes le mirouer,
Print mon fils pour son page ;
C'estoit le meilleur gage,
Qu'eusse peu luy trouver.
O que sa fille unique

Donne à la republique
Un merveilleux espoir,
Plein de divinité
En sa virginité,
Que desire reveoir.
Ce fils, pour sa jeunesse,
A sa grande hautesse
J'ay bien recommandé :
S'il fait ce qu'il propose,
Et que Dieu le dispose,
Il en sera aydé.
Or puis que le cognois,
Je te pri, si le vois,
Luy donner ce motet
De poursuivre la veine
Du pere à toute peine,
Et qu'il ne soit muet.
Fay de moy mention,
Recommandation,
A ce bon gros Tartas ;
De peur de se blesser
Ou bien de s'offenser
Qu'il marche petit pas.
Si j'avois du papier
De rame un milier,
Et qu'il ne fust trop tard,
Comme à mon amy seur
T'escrirois de bon cœur.
Adieu donc, mon Couillart.

D. *Epitres tirées de diverses autres éditions.*

LXIII. *Troisieme epistre du Coq à l'Asne, envoyée de Venise le dernier jour de juillet* 1536.

De mon Coq à l'Asne dernier,
Lyon, ce malheureux asnier,
Fol, folliant, imprudent, indiscret
Et moins sçavant qu'un docteur en decret :
« Ha, ha ! dit-il, c'est grand oultraige
De parler d'un tel personnaige
Que moy ! En est il un au monde
En qui tant de sçavoir abonde ? »
Et je respons : « Ouy, ouy vrayement,
Et ne fut autre que Clément. »
Le latin, le grec et l'hebreux
Luy sont langaiges tenebreux :
Mais en françoys de Hurepoix,
Les beaulx escus d'or et du poids,
Et quelque latin de marmite,
Par Nostre Dame, je le quitte.
Pour vray il y est plus sçavant :
C'est raison qu'il voyse devant.
Quand de sa proposition
Touchant la fornication,
Il vauldroit mieulx la trouver bonne,
Qu'y besoigner comme en Sorbonne.
Mais le mocquant ne se contente,
Et a dict à ceulx de sa tente,
S'il nous peut quelques jours avoir,
Il employra tout son pouvoir
Pour nous faire brusler tous vifz ;
De ma part je n'en suis d'avis
Et n'y sçaurois prendre plaisir.

Toutesfoys, s'il en a desir,
Quand il sera prest, qu'il me mande,
Et si j'y voys que l'on me pende.
Tu dirois, mon amy Lyon,
Pour moy quelque *Fidelium*
Ou quelque creux *De profundis*
Pour me tirer à paradis.
Mais si trouvez qu'il soit ainsi
Qu'au partir de ce monde cy
Nous soyons saulvez ou damnez,
Ne dictes rien, et me donnez
Ce petit mot pour epitaphe,
Et que sur mon corps on le graphe :
Cy pend ce fol qui s'est rendu
A credit pour estre pendu.
Quant à celluy qui s'est fasché
Que me suis à luy attaché,
C'est un meschant fol et flatteur,
Insigne dissimulateur,
Et vindicatif à oultrance ;
Mais il ne veult que l'on le pense.
Je ne vouldrois de luy mentir,
Parquoy ne me puis repentir
D'en avoir dit ce qui est vray ;
Et s'il me point, je descouvray
De plus grans cas qu'il a commis
Qu'il ne face plus d'ennemys ;
Il en a trop ; qu'il vive bien,
Lors seray son amy, combien
Qu'il ne l'ait en rien merité,
Le traistre plein de vanité.
Mais Dieu vueille que l'on oublie
Ce que souffrons par sa follie ;
Je suis trop loing pour le luy dire,
Qui me contrainct de le rescrire ;

Et s'il dit plus en duplicquant,
Et pareillement quant et quant,
Que sçavant est. Il est bien pris :
Car encores qu'il soit repris
De tous, mesme de sa voysine,
Dont le mary faict bonne mine,
Il n'est possible qu'il s'en garde ;
Chascun jour quand il se regarde,
Il est tout certain qu'il se voit.
Je suis despit qu'il n'y pourvoit ;
Il est bon, entendez icy ;
J'en suis en merveilleux soucy.
Est ce de luy que j'ay escript ?
Nenny non, c'est de l'Antechrist :
Ce n'est pas luy, et si ne sçay,
Il en a faict son coup d'essay.
Nomme le celuy qui s'en doubte ;
Par mon *vitam* je n'y voy goutte.
Est ce point Juda ou Simon ?
Non est ; cy est ; c'est il ; c'est mon.
Or me croyez : c'est Barrabas.
Prenez le, metez le là bas.
Quel bruyct, quell' pitié, quelle honte
Voilà ce qu'on nous en raconte.
Venez çà, que je parle à vous :
A ce qu'il vous dit : « Bran pour vous, »
Je le congnois, c'est un grand prestre ;
Vous faillez : il le vouldroit estre,
Pourvu qu'il en eust arraché
Quelque abbaye ou evesché ;
Mais sans bonnet sa teste nue
Est pour la mytre bien menue.
N'en parlez plus ; par Dieu, c'est il ;
Tout ce qu'il sçait n'est que babil ;
Je n'en pourrois plus tant souffrir ;

Voycy que je luy veulx offrir :
Luy bailler mon art et ma muse
Pour en user comme j'en use,
En me resignant son office,
Car je sens qu'elle m'est propice.
Faictes, si pouvez, qu'il se renge,
Je suis trèscontent de l'eschange.
L'estat est bon pour les affaires
De nous et nos petis confreres.
Si de mon art ne peult chevir,
Voicy dont il pourra servir.
On m'a promis qu'il a renom
De salpestre et poudre à canon
Avoir muny tout son cerveau
. . . .
Et les luy mettez en la bouche,
Et puis après que l'on le couche
Tout de son long, et en l'oreille
Tout doulcement, qu'il ne s'esveille
Gettez y pouldre pour l'esmorche,
Et gardez bien qu'il ne s'escorche ;
Car d'un homme bien empesché
Seroit un regnard escorché ;
Et cela faict, qu'on le depute
A servir d'une haquebute ;
Jamais homme n'en parla mieulx.
Les tampons sortiront des yeulx,
Et feront un merveilleux bruyt,
Et si la fouldre les conduyt,
Ilz frapperont deux tout d'un coup ;
Cela leur servira beaucoup
Pour les despescher de ces guerres.
Dessus, dessus à belles pierres,
Dessus ce gros villain marault,
Qui a crié sur nous harault

Et nous a chassé du pays !
Nous estions assez esbahiz,
Lyon, il t'en peult souvenir,
Et n'estoit temps de revenir ;
Il falloit chercher seureté.
Du povre Clement arresté
Le propos estoit, à Bourdeaulx,
Par vingt ou quarante bedeaulx
Des seigneurs dudict parlement ;
Je dy que je n'estois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui pour le proufit du royaume
Portois en grande diligence
Pacquet et lettre de créance.
Je n'avois encores souppé,
Mais si tost que fus eschappé,
Je m'en allay un peu plus loing ;
Par Dieu, il en estoit besoing ;
Car pour un tel povre souldart
Que Marot, qui n'est point pendart,
Ne fut faicte si grand' poursuyte.
J'avois chascun jour à ma suyte
Gens de pied et gens de cheval ;
Mais je fis tant pour mon travail,
Et sur petits chevaulx legiers,
Que me mis hors de tous dangiers,
J'entens pourveu que je me tienne
Là où je suis en bonne estraine.
Si nous fussions demourés là,
Tel y estoit qui n'en parla
Jamais depuis que j'en partis.
Ilz ont esté si bien rostis,
Qu'ils sont tous convertis en cendre.
Or jamais ne vous laissez prendre,
S'il est possible de fouyr,

Car après on vous peut ouyr
Tout à loysir et sans cholere;
Mais en fureur de tel affaire,
Il vault mieulx s'excuser d'absence
Qu'estre bruslé en sa presence.
Des nouvelles de par deça :
L'autre jour quand il trespassa,
L'empereur, il n'y estoit pas,
Et n'avoit pas passé le pas
Pour dire qu'il fut trespassé;
Il est bien vray qu'il est passé
De l'Italie en la Provence.
Les Françoys crient Vive France,
Les Espagnolz Vive l'Empire :
Il n'y a pas pour tous à rire;
Le plus hardy n'est sans terreur.
N'est ce pas un trop grand erreur
Pour des biens qui ne sont que terre
De mener si horrible guerre?
Les gens d'armes sont furieux,
Chocquans au visage et aux yeux :
Il ne fault qu'une telle lorgne
Pour faire un gentilhomme borgne;
Il ne fault qu'un traict d'arbaleste
Passant au travers d'une teste
Pour estonner un bon cerveau;
J'aymerois autant estre un veau
Qui va droict à la boucherie
Que d'aller à telle tuerie.
C'est assez d'un petit boullet
Qui prend un souldart au collet
Pour le garder de jamais boire.
Fy, fy de mourir pour la gloire,
Ou pour se faire grand seigneur
D'aller mourir au lict d'honneur,

D'un gros canon parmy le corps,
Qui passe tout oultre dehors!
Par ma foy, je ne vouldrois point
Qu'on gastast ainsi mon pourpoinct
Et la livrée du capitaine.
Hau, compagnon, prenez l'enseigne;
Celluy qui la portoit est bas.
Sang bieu! velà de beaulx esbas,
Voylà comment on s'y gouverne.
Dedans une bonne taverne
J'oserois entrer hardiment,
Où l'on ne frappe nullement.
C'est ainsi que Clement devise,
Vivant en paix dedans Venise.

LXIII. *Quatrieme epistre du coq à l'asne, à Lyon Jamet* (1536).

Puisque sçais la rebellion,
Je ne t'en mande rien, Lyon;
De quoy diable sert la redicte?
Or donc la saincte chatemitte,
Ainsi que l'on dit par deçà,
A fait feu puis un moys en çà:
Quel bruict en ont fait noz prescheurs,
Ces grands ordinaires pescheurs?
Font ilz toujours les gens absoulz
Par force d'escus ou de soulz,
Dont non pas Dieu, mais l'argent regne?
Qui vouldroit mettre bride et resne
Au grand cheval d'ambition,
Point n'y auroit sedition.
En danger que ces gros asniers
Soient du lignage des musniers,
Ayant du sac bled et farine

Toute couverte leur narine,
Ostant la feve du gasteau.
Si en leur vin mettoient de l'eau
Ceulx de Sorbonne, enluminez
Si rouges n'auroient pas leurs nez;
Et puis la belle doctorie !
Il n'est pas prins Andry Dorie;
Barbarousse a peur qu'il ne vole.
L'aigle ne craint la Mirandolle.
Maint ennemy se rend nostre hoste,
Combien que Gennes dans sa coste
Costoye un perilleux fatras;
Ce fut par pierres et plastras
Qu'eust espoir d'avoir recompense.
Dam Martin eust crevé sa panse,
Et quand les gens on veoit hoster,
On recule pour mieulx saulter.
Nanso est routier et trop fin.
Dieu pardoint au Françoys Dauphin.
On dict qu'il fut empoisonné,
Et qu'il avoit assaisonné
La viande. On dict qu'un messere
A chanter messe est necessaire.
Je ne sçay pas comme il entend :
Qui ne luy en donne, il en prend.
Que du grief feu de sainct Anthoine
Soit ars le cardinal Le Moyne,
Ennemy des Bazochiens.
Les pauvres vouldroient estre chiens,
J'entens à l'heure qu'on repaist
Ribon ribaine. S'il nous plaist,
Il fauldra de brief rendre compte ;
C'est tout un si on se mescompte
Si au point on puisse descendre.
Q'on est penault le jour des Cendre,

Quand il souvient du mardy gras !
Moindre est le dur travail des bras
Que de chanter par les couvents.
Or de chemise les doux vents
Desquels l'alaine est si trèsforte
Qu'à dampnation elle emporte
Maintz mottez de chapes et mytres.
Le fourmaige couvert de mytes
Et d'ordure est tousjours meilleur.
Encores n'est sceu le malheur
Qui doit venir de cette guerre :
Montejan tient il tousjours serre ?
J'ay grand' peur qu'il ne soit moisy
Avec son compaignon Boisy,
Sans le cheval de Pacolet.
Ont ils tousjours le bas colet,
Monstrans leurs tetasses ridées
Noz vieilles mules desbridées,
Qui sont par chevaulx bien souvent
Fendues du cul jusqu'au devant.
Et s'il est vray que là s'avance
Le vieil vidase de Provence,
Vrayment, ils sont bien eschancrées
Nos poupinettes tant sucrées,
Et le mary autour furonne.
On nous dit que dedans Peronne
Florenge a fait et feu et raige :
Tellement que d'un grand couraige
Sont devenus les Percherons
Expers fourreurs de mancherons.
Les Alemans font la devise ;
Selon le poix bransle Venise ;
L'Angloys entend bien la raison.
Les gouttes viennent en saison
Quand la verole a faict son cours.

Si de la lune le descours
Tenoit du soleil le party,
Nos astrologues auroient menty,
Car il n'est pas presse dans Nyce.
Il tranche du bigot et nyce
Ce punais lecteur Bustarin.
Le Grand Turc et chef tartarin
N'est pas homme de grand' colere.
Les mers sont par la grand' galere
De leurs cours discontinuez ;
Mais il est cheut tant de nuez
Que demandoient les allouettes.
Il ne fut onc tant de chouettes,
Et nuict et jour peuvent voller.
La roue deffend de voller
Qui n'aura au costé des aisles.
Et puis, comment ! les damoiselles
Fardent leurs bas comme leur trongne !
Au diamant n'a point de rongne,
Car c'est une pierre trop vive,
Quelque chose que les gens die.
N'est ce pas tousjours leurs devis ?
Les Suisses sont de cest avis,
Et du vendredy ilz ont peur.
Minos pourroit estre trompeur,
Comme Eacus et Rhadamas

. . . .

Ne laisse point là le noyeau
Qui est plus cher que le hoyeau,
La pelle, la hotte ou les picz.
Gardez les attaignans aspicz,
Qui pour l'hyver sont ja fourrez.
Prelatz seront bien rembourrez
Si Germanie a un concile :
On dict qu'il est creu en Cecile,

L'esprit droict comme une lignole.
L'amiral debvoit prendre Dole,
Qui est en la Franche Comté,
Et Chamberry est revolté.
De nuict au soir se faict la brigue.
Avec une petite ligue
La balene sera tost prinse.
Aussi de peur d'estre reprinse
L'accouchée des quatre livres
S'en est fuye aux champs à delivres,
Car quand le Roy est en courroux,
Il n'espargne blanc, noir ne roux.
On ente en carré le rouveau.
Encor le financier nouveau
Tiendra la langue, non large S.
Aussi celluy qui croit largesse
Estre en aucuns est bien jenin,
Sinon au sexe feminin.
Par fault *Tolle* Jesus est mort
Vendredy, dont Pilate mort
Ses levres, mais il n'est pas temps.
Sainct Jehan, ainsi comme j'entendz,
Il y en eut bien d'endossez.
Il n'est œuvres que de fossez
Dont reparée est Babylonne.
Si vivante estoit Maguelonne,
Il seroit vray comme Evangile.
Le Grec, ainsi que dict Virgile,
Nomme Avernon le trou d'Enfer.
Et l'on en voit plusieurs danser
Sans son tabour, fleute et chanson.
C'est un travaillant eschanson.
Le Roy luy en est fort tenu,
Qui d'avarice est fort chenu,
Et qui n'aura les couillons chaux

Des cantarides et artichaux,
Et la mignonette d'entrée.
Ils sont de chaude rencontrée
Bigots, cagots, godz et magodz,
Fagotz, escargotz et margotz.
Parbieu, ce n'est que tous haras,
Joinct Hesdin et après Arras.
On aura à vil prix la serge,
J'entens que le bagage on charge
Pour en Haynault venir charger.
En eau basse on ne peut nager,
C'est pourquoy fault trouver deniers.
Il ne sera pas des derniers
Le marquis nouveau delivray.
Sire, tandis que je vivray,
M'employeray en vostre service,
Car si le fruict du benefice
Tomboit en la main des marchands,
Et gens de bien et les meschans
Ont tout gaigné à la guerite.
Dieu gard la franche Marguerite,
Fleur de blanc lis inseparable!
C'est un grand mal irreparable
Que mettre tant d'ames en danger.
On s'ennuye d'un pain à manger;
A Venize je fais prouesse.
Il ne vault rien qui n'a richesse;
Un flateur y est bien venu,
Qui est meschant est retenu.
Il est en bruict que Triboulet
Fy de nourrice sans du laict.
Qui sçait mentir est en credit.
Erasme est mort, et l'on me dict
Qu'on loue tousjours des gigoteaux.
Adieu jusques aux blancs manteaux.

LXIV. *A M. Pelisson, president de Savoye* (1543).

Excuse, las ! President trèsinsigne
L'escrit de cil qui du fait est indigne :
Indigne est bien quand il veult approucher
L'honneur de cil qu'homme ne deust toucher.
Seroit ce point pour ton honneur blasmer,
Et, le blasmant, du tout le deprimer ?
Certes, nenny. Car tout homme vivant
Ne peut aller ton honneur denigrant.
C'est toy qui es le chef et capitaine
De tous espritz (la chose est bien certaine),
Un Ciceron quant à l'art d'eloquence,
Pour d'un chascun prendre benivolence ;
Un Salomon en jugemens parfaits,
Plein de divins et de tous humains faits ;
Un vray Cresus en biens et opulence,
Humble d'autant, et remply de clemence ;
Un où le roy s'est du tout reposé
Pour le pays qu'en main luy a posé
Regir du tout, aussi le gouverner,
Droit exercer, et le tout dominer.
Brief, si j'avois des langues plus de cent,
Et d'Apollo le sçavoir tant decent,
Je ne pourrois encor bien satisfaire
A declarer l'honneur qu'on te deust faire.
Doncques de moy, qui suis infirme et bas,
Comment pourras appaiser les debats ?
Comment seront mes esperits delivres,
Pour en ton nom publier quelques livres ?
Car mes escrits n'ont merité sans faulte
De parvenir à personne si haulte.

Quoi qu'il en soit, la douceur des neuf Muses,
Qui en toy sont divinement infuses,
M'ont donné cueur, evitant pour un poinct
Prolixité, dire ce qui me poinct.

Las! cher seigneur, depuis trois mois en çà,
De France ay prins mon chemin par deçà
Pour voltiger et veoir nouveaulx pays.
Mais à la fin mes sens tout esbahiz
Si ont esté, et mesmes quand ma plume
De son plein vol a perdu la coustume.
Je pensois bien trouver le cas semblable
Comme à Paris ; mais mon cas estoit fable,
Ainsi que voy, car icy la pratique
M'a bien monstré qu'elle estoit fort ethique,
Et serois mis quasy en desespoir,
Si ce n'estoit que j'ay un ferme espoir
Que medecin seras en cest endroit,
Quand un boiteux tu feras aller droit
Par recipez, en me disant ainsi :
« Pourveu tu es : ne te bouges d'icy. »

Si te supply, cher seigneur, qu'il te plaise
D'ouïr mes ditz, les lisant à ton ayse :
Et me pourveoir de trois mots seulement,
Qui me pourront donner allegement.
En ce faisant ma plume s'enflera,
Et mon voler du tout s'augmentera,
Pour du vouloir, aussi de la puissance,
Faire devoir et deue obéissance,
Tant en quatrains, dixains, rondeaux, ballades,
A cil qui rend la santé aux malades.
Te suppliant de recevoir en gré
L'escrit de cil qui n'a cy nul degré,
Et qui tousjours demourra despourveu,
Si de par toy en cela n'est pourveu.

LXV. *A son amy Papillon, contre le fol Amour.*

J'AY tousjours sceu le bon conseil des sages,
Et pratiqué avec ceux de grands aages,
Et veu aussi par une experience
Qu'Amours, de soy, n'est que folle esperance,
Qui faict changer le sens en frenaisie
Et la raison en vaine fantaisie,
Aux travaillans donne la continue,
Et aux repos l'accroist et diminue:
Aux tourmentez la donne plus legiere,
Et aux contens la donne tout entiere.
Car les tourmens à ceux qu'Amours attire
Sont doux plaisirs, et aux contens martire.
Voy donc combien, amy, tu es deceu
De cest amour, sans t'en estre apperceu,
Qui sous couleur d'un esperé remede
A tuer cœur, corps et ame procede.
Premierement, le plaisir que tu prens
Est de souffrir, et ainsi l'entreprens;
Car sans souffrir amour n'est pas parfait,
Et sans pouvoir ne vient on à l'effet.
Et quand l'on a eu le fruict de l'attente,
Et qu'on parvient au poinct de son entente,
Le temps de soy fait le tout oublier,
Et bien souvent cause le publier;
Je ne dy pas qu'il t'en advienne ainsi,
Et ne juge que tu prennes soucy;
Mais respons moy, qu'est ce que tu attens
De ceste amour? ou l'ennuy, ou le temps?
Si c'est l'ennuy, le temps long te sera:
Si c'est le temps, l'ennuy te tuera.
Ainsi de mort ne te puis garantir,

Ou pour le moins que tu vives martir.
Doncques amour né peut estre propice,
Puisque du temps faict une mort prolixe.
Qu'est ce qu'amour ? Voy qu'en dit Saint Gelays,
Petrarque aussi, et plusieurs hommes lays,
Prestres et clercs, et gens de tous estophes,
Hebreux et Grecs, Latins et philosophes :
Ceulx là en ont bien dict par leurs sentences,
Que de grands maux petites recompenses.
Je ne dis pas qu'Amour ne soit bon homme,
Bon filz, bon fol, sage, bon gentilhomme,
Hardy, couard, honteux, audacieux,
Fier, humble, fin, simple, fallacieux,
Malade et sain, aigre et doux, fantastique,
Pasle, sanguin, joyeux, melancolique,
Chauld, froid et sec, fascheux, plaisant, estrange,
Diable cornu, en forme d'un bel ange :
Amy secret et ennemy publique,
Trèsdoux parler en faincte rhetorique,
Grand et petit, jeune et vieil tout ensemble,
Foible et puissant, à qui nul ne ressemble.
C'est un marchand qui à bon marché preste,
Mais au payer c'est une caulte beste,
Car son credit est d'une telle attente
Qu'il n'est celuy qui ne s'en mescontente.
Doncques, amy, qui aimes amour suivre,
Pense le mal qui vient de le poursuivre,
Et voy le bien qu'on a de le laisser ;
En y pensant ne te pourra blesser,
Mais bien plus tost d'une playe guerir
Qui te pourroit par temps faire mourir.
Ce que je dy vient de l'affection
Et la pitié qu'ay de ta passion,
Voyant du tout la raison estre absente,
Par folle amour qui en toy est presente.

Croistre je voy d'un costé ta douleur,
Et amoindrir d'un autre ta couleur,
Qui monstre assez le nombre de ta peine
Et le sejour de ta fievre incertaine,
Qui demourra, si ton mal ne s'escarte,
Et continue, ou bien en double quarte.
Parquoy, mieux vault tost en sortir blessé
Que tard de mort en venir offensé.
Qu'est ce qu'amour, sinon double amertume,
Tournant bon droict en mauvaise coustume,
Alienant le sens et la raison,
Voisin suspect et certaine prison,
Qui sous couleur d'une esperance folle
Ses favoris mord, destainct et affolle,
En attendant le pretendu plaisir,
Dont mal vient tost, et le bien à loysir?
Encore plus : car le bien, quand il vient,
Ce n'est qu'ennuy, quand après en souvient.
Le bien que j'eus une fois de m'amye
En peu de temps tourna en infamye:
Car en amour fut si trèsmalheureuse
Après l'effect, que de moy fut jalouse,
Moy d'elle aussi, tant qu'au lieu de le taire,
Chascun cogneut nostre secret affaire,
Elle par trop avoir d'affection,
Moy d'autre part peu de discretion.
Comme aux amans Cupido les yeux bande,
Sans y penser nous banda de sa bande;
Et desbandez quand nous fusmes tous deux,
Veymes l'erreur d'amour, dont je me deulx.

FIN DU TOME I.

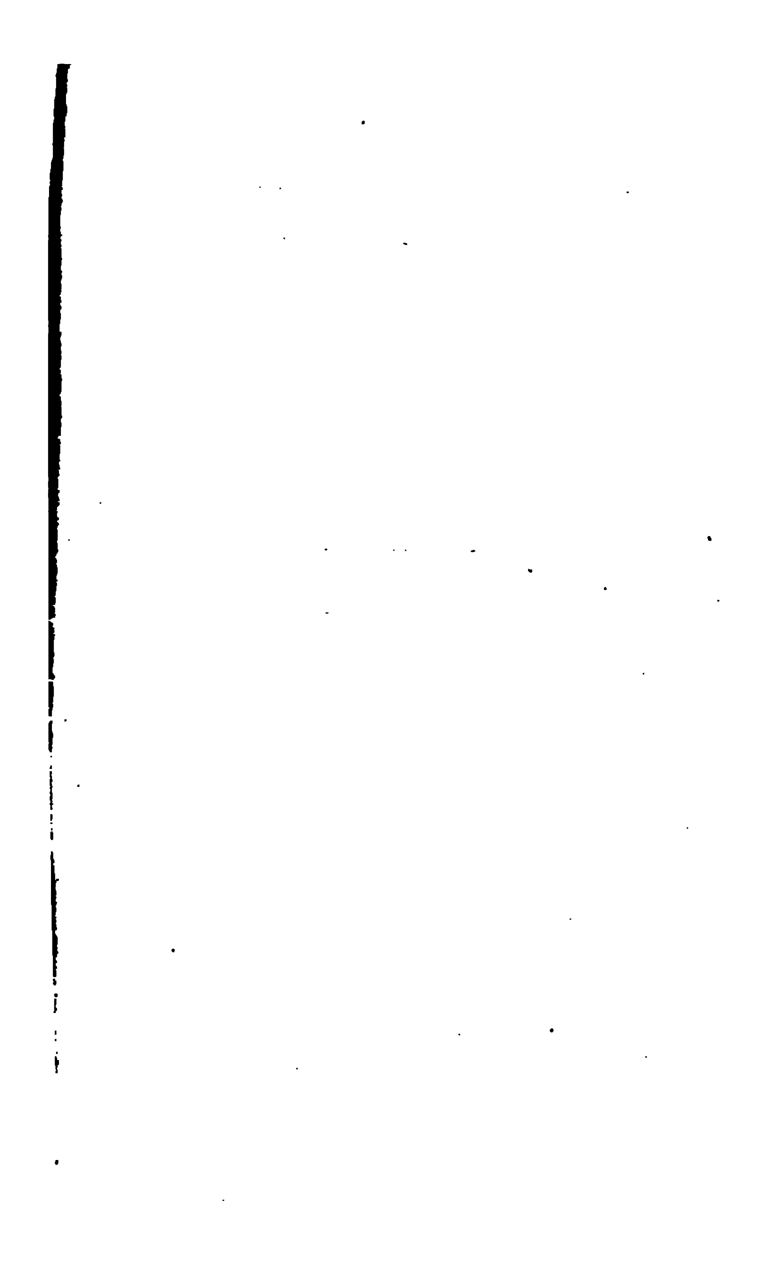
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

D. *Epîtres tirées de diverses autres éditions.*

FIN DE LA TABLE.



Imp. Eugène HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.






Stanford University Libraries
3 6105 013 494 070